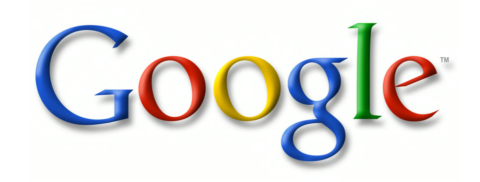
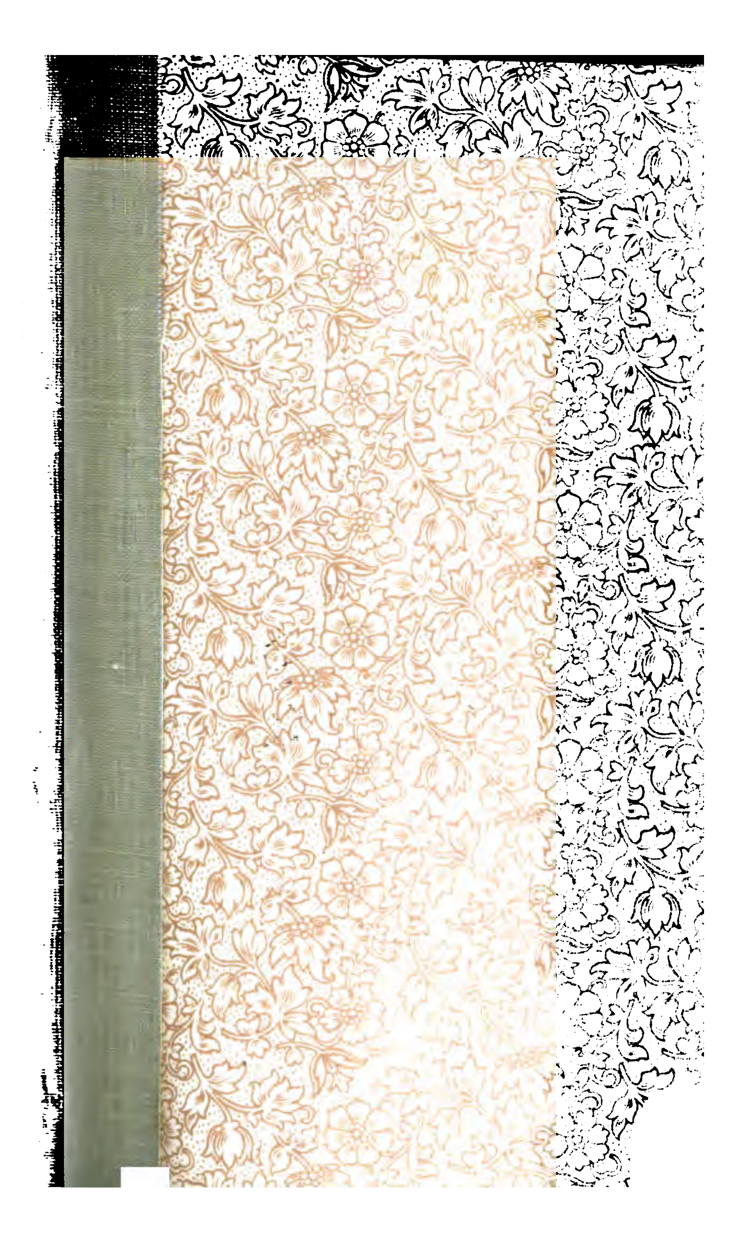






LES

MORMONS

PAR

M. ÉTOURNEAU

PRÉFACE PAR PIERRE VINÇARD

Avec un portrait de Joseph Smith et une vue de Nauvoo



Prix : 1 fr. 50 c.



PARIS

BESTEL ET Cie
Rue de la Bourse, 7

A. PETIT-PIERRE
Rue de la Ferme-des-Mathurins, 20

1856

LES
MORMONS

LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.


LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF CALIFORNIA



Joseph Smith en tenue de général de la milice de Nauvoo.

LES

MORMONS

PAR

M. ÉTOURNEAU

PRÉFACE PAR PIERRE VINÇARD

Avec un portrait de Joseph Smith et une vue de Nauvoo

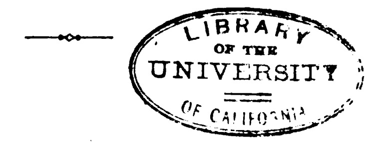
PARIS

BESTEL ET Cie
Rue de la Bourse, 7

A. PETIT-PIERRE
Rue de la Ferme-des-Mathurins, 20

1856

PRÉFACE



Un penseur contemporain a écrit une étude sous ce titre : *Comment les dogmes finissent.* Il y en aurait une autre à entreprendre qu'on pourrait intituler : *Comment les dogmes commencent,* et cette dernière ne serait que le complément du travail de Jouffroy, car une religion nouvelle n'apparaît qu'au moment où une autre s'efface.

« Les succès des fondateurs ou réformateurs religieux, dit M. Kératry, ne sont jamais plus certains que dans des temps d'idolâtrie et d'aber-

ration intellectuelle. Lorsqu'un culte a été soustrait à son intention primitive, lorsqu'il s'est laissé couvrir de superfétations qui le dégradent, et qu'il se montre infidèle à ses propres préceptes, il a bien des côtés faibles; alors aussi il est facile d'y faire brèche. »

C'est en effet ce qui a eu lieu aux États-Unis d'Amérique. La religion y est comprise de tant de manières et il y règne une si grande diversité d'opinions, qu'un homme habile a pu y établir une nouvelle secte dont la moindre prétention est d'absorber toutes les autres.

Le titre du présent livre indique que nous voulons parler des Mormons, sur lesquels on a, il faut le dire, débité plus de mensonges et de calomnies que de vérités ou de réfutations.

Sans vouloir entreprendre ici l'histoire du Mormonisme qui, au reste, est tracée avec autant de conscience que de talent dans les pages suivantes, nous présenterons quelques considérations générales au sujet de la naissance de cette secte.

Il nous paraît certain que le Mormonisme n'est qu'un chapitre de plus à ajouter aux excentricités religieuses du XIX[e] siècle ; il ne présente pas même le caractère sérieux d'une religion basée sur quelque principe fondamental. Mais son existence et son développement ne seraient-ils pas le résultat de cette situation maladive, de cet énervement intellectuel, de cette langueur morale qui se sont emparés de nos jours des esprits même les plus élevés ? Et la jeune Amérique, où cependant les intérêts matériels tiennent le premier rang, ne serait-elle pas, sous ce rapport, placée dans la même situation que la vieille Europe ?

A un moment donné, les sociétés ressemblent aux individus : elles sont dominées par un profond dégoût de leurs institutions politiques et religieuses dont, il est vrai, elles n'ont pas toujours à se louer. Les dogmes établis n'ont plus qu'une autorité apparente, et ceux qui semblent encore y croire savent qu'au fond de leur conscience il n'y a plus qu'indifférence ou froideur.

Mécontent de ce qui est, on se laisse alors guider par le hasard, et l'on se livre à l'inconnu quel qu'il soit, au risque de tomber dans un état pire que celui qu'on vient de quitter.

On comprend combien il est facile d'exploiter une semblable situation. Qu'un homme ambitieux soit doué d'un peu d'imagination, de beaucoup d'astuce et de fermeté, et qu'il joigne à cela une grande persévérance, il peut transformer en dogme des absurdités qui cependant ne soutiennent pas l'épreuve d'un examen sérieux.

A quelques variantes près de dates et de lieux, l'histoire de toutes les sectes est la même; et la biographie de Joseph Smith, le fondateur du Mormonisme, en est une nouvelle preuve.

Participant du catholicisme et du mahométisme, cette secte se rapproche plus du dernier, en ce qu'elle admet la polygamie. Mais voici en quoi consiste la différence entre les deux religions.

Mahomet déclare que tout ce qui lui a été révélé par l'ange Gabriel est immuable, ne peut subir aucune modification; et Joseph Smith

consent à l'avance à tous les changements que le temps pourra faire subir au Mormonisme.

Quant à la biographie des fondateurs de ces deux religions, elle présente plusieurs points de ressemblance.

Ainsi Mahomet profite d'une maladie épileptique dont il est atteint pour dire que cette infirmité est causée par la vue de l'ange Gabriel; et à l'aide de cette fable, il convertit tous ceux qui l'entourent, impose sa religion par le glaive et meurt empoisonné par une femme qui n'a trouvé que ce moyen de savoir s'il est réellement prophète.

Joseph Smith commence par dire à ceux qu'il connaît qu'il découvre des trésors; il n'en trouve aucun, exploite de nombreuses dupes, a des démêlés avec la justice, ce qui n'empêche nullement sa réputation de s'établir; et lorsqu'il annonce qu'il possède la fameuse *Bible d'or* renfermant le nouveau dogme, il est cru sur parole et suivi par des milliers d'individus. Après une fuite qui ressemble beaucoup à celle

de Mahomet quittant la Mecque, Smith essaie de vaincre ses adversaires par la force et meurt assassiné dans sa prison.

Mais laissons ce qui regarde personnellement ces deux révélateurs pour dire brièvement ce que nous pensons de l'avenir du Mormonisme.

Quelles que soient aujourd'hui sa splendeur et sa prospérité, quel que soit même le nombre de ses adeptes, nous ne croyons pas que cette secte puisse longtemps subsister.

Voici pourquoi :

Les Mormons sont, en réalité, dirigés et dominés par un pouvoir aussi despotique que violent, et le règne de la force n'est pas, au XIXe siècle, de très-longue durée. Les efforts d'un pareil pouvoir pour se constituer et se maintenir l'épuisent vite; et c'est au moment même où il se croit éternel qu'il disparaît pour toujours.

Le clergé des Mormons, — et ils ne reconnaissent pas d'autre autorité, — est absolu, vindicatif, et brise sans pitié tout ce qui lui porte

ombrage; il rappelle les prêtres égyptiens et les brahmes de l'Inde.

En étudiant leur dogme on voit, ainsi que nous l'avons dit, que par la polygamie les Mormons tiennent les femmes dans une condition servile qui, tôt ou tard, sera encore une cause de dissolution. La femme ne peut rester esclave que pendant un certain temps; et ce qui est non moins positif, c'est que partout où elle est opprimée l'homme est également asservi. L'Orient en offre depuis de nombreux siècles une preuve évidente; et ainsi que l'a dit un grand philosophe :

« On peut observer que les plus vicieuses nations ont toujours été celles qui asservissent davantage les femmes (1). »

Tout en ayant la prétention de mieux comprendre et de mieux pratiquer l'Évangile que ceux qui les ont précédés, les Mormons paraissent,

(1) Ch. Fourier, *Théorie des quatre mouvements*, p. 2.

dans ce cas, avoir complétement oublié les paroles de l'apôtre :

« En J.-C. il n'y a pas de distinction entre l'homme et la femme (1). »

Il est vrai qu'ils ne sont pas les seuls.

L'absence de respect pour la liberté individuelle se montre dans toutes les paroles et dans tous les actes des Mormons; ils professent le même mépris pour les Nègres et les Indiens que pour les femmes; et les noirs sont tout aussi maltraités par eux que par les planteurs. Le signe caractéristique de ces sectaires est même de ne considérer le reste de l'humanité que comme leur étant très-inférieure. En cela, il faut aussi l'avouer, toutes les sectes se ressemblent.

La critique que nous venons de faire des Mormons nous permet maintenant de leur rendre justice.

Ce qui leur a donné une grande puissance de

(1) SAINT PAUL, *Ép. aux Galates*, III, 28.

propagation, c'est que le travail est imposé à chacun d'eux ; après le dogme, il est la loi suprême. Leur clergé est lui-même soumis à cette loi et prêche d'exemple. Il y a, certes, dans cette condamnation, dans cette flétrissure de l'oisiveté, dans cette constante et rigoureuse pratique du travail manuel, l'explication des développements que les Mormons ont pu donner à leurs entreprises. Si l'on ajoute à cela un dévouement sans bornes, une solidarité au moins aussi admirable dans les phases douloureuses qu'ils ont eues à traverser que dans les moments prospères, on aura, à notre avis, l'explication complète du grand nombre de prosélytes que cette secte a pu réunir et conserver.

C'est le résultat produit par une idée commune, lors même que cette idée ne repose que sur des absurdités inconciliables avec la raison. Mais, nous le répétons, cela ne suffira point pour l'établissement durable du Mormonisme. Ainsi que l'a dit Jouffroy dans l'étude que nous citions en commençant :

« Rien n'est si facile qu'une domination purement fondée sur la force. Des maîtres sans morale et sans croyance ne s'accordent pas longtemps ; ils se détruisent après avoir détruit l'ennemi commun. »

Entraîné plus loin que nous ne l'eussions voulu, nous n'avons point encore parlé du livre auquel ces quelques lignes servent d'introduction. A la place de ce qui précède, l'auteur des *Mormons* aurait dû mettre cette parole du célèbre Périgourdin : « *Ceci est un livre de bonne foi,* » car l'amour de la vérité, de la justice, a été la source où il a puisé les éléments de son œuvre.

M. Étourneau a de plus l'avantage d'avoir parcouru en tous sens les pays où le Mormonisme a pris naissance et de n'écrire que d'après des documents originaux ou des récits véridiques. Contrairement à plusieurs historiens, il ne parle que de ce qu'il sait.

Cette étude sur les Mormons mérite l'attention des penseurs et doit obtenir la même bien-

veillance qui l'a accueillie lorsqu'elle a paru pour la première fois dans le journal *la Presse*.

Dans son *Livret-Guide de l'Émigrant*, M. Étourneau avait déjà prouvé qu'il connaissait les États-Unis en écrivant un livre d'une véritable utilité pratique; et sous ce titre : *De Paris au Nouveau-Monde et du Nouveau-Monde à Paris,* il prépare encore un travail qui a pour but de faire connaître un pays dont on parle beaucoup en France, mais que l'on connaît peu.

Maintenant nous dirons ici, sans fausse modestie, un dernier mot sur l'inutilité des préfaces :

Si le livre est bon, il est superflu de le recommander au lecteur ; si au contraire il n'a aucun mérite, la meilleure de toutes les préfaces ne le sauvera pas de l'indifférence et de l'oubli auxquels il sera justement condamné. Le lecteur est toujours le plus excellent et le plus impartial de tous les juges.

PIERRE VINÇARD.

17 août 1856.

LES MORMONS



CHAPITRE I.

Joseph Smith.

Cette histoire passerait sans doute pour une fable ridicule, si nous ne pouvions invoquer à l'appui de sa véracité le témoignage de tout une grande nation.

De nos jours, qui penserait, en effet, qu'il fût possible de fonder une secte comme celle-ci chez le peuple le plus généralement éclairé du monde? Cependant rien n'est moins contestable que les détails que nous allons donner. Ce qui ajoute encore à l'intérêt de ce récit, c'est que le fonda-

teur de cette secte était un obscur campagnard d'une moralité plus que suspecte et d'une éducation fort limitée.

Ayant résidé longtemps aux États-Unis, nous avons puisé nos renseignements sur la plupart des lieux où se sont passés les faits que nous allons raconter. Si nous pouvons suivre les sectaires jusque dans les déserts de l'ouest, où les a chassés la persécution, c'est à un officier du génie des États-Unis que nous sommes redevable de cet avantage. Cet officier, M. W. Gunnison, a été envoyé chez les Mormons par le gouvernement pour y remplir une mission qui l'a mis à même de les juger avec connaissance de cause, et s'est fait un devoir de se dépouiller de tout préjugé personnel pour mieux écouter la voix de la plus scrupuleuse impartialité. Cette conduite est trop digne d'éloge pour que nous ne fassions pas tous nos efforts pour l'imiter.

Mais cessons cette digression pour laisser parler les faits; car ils seront plus intéressants que le plus brillant exorde qui les pourrait précéder. Commençons d'abord par esquisser à grands traits le caractère du fondateur de ce culte étrange.

Bien que cette nouvelle secte ne date guère

que de vingt-cinq ans, il règne pourtant déjà une certaine obscurité sur son origine. Ce nuage a donné lieu à plusieurs versions qui diffèrent moins sur le fond que dans les détails. Mais celle que nous adoptons étant pour la plupart le fruit de longues et judicieuses remarques de l'officier dont nous venons de parler, nous ne croyons pas hasarder une assertion, en disant qu'elle mérite toute confiance.

Pour déterminer le lecteur à partager cette préférence avec nous, il suffira sans doute de lui dire que notre récit se fonde sur les témoignages de soixante-dix personnes qui ont été appelées à déposer en justice dans un procès intenté à Joseph pour la *bible* de sôn culte, dont l'origine mystérieuse lui était contestée. Un grand nombre de ces témoins demeuraient près de la famille Smith, et avaient vu naître et grandir l'imposteur sous leurs propres yeux.

Joseph Smith naquit le 23 décembre 1805, dans le bourg de Sharon, situé dans l'État de Vermont (États-Unis). Ses parents n'avaient d'autre fortune que le travail. Ils vivaient du produit d'une petite ferme qu'ils cultivaient. Joseph avait dix ans quand sa famille quitta le Vermont pour s'aller fixer à Palmyra, État de New-York.

Il participait, dans la mesure de ses forces, aux travaux agricoles qui les faisaient tous subsister. Nous ne devons pas omettre d'ajouter que la famille Smith était assez mal vue de ses voisins, et non sans motifs. Joseph fit son éducation à l'école publique, et, lorsqu'il en sortit, il savait ce qu'apprennent généralement les enfants des plus humbles campagnards de l'Union. Il pouvait lire, écrire imparfaitement et compter assez bien à l'aide des quatre premières règles de l'arithmétique.

Dès l'âge de raison, Joseph manifesta un grand penchant pour les choses merveilleuses et surnaturelles. Il était justement considéré comme un être visionnaire, défaut que la famille encourageait, du reste, en le partageant elle-même. Tous croyaient que d'immenses trésors étaient enfouis dans les environs de la petite ferme qu'ils habitaient; ils la négligeaient pour passer leur temps à chercher dans les entrailles de la terre des richesses qui n'existaient que dans leur chimérique imagination. Comme tant d'autres, ils oubliaient que les plus grands trésors de ce monde se trouvent à la surface du sol.

Il était naturel que de tels gens crussent à la magie et au sortilége, et qu'ils appelassent à leur

aide cette mystérieuse et diabolique puissance pour tâcher de réaliser leurs rêves insensés. Dans ces recherches de trésors introuvables, ils faisaient usage de ce qu'on nomme en Écosse *seer stone*. C'est-à-dire une pierre à travers laquelle certaines personnes peuvent voir, dit-on, les choses à une grande distance, pénétrer les événements futurs et découvrir les objets ensevelis dans le sein de la terre. Une de ces pierres miraculeuses avait été trouvée dans un puits, disait-on, par un nommé Willard Chase. Joseph la lui demanda à emprunter, et ne jugea pas convenable, assure la chronique, de se dessaisir d'un si précieux talisman. Nous parlerons plus loin du rôle que cette pierre a joué dans la mission de cet imposteur.

Chacun sait que le règne de la liberté absolue existe aux États-Unis dans toute l'acception du mot. La conscience y jouit de tous les priviléges qu'elle tient du créateur. Les ministres de tous les cultes qu'on y professe peuvent déployer leur zèle sans aucune entrave pour faire de nouveaux prosélytes. Ils prêchent chaque année une série de sermons quotidiennement, dans le but de ranimer les tièdes et de convertir les incrédules. Cela se nomme *revival* en anglais ; mot qui, dans

le sens religieux, veut dire exciter, raviver la foi chez les fidèles.

En 1823, le prophète futur, à l'exemple de ses voisins, assista ponctuellement à un revival d'une secte méthodiste avec quelques membres de sa famille. A la suite de cet exercice religieux, Joseph et son père embrassèrent le culte qu'ils venaient d'entendre prêcher. Mais nous ne pouvons nous empêcher de douter un peu de la sincérité de cette double conversion. Le prédicateur qui les avait conquis était d'autant plus fier de cette victoire que les mœurs de la famille Smith semblaient loin d'être exemplaires. Il n'est pas rare, aux États-Unis, de voir, dans ces revivals, des personnes très-honorables changer leur religion pour adopter celle de prédicateurs qu'elles sont venues écouter d'abord par pure curiosité. Les ministres du ciel attachent peut-être plus d'importance à ce genre de triomphe qu'à la conversion d'un incrédule.

Joseph et son père devinrent donc le point de mire des plus zélés prédicateurs des divers cultes, après s'être faits membres d'une congrégation méthodiste; et ces tentatives eurent le fâcheux résultat de jeter l'incertitude dans l'esprit des nouveaux convertis. Joseph chancela assez dans

sa foi pour se laisser aller à un sérieux examen des autres dogmes, et consulta sa propre raison pour chasser les doutes que tous lui inspiraient. Il se demandait, en écoutant prêcher ces doctrines contradictoires, lesquelles étaient celles de la vraie foi. Ces questions le conduisirent à conclure dans un sens négatif envers toutes les doctrines qu'on lui enseignait. Entre tous ces cultes, se dit-il, il y a peu de choix. La religion, telle qu'on la pratique généralement, formule plutôt une simple opinion qu'une divine croyance profondément gravée dans le cœur de l'homme.

Mais, tout en faisant ce raisonnement, Joseph reconnut qu'un esprit rusé et audacieux comme le sien pouvait tenter quelque chose sur ce terrain. Il vit que le caractère humain possède un élément religieux que les circonstances permettent de développer plus ou moins; qu'il ne s'agit souvent, pour un homme habile, que de bien savoir saisir l'occasion pour se pouvoir placer au-dessus de ses semblables. Sait-on si, dès ce moment, notre chercheur de trésors imaginaires n'eut pas la pensée de se faire le chef d'une nouvelle secte quelconque? Il est vrai, du moins, que plus tard cet astucieux campagnard ne trouva pas au-dessus de ses propres forces une

tâche devant laquelle recule l'homme le plus instruit, le plus énergique et le mieux intentionné. Joseph avait bien compris, lui, que c'est à l'aide du fanatisme, du mensonge et non de la saine raison qu'on entraîne les masses. Il arrive presque toujours, dans les revivals dont nous venons de parler, que l'excès du zèle religieux y dégénère en délire fanatique; les prédicateurs les plus sincères y dépassent le but qu'ils se proposent d'atteindre.

Ces controverses furent pour Joseph un précieux cours de théologie dont il sut profiter en temps opportun. Ce fut sans doute après avoir mûrement examiné toutes ces doctrines contradictoires prêchées en sa présence, qu'il lui vint l'idée de fonder un culte conciliateur; car le mormonisme a mis toutes les croyances à contribution pour former son dogme. Le prophète déclare, dans son autobiographie, que les dissidences des autres religions ont fini par porter le désordre dans son esprit et presque l'incrédulité. Pour connaître la vérité sur ce point délicat, il se mit donc à invoquer avec la plus grande ferveur l'aide du ciel. Nuit et jour, dit-il, mon âme cherchait à dissiper, par des prières, le nuage épais qui me dissimulait la divine lumière.

Voici comment un des plus célèbres apôtres de Joseph raconte la première vision qui a illuminé l'esprit de son chef :

Un soir, dit-il, Joseph se retira sous un bosquet, près de la maison paternelle, pour se livrer avec ferveur et recueillement à la prière. Il invoquait à genoux, de toute l'ardeur d'une âme pieuse, l'assistance du Seigneur. Il se sentit d'abord fortement tenté par Satan qui le voulait faire succomber en lui dénaturant la vérité. Mais Joseph, persévérant dans sa divine résolution avec une nouvelle ferveur, triompha de la puissance du démon.

Pendant que son âme s'élevait ainsi vers son Créateur, il vit paraître au ciel une glorieuse et brillante lumière qui, peu à peu, s'approcha de la terre vers le point où se trouvait Joseph ; elle l'enveloppa de ses rayons purificateurs pour le tirer de l'obscurité intellectuelle du sein de laquelle il luttait avec tant de persévérance. Le prophète éprouve alors une sensation inconnue aux mortels. Son esprit abandonne ce monde pour s'élever dans les régions célestes. Deux personnages d'une parfaite ressemblance lui apparaissent. Par eux, Joseph est informé que ses péchés sont pardonnés. Ils lui annoncent en

même temps qu'aucune des Églises existantes n'est la véritable du culte du Christ, que cette religion lui sera révélée un peu plus tard, et qu'il aura la divine mission de la fonder avec l'aide de Dieu.

A ces paroles, la vision disparaît, laissant le nouveau prophète dans un état de calme et de béatitude indescriptible.

En septembre 1823, au milieu de la nuit, lorsque la nature était plongée dans le plus profond silence, Joseph eut une seconde vision : un ange resplendissant de lumière et couronné d'une chevelure laineuse lui apparut au moment où son âme était encore absorbée dans une fervente prière. Cette fois, le céleste messager lui apprit que le Seigneur lui ordonnait de se mettre à l'œuvre pour fonder son vrai culte, dont les préceptes étaient gravés en caractères égyptiens sur des tables d'or cachées dans un lieu voisin que l'ange indiqua. Chose étrange ! Joseph n'en reprit pas moins le lendemain le cours de ses occupations ordinaires, et resta plusieurs années sans faire la moindre tentative pour accomplir la tâche difficile que le ciel lui avait confiée. Pour inventer cette histoire, le prophète n'avait pas besoin de se torturer l'esprit ; mais on ne peut

nier qu'il lui fallait plus que de l'audace pour la faire accepter comme vraie par un si grand nombre d'adeptes.

Le délai que mit Joseph à travailler ostensiblement à la fondation de son culte donne lieu de croire qu'il attendait une occasion favorable. Il s'en présenta une enfin. Le bruit courut qu'une Bible d'or avait été trouvée enfouie dans la terre, au Canada. Cette découverte était le fruit d'un mensonge merveilleux ; mais le futur prophète ne manqua pas d'en tirer bon parti après l'avoir couvé environ quatre années.

Ce laps de temps, il le passa loin du toit paternel, tantôt résidant dans l'État de Pensylvanie, tantôt dans celui de New-York. Son autobiographie passe très-légèrement sur ces quatre années d'absence, et ce n'est pas sans cause, toutefois ; car nous savons que le prophète eut, dans cet intervalle, quelques démêlés avec les tribunaux des comtés d'Onondaga et de Chenango, où il fut arrêté comme vagabond.

Pendant ces quatre années, Joseph acquit une grande réputation comme trouveur de trésors. Un nommé Stowell, de l'État de New-York, l'occupa souvent en cette qualité. Joseph tirait un bon profit de la crédulité de cet individu en

le persuadant que d'immenses trésors étaient ensevelis dans sa propriété. Comme il circulait dans le pays une légende qui s'accordait avec ces paroles mensongères, Stowell, dont la cupidité était insatiable, n'hésita pas à sacrifier des sommes réelles pour chercher des richesses chimériques. Cependant, en pareil cas, Joseph mettait toute sa magique puissance en jeu pour provoquer le succès. Il appelait à son aide non-seulement la miraculeuse pierre dont nous avons déjà fait mention, mais encore une baguette minérale d'une puissance aussi infaillible que celle des fées les plus célèbres de l'antiquité. Bien que ces recherches n'eussent d'autres résultats que la ruine de ceux qui en faisaient les frais, la renommée du futur prophète, comme trouveur de trésors, n'en grandissait pas moins de plus en plus chaque jour ; si bien qu'on finit par ne l'appeler que le *money digger* (chercheur d'argent).

Tout en exploitant ainsi la crédulité publique, il fit connaissance, dans la Pensylvanie, d'une demoiselle Hale, qu'il enleva et épousa clandestinement.

Avant cette escapade, il avait fait une visite à sa famille, pendant laquelle il répandit le bruit

qu'il existait une mine d'argent sur les bords de la rivière Susquehanna. Il parvint avec ce conte à déterminer un nommé Laurence à le suivre sur les lieux qu'il assignait à cette mine, lui promettant de l'exploiter en commun.

On se met donc à chercher ce trésor aux frais de Laurence, bien entendu ; mais le résultat fut, comme toujours, une victime de plus à inscrire au nombre de celles qu'avait déjà faites Joseph avec le même piége. L'or est une si merveilleuse matière ! On peut sous sa puissante égide accomplir tant de choses qui flattent les vices et la vanité de l'homme, qu'il sera longtemps encore, sinon à jamais, le plus infaillible talisman de l'imposture ! Il ne faut donc pas s'étonner si l'*industrie* de Joseph se prolongea et fleurit comme il le désirait.

En 1826, voulant s'aller fixer dans le comté de Wayne, État de New-York, et manquant de moyens pour opérer ce changement de domicile, Joseph exploite encore la crédulité d'une de ses premières dupes pour s'en procurer. Il dit à un sieur Stowell qu'il a trouvé, près de la demeure de son père, dans une caverne, un immense lingot d'or. Il offre la moitié de ce lingot à Stowell s'il veut effectuer le déménagement en question.

Stowell s'empresse d'accepter une si belle proposition : il conduit Joseph et sa famille dans le comté de Wayne ; le lingot rénumérateur, n'existant que dans la perfide imagination du prophète, n'a jamais paru. Le crédule Stowell emporta chez lui un désappointement de plus ; mais il n'en continua pas moins d'accorder sa confiance à celui qui le trompait si grossièrement.

Ce qui précède constitue sommairement l'histoire de Joseph Smith, à partir du jour de l'apparition de l'ange jusqu'au moment où il annonça que les tables d'or dont nous avons parlé lui avaient été délivrées par le céleste messager pour être traduites en langue vulgaire par le prophète.

Abordons maintenant l'histoire de l'origine du livre de *Mormon*, regardé comme sacré par les adeptes de Joseph.

CHAPITRE II.

La Bible d'or.

Un ministre protestant de l'État de l'Ohio, le révérend M. Spalding, s'est amusé à écrire un roman dans lequel il cherchait à démontrer la probabilité que l'Amérique a dû être peuplée primitivement par des débris des dix tribus d'Israël, à la suite de leur dispersion. C'était un peu avant 1812 que cet ouvrage fut écrit, et le frère de l'auteur assure que les divers degrés de civilisation des tribus indiennes trouvées en Amérique au moment de sa découverte étaient reproduits dans ce livre avec soin, dans le but d'expliquer les curieuses antiquités de tous genres qu'on rencontre sur tous les points de ce vaste continent.

Pour donner une plus juste idée de la nature de ce roman, nous allons rapporter la déclaration faite sous serment, en 1833, à Conneaut (Ohio), par M. Henri Lake, déclaration qui se trouve appuyée par un grand nombre d'autres témoignages de personnes honorables et dignes de foi.

J'ai quitté l'État de New-York en 1810, dit-il, et j'arrivai ici (Conneaut) vers le 1er janvier de l'année suivante. Peu de temps après mon arrivée, je formai une association avec Salomon Spalding. Il me lisait souvent un manuscrit sorti de sa plume, intitulé *Manuscript found* (manuscrit trouvé), et pour justifier ce titre, il offrait ce manuscrit comme ayant été trouvé dans cette ville. J'ai passé bien des heures à écouter la lecture dudit manuscrit, ce qui me rendit très-familier avec son contenu. L'auteur désirait que je l'aidasse à effectuer la publication de cet ouvrage, supposant qu'un livre de ce genre se vendrait rapidement. Ce livre représente les Indiens d'Amérique comme originaires des tribus perdues d'Israël, raconte leur départ de Jérusalem, leurs dissensions et leurs guerres, qui furent aussi grandes que nombreuses. Un jour, que l'auteur me faisait le tragique récit de

Laban, je lui fis remarquer des choses qui me semblaient incompatibles ; ils me promit de les corriger. Mais en examinant le livre des Mormons, je les y ai retrouvées, à ma grande surprise, telles que M. Spalding me les avait lues alors. Il y a quelques mois, j'empruntai une *Bible d'or* (Bible des Mormons), et je ne l'avais pas lue depuis vingt minutes, sans être grandement surpris d'y trouver le même passage que Spalding m'avait lu plus de vingt ans avant dans son *Manuscript found.*

Depuis lors, j'ai examiné plus attentivement la Bible d'or, et je n'hésite pas à déclarer que sa partie historique est principalement, sinon entièrement, prise dans le *Manuscript found.* Je me souviens très-bien avoir dit à M. Spalding qu'il faisait un trop fréquent usage des mots : « Maintenant il arriva... — et il arriva... ; » que ces expressions ainsi répétées étaient ridicules.

M. Spalding quitta ce pays en 1812 pour se rendre à Pittsburg, où il se proposait de faire imprimer son ouvrage. Je lui ai donné l'argent dont il avait besoin pour faire ce voyage ; mais je n'ai jamais plus entendu parler de lui ni de son livre jusqu'au moment où je l'ai reconnu sous le titre de *Livre de Mormon.*

Le frère de Salomon Spalding fit une déposition qui s'accorde parfaitement avec la précédente. Il affirme avoir vu et lu le manuscrit en question, et que le livre de Mormon n'est autre que celui que Salomon Spalding, son frère, se proposait de publier, à l'exception toutefois de la matière religieuse qui s'y trouve. Six ou huit témoignages sont donnés dans le même sens par des personnes honorables sur le *Manuscript found*. Ces témoignages ont fait connaître aussi qu'un changement avait eu lieu dans le plan primitif de ce roman. L'auteur avait d'abord fait partir de Rome les Juifs qu'il supposait avoir émigré en Amérique; mais cette origine lui déplaisant sans doute, ce fut Jérusalem qu'il choisit pour ce point de départ. Léhi et ses quatre fils étaient, disait-il, les chefs de cette sainte entreprise, et en agissant ainsi, ils obéissaient à une influence divine.

Nous savons, d'après ce qui précède, que le *Manuscript found* à été à Pittsburg; mais il ne nous sera pas aussi facile désormais de suivre ses traces, afin de savoir comment il est tombé dans les mains du prophète. On suppose qu'à Pittsburg ce manuscrit a été laissé à un imprimeur nommé Lambdin, et que celui-ci l'a dû

confier aux soins d'un nommé Sidney Rigdon, lequel fit rencontre du prophète dans ces entrefaites, et que ce fut alors qu'ils se concertèrent pour métamorphoser ce roman en Bible-d'or.

Cette version est contredite par des événements postérieurs. L'auteur du *Manuscript found* quitta Pittsburg en 1814, et mourut deux ans plus tard dans le sud de la Pensylvanie.

Peu de temps après cette perte douloureuse, sa veuve alla se fixer dans le comté d'Onondaga, État de New-York, et elle y emporta une malle contenant les manuscrits de défunt son mari.

Pendant trois ans, elle passa la plupart du temps à visiter ses amis dans les comtés voisins; elle fit un assez long séjour à Hartwick, lieu situé dans le voisinage de la résidence du sieur Stowell, avec qui nos lecteurs ont déjà fait connaissance.

De 1817 à 1820, époque à laquelle se remaria la veuve Spalding et où elle alla se fixer dans l'État de Massachusetts, la malle qui contenait le fameux manuscrit resta chez le frère de cette femme, résidant dans le comté d'Onondaga-Hollow, près de la demeure de la famille Smith.

Lorsque le *Livre de Mormon* parut, et que ceux qui connaissaient le *Manuscript found* le retrouvèrent dans cette œuvre *divine*, on voulut savoir ce qu'était devenu le roman manuscrit de Salomon Spalding. Il avait disparu sans que ses possesseurs pussent s'expliquer cette disparition, tant elle avait été effectuée mystérieusement; si bien que le *Manuscript found* (trouvé) n'a cessé d'être depuis lors le *Manuscript lost* (perdu). La malle qui le contenait fut visitée avec le plus grand soin; mais parmi son contenu on ne retrouva que la main de papier manuscrite formant l'*Exode romain*, que l'auteur avait adopté dans le plan primitif de son ouvrage. Comment et quand ce manuscrit a-t-il été soustrait? Cette question n'a pu être résolue jusqu'à ce jour, et ne le sera peut-être jamais. Ce qui est certain, c'est que le fameux livre de Mormon et ce manuscrit ne font qu'un, à l'exception, comme nous l'avons déjà dit, de la partie purement religieuse.

Des circonstances qui précèdent, on peut consciencieusement conclure que le *Manusoript found* n'a disparu de la malle qui le contenait que pour tomber directement ou indirectement dans les mains de Joseph Smith, le seul homme

peut-être assez téméraire pour entreprendre d'en faire le piédestal d'une nouvelle secte. Nous avons déjà dit aussi que Joseph Smith ne possédait qu'une médiocre, très-médiocre éducation. L'opinion publique le considérait même comme un homme stupide qui, faute d'intelligence et de lumière, áppelait l'audace à son aide pour accomplir sa tâche d'imposteur. Comme tout le monde, nous refusons le savoir et la moralité à Joseph; mais au lieu de le considérer comme un homme stupide, nous le trouvons doué d'une intelligence aussi remarquable que son ambition était perverse. Si Joseph avait reçu le jour de parents plus élevés, il aurait sans doute donné une autre direction à son esprit actif et aventureux; au lieu d'un chercheur de trésors imaginaires, il eût peut-être fait un savant géologue ou un célèbre chimiste. La position où nous nous trouvons au point de départ de l'existence, suffit souvent pour faire notre honte ou notre gloire, notre malheur ou notre bonheur. D'ailleurs, qu'est-ce que le génie? Qui de nous peut en donner la vraie mesure, en définir la sphère? Génie est un mot bien élastique, accompagnant presque toujours le succès et fuyant l'adversité.

Quoi qu'il en soit, Joseph Smith a fait de ce

roman biblique ce que son auteur n'aurait jamais osé faire, quand même il en eût eu le vif désir. Ce roman fut retouché et modelé, sinon par Joseph, du moins par son ordre, sur la vraie Bible, avec une sagacité si grande, que la fiction finit par être acceptée comme la réalité par des milliers d'individus. Nous accorderons que la plupart de ces adeptes soient sans éducation, que l'ignorance seule les a plongés dans le piége; mais n'oublions pas, cependant, que l'ignorance populaire de nos jours, et surtout aux États-Unis, est un flambeau qui brille déjà d'un vif éclat, si nous la comparons à celle du siècle où Luther eut tant de peine à faire triompher sa réforme, appuyée sur les vrais préceptes du Christ. Oui, qu'on le sache bien, c'est moins à l'ignorance que Joseph a dû le succès des ses doctrines qu'au bien-être général qu'elles produisaient parmi les adeptes. Mais ne devançons pas les événements; bornons-nous à les suivre pas à pas pour les offrir avec plus de lucidité et d'ensemble aux lecteurs qui voudront bien nous lire.

Cette nouvelle bible, ajouterons-nous, est d'autant plus ingénieusement arrangée qu'elle a puisé chez tous les cultes professés parmi les grands

peuples de la terre; de sorte que les protestants, les catholiques, les mahométants, les brahmines, les israélites, n'ont qu'une déviation plus ou moins brusque à faire pour se trouver dans le camp des Mormons. Non, ce n'est pas un homme stupide qui a pu faire ou indiquer les bases élastiques d'une telle secte, qui reçoit chaque jour des milliers de convertis. Ces adeptes révèrent tous religieusement la mémoire du fondateur de leur nouveau culte, en le déclarant un être doué de la plus puissante intelligence qu'on ait jamais vue et de toutes les vertus que Dieu exige de ceux qu'il veut s'associer pour faire triompher la vraie foi. Voilà l'éloge que les Mormons font sans cesse de leur prophète.

Il est bien regrettable de ne pouvoir dire si Joseph, en s'emparant du manuscrit de Salomon Spalding, n'avait pas le projet d'en tirer une simple rémunération matérielle en le livrant à la publicité pour ce qu'il était et ce que son auteur voulut qu'il fût, c'est-à-dire une fiction basée sur la probabilité d'un fait. C'est un sujet digne d'occuper la plume d'un écrivain sérieux et érudit.

Jusqu'à ce jour, ce mystère n'a pu être tiré des ténèbres qui l'enveloppent. Il a donné lieu à

bien des suppositions plus ou moins ingénieuses, sans qu'on puisse dire celle qui contient la vérité. Une chose incontestable, du moins, c'est qu'il a existé des peuples plus ou moins civilisés sur plusieurs points des deux Amériques. Ces villes et ces temples en ruines, ces poteries, ces statues, etc., attestent d'une manière irrécusable que la civilisation a passé par là. Un ouvrage qui traiterait ce mystérieux sujet comme il l'exige, ne pourrait manquer d'être bien accueilli du public intelligent.

Mais il faut croire que l'ambition de Joseph ne pouvait se contenter d'usurper le titre d'auteur d'un simple roman. Le rang de prophète lui parut préférable pour passer à la postérité. Voici enfin comment il procéda pour donner naissance à sa Bible d'or.

Un jour, en passant sur un terrain marécageux, il y trouva un sable d'une blancheur éblouissante qu'une récente inondation y avait amené. Il en mit un peu dans la poche de son habit, et l'apporta chez son père.

La famille était à dîner lorsqu'il entra, et la première chose qu'il dit, fut d'assurer qu'il avait trouvé une Bible d'or. On parut ajouter foi à ce mensonge; cependant, on lui demanda à con-

templer cet objet précieux. Mais Joseph, sans se déconcerter, répondit que son ange lui défendait de l'offrir aux regards d'aucun profane, sous peine de mort. Sa famille le crut sur parole, et, quelques jours après, il dit à un voisin qu'il avait fait, à des imbéciles, un conte dont il se promettait de tirer bon parti. En effet, en voyant ses parents prendre cette plaisanterie au sérieux, il se détermina à la propager pour savoir si d'autres personnes seraient aussi bien disposées à l'accueillir.

Ce fut sans doute alors que Joseph songea sérieusement à jouer le rôle de prophète. Le manuscrit de Spalding étant en sa possession, et se l'étant procuré de manière à ne pas craindre les entraves de l'indiscrétion, il aura revu et corrigé ce roman selon les exigences de son audacieuse entreprise. Ce manuscrit a dû tomber dans les mains de Joseph dès 1820; car à cette époque sa famille répandait déjà le bruit qu'un livre sacré avait été trouvé dans la terre. Les détails qu'on donnait sur cette mystérieuse découverte se contredisaient souvent, ce qui donne lieu de penser que le prophète n'avait pas encore définitivement arrêté le plan de son vaste projet. Mais aussitôt que le *Livre de Mormon* fut publié,

Joseph donna lui-même l'histoire surnaturelle de sa divine origine.

Le succès que l'avenir destinait à cette fable ridicule n'a sans doute pas été moins surprenant d'abord pour son auteur qu'il ne l'est encore pour nous-mêmes aujourd'hui. Mais si la montagne accouche quelquefois d'une souris, la souris, à son tour ne produit pas moins souvent le même phénomène.

Après avoir abusé sa famille, Joseph s'adressa donc à la crédulité d'un nommé Martin Harris, et ce choix prouve encore combien le prophète était perspicace ; car personne ne pouvait mieux que ce Martin tomber dans le piége grossier d'un imposteur.

A cette époque, le *Livre de Mormon* n'était pas encore publié, ni même révisé. Le prophète ne pouvait, faute d'argent, le livrer à la presse, et ce fut sur Martin Harris qu'il jeta les yeux pour trouver le moyen de lever cet obstacle.

Le rencontrant un jour, Joseph l'aborde pour lui dire gravement et sans le moindre préambule, que le Seigneur ordonnait au pieux Martin Harris d'avancer cinquante dollars (environ 250 francs) pour commencer la traduction d'un livre sacré; que la fortune et toutes les félicités

de ce monde et de l'autre étaient réservées à l'auteur d'une si belle action. Harris qui était rongé de cupidité et doué de l'esprit le plus visionnaire qu'on puisse trouver, n'hésita pas une minute à souscrire à la demande de Joseph, ni même à se faire l'adepte de la nouvelle doctrine. Cette conversion coûtait d'autant moins à Martin Harris, qu'il avait déjà passé plusieurs fois d'une croyance à l'autre avec moins de réflexion peut-être qu'on n'en met à franchir un fossé qui barre un chemin de traverse.

Nous voici arrivés au moment intéressant où le prophète prend son premier et décisif essor. Avec cet argent, Joseph se mit à l'œuvre aussitôt; il traduisit, ou plutôt feignit de traduire le *Livre de Mormon*, et Harris eut l'honneur d'être son scribe durant quelques semaines. A l'exemple de Baruch pour Jérémie, Harris écrivait les mots tels qu'il les prononçait oralement; mais, quand on fait de son mieux, on fait ce qu'on doit, pouvait logiquement répondre le scribe à ceux qui blâmaient son orthographe. Les avances d'argent faites par Harris, et la brillante récompense qu'il en attendait, l'enchaînèrent à la douteuse entreprise de Joseph. Mais loin de se voir plus tard, comme il l'espérait,

comblé de richesses et de toutes sortes de félicités, le crédule scribe se ruina complétement en faisant les frais de publication du livre *sacré*, auquel il avait prêté l'assistance de sa plume au début de sa miraculeuse traduction.

Pendant trois ans, le cupide et fanatique Harris prêcha la nouvelle doctrine avec un zèle exemplaire; mais il finit pourtant par l'abandonner comme une cause perdue dont on ne peut faire appel.

Harris, il faut l'avouer, était aussi peu apte à remplir la mission de prédicateur que celle de scribe. Aussi, Joseph ne l'avait-il gardé en cette dernière qualité que le temps nécessaire pour s'en procurer un plus capable. Ce fut un maître d'école nommé Olivier Cowdery qui hérita de la plume d'Harris et du titre de secrétaire intime du prophète. Cowdery écrivit les cinq cents pages in-8° du Livre sacré, sous la dictée du fondateur de la secte. Il fut donc un des témoins de l'enfantement de cette œuvre mystérieuse; faveur insigne qui n'a peut-être pas mal contribué plus tard à lui faire imiter la désertion de son malheureux prédécesseur.

On se souvient que nous avons parlé plus haut de pierres miraculeuses dont Joseph faisait usage

pour découvrir les trésors cachés dans le sein de la terre. La famille Smith avait une confiance aveugle dans tout ce qui ressemblait à la magie. Elle prétendait pouvoir chasser l'influence du démon, quand il s'opposait à la découverte d'un trésor, avec une baguette de coudrier. Il y a même, en Amérique, bon nombre de gens assez crédules pour croire qu'en faisant usage d'une telle baguette, on peut trouver infailliblement les mines de métal précieux que renferme la terre. Mais racontons comment Joseph dit avoir procédé à la traduction des tables d'or que l'ange lui révéla.

Il mettait, dit-il, les tables sacrées dans un chapeau ; ensuite il prenait deux pierres miraculeuses que son ange lui avait remises sur la colline de Cumora, située dans l'État de New-York, comté de Palmyra. Un rideau le dissimulait à son scribe, et cette précaution a fourni des armes puissantes à l'incrédulité des Gentils. A l'aide de ces pierres, à travers lesquels Joseph regardait les caractères qui se trouvaient gravés sur les tables d'or, il parvenait à les déchiffrer sans peine et à les traduire en langue vulgaire, c'est-à-dire en anglais, seul langage connu du prophète.

Pour ajouter pleine confiance dans ce récit ridicule, il faut avoir un esprit fort complaisant et peu disposé à chercher la vérité avec le flambeau de la raison.

Mais, pour les personnes qui sont moins crédules que le scribe Harris, il est probable que le prophète, au lieu de tables d'or, mettait dans son chapeau le manuscrit de Spalding, ou qu'il répétait simplement par cœur à son secrétaire ce qu'il avait eu la précaution d'apprendre d'avance de ce roman biblique.

Le *Livre de Mormon* dit que ces merveilleuses pierres étaient les mêmes que celles que Dieu, après les avoir touchées du doigt, remit dans la barque de Jared, lorsqu'il franchit l'océan Pacifique pour aller peupler les deux Amériques. Ces pierres ne cessèrent, tout le temps de la traversée, de jeter une divine lumière pour guider le navigateur vers le port de sa destination.

Mais, pour ce qui concerne l'histoire de ces tables d'or, il n'est pas superflu de dire ce qui a donné lieu à cette fable. Peu de personnes ont ajouté foi à la réalité de cette découverte, en dépit des trois témoins complaisants que le prophète a pu d'abord se procurer pour affirmer

qu'ils avaient vu et touché ces reliques célestes. Plus tard, huit autres témoignages ont été reproduits dans le *Livre de Mormon*, pour donner autant que possible à ce mensonge une couleur véridique. Malheureusement pour Joseph, tous ces témoins étaient reconnus pour être de ses amis intimes, ou membres de sa propre famille. Personne autre que ces individus n'a jamais vu les précieuses tables d'or. Cependant, il est plus que probable que cette imposture a puisé sa source dans la découverte d'objets en métal moins rare, mais d'une grande antiquité, faite à cette époque dans l'État de l'Illinois. Il est certain aussi que Joseph fit remettre au savant professeur, M. Anthon, de la ville de New-York, par Martin Harris, un spécimen des caractères qui se trouvaient soi-disant sur les fameuses tables d'or. Après avoir examiné ces caractères attentivement, le professeur déclara avec humilité ne pas pouvoir les déchiffrer, ajoutant, néanmoins, que si on lui voulait apporter le texte original, au lieu d'une simple copie, il pourrait mieux se rendre compte de son ignorance à cet égard, sinon donner la signification de ces mystérieux caractères.

Ces caractères avaient dû être copiés par Jo-

seph ; car il n'est pas probable qu'un homme aussi ignorant ait pu les inventer de manière à laisser croire à un des plus célèbres professeurs de l'Union que ces caractères pouvaient appartenir à une langue qui s'était évanouie dans les ténèbres du passé. Il est donc présumable que Joseph, en cherchant des trésors dans le sein de la terre, aura découvert les objets qui lui avaient fourni le texte des caractères en question.

Cette hypothèse prend une grande consistance de vérité par la découverte qu'on fit à Kinderhook (État de l'Illinois) de six objets en cuivre sur lesquels étaient tracés des caractères semblables à ceux que le prophète avait donnés à déchiffrer au savant professeur. Ces objets avaient la forme de cloches, et les cordons s'y trouvant en relief étaient si oxydés, qu'ils tombaient en poussière au moindre contact. On a le droit de supposer que ces antiquités ont été transplantées là par les soins de Joseph, afin d'éviter qu'elles ne soient trouvées en sa possession, car cette découverte aurait fort mal servi l'influence du *Livre de Mormon*. Quoi qu'il en puisse être, une chose qui ne peut nous laisser de doute, c'est que les divines tables d'or n'ont jamais existé que dans l'esprit astucieux de Joseph.

Le prophète fait d'une manière graphique le récit de la première persécution dont il fut l'objet de la part de ses voisins. Ceux-ci, révoquant en doute la divine mission de Joseph, lui demandaient à voir les tables d'or sur lesquelles étaient gravés les préceptes du nouveau culte. Le prophète refusait péremptoirement de satisfaire cette sacrilége curiosité. Ce refus, loin de rétablir le calme, excita non-seulement l'incrédulité des curieux, mais encore leur mécontentement au point de vouloir s'emparer de vive force des tables mystérieuses. Pour éviter cette profanation, le prophète raconte qu'il mit son divin trésor dans une barrique de haricots, afin de le pouvoir plus sûrement emporter avec lui dans l'État de Pensylvanie, où il se réfugia de nouveau pour se soustraire à cette première persécution.

Mais Joseph s'était à peine mis en route, qu'un mandat d'amener fut lancé contre lui, sur la déposition d'un voisin, déclarant que le prophète était son débiteur. En vertu de ce mandat, Joseph fut donc arrêté par le shériff; mais cette poursuite judiciaire n'eût pas de suite sérieuse; le prophète avait une imagination trop féconde pour ne pas trouver le moyen de désarmer la

colère de son créancier. Il est regrettable que le shériff n'ait pas eu l'idée d'interroger la barrique de haricots, car au lieu d'y trouver les tables d'or en question, il est plus que probable qu'on y eût découvert le fameux manuscrit de Spalding. Une telle découverte eût infailliblement renversé à jamais l'édifice dont le prophète était à même de jeter les premières et, en apparence, si éphémères fondations.

Une fois arrivé en Pensylvanie, Joseph reprit avec une nouvelle ardeur la mystérieuse traduction des *Tables d'or*. Il faut croire que ce travail se prolongea environ trois années, car ce ne fut qu'après ce laps de temps que cette œuvre miraculeuse fut envoyée à la presse; mais il paraîtrait que cette publicité aurait pu s'effectuer dix mois plus tôt, sans une suspension occasionnée par une lacune que le traducteur ne pouvait combler, en dépit des talismans qui l'aidaient dans cette difficile mission. On assure que madame Harris possédait plusieurs feuilles du manuscrit auquel Joseph faisait jouer le rôle des tables révélées par l'ange, et que ni menaces ni prières ne purent faire consentir cette dame à se dessaisir des précieuses feuilles qui laissaient une brèche si compromettante au livre sacré.

Ne pouvant vaincre cet obstacle, Joseph le tourna. Il déclara que le livre n'était pas ce que le Seigneur voulait d'abord qu'il fût, qu'il avait subséquemment reçu le commandement de traduire un abrégé des tables de Néphi au lieu de celles de Léhi. Il lui avait été révélé, ajoutait-il encore, que s'il traduisait de ces dernières tables, Satan altérerait les premières et les publierait, ce qui ne manquerait pas de jeter du discrédit sur la sainte origine du *Livre de Mormon*. Ces tribulations ne sont survenues, déclare le prophète, que parce qu'il avait négligé ses impérieux devoirs; aussi en fut-il sévèrement réprimandé dans une révélation. Mais il s'en vengea à son tour sur son scribe Cowdery, lorsque celui-ci eut un jour l'impertinence de manifester le désir de contempler ces mystérieuses tables d'or, qui n'étaient visibles que pour le prophète exclusivement.

Ce fut ainsi que Joseph expliqua la lacune laissée à son livre par les pages manuscrites qu'on ne put arracher des mains de madame Harris.

Le *Livre de Mormon* est enfin offert à la curiosité publique, non comme l'œuvre de l'imagination de Spalding, mais comme la base im-

périssable d'un nouveau culte émané de Dieu même.

Il serait injuste de croire que Joseph ne cédait qu'à la soif dévorante de la cupidité en se lançant dans une si épineuse entreprise. Une ambition plus élevée sans doute n'était pas étrangère à ce vaste projet, car le but de son livre ne vise à rien moins qu'à l'unité de toutes les croyances religieuses. Cette unité, vers laquelle tendent tous les efforts de la science et de la philosophie, se réalisera un jour, si le progrès n'est pas un vain mot. Si Joseph eût atteint cet immense résultat, son nom était à jamais inscrit sur les pages indélébiles du grand livre de la postérité. La Bible des Mormons tend à prouver aux Juifs que Jésus est le Christ, le Messie qu'ils attendent depuis si longtemps, celui dont parlent leurs anciens prophètes. Des passages de ces mêmes prophètes sont cités à l'appui de cette assertion pour mieux vaincre l'incrédulité des Israélites.

Ce livre s'adresse également aux Indiens de tout l'immense continent des deux Amériques, pour leur apprendre leur commune origine, la cause de la colère divine qui les a plongés dans l'abîme de la dégradation, mais en leur assurant aussi qu'ils peuvent, dans les derniers jours, re-

couvrer leurs primitives faveurs du ciel, et, conséquemment, redevenir un beau et délicieux peuple, jouissant dans ce monde des délices temporelles et du bonheur éternel dans l'autre. Nous rendons aussi intégralement que possible ces belles promesses du prophète. S'il eût réussi à convaincre ces deux peuples, les Juifs et les Indiens, que son livre était d'une origine divine, leur conversion au christianisme en eût été la conséquence. Un tel triomphe pouvait donc faire espérer à son auteur le plus glorieux des titres, au lieu de celui d'imposteur que nous lui accordons justement avec tous ceux qui ne se laissent pas égarer par les ténèbres pernicieuses du fanatisme.

Mais on verra plus loin que, pour avoir échoué dans une si vaste entreprise, le prophète n'en est pas moins, aux yeux de ses nombreux sectaires, descendu dans la tombe comme un saint homme chargé par le ciel d'accomplir ici-bas la mission qui lui a coûté la vie.

Rien n'indique cependant que Joseph eût conçu le projet de fonder une nouvelle Église et de s'en faire le chef avant l'apparition de son livre. Ce fut en 1830 que cette publication eut lieu. Le 6 avril de la même année, cette Église fut insti-

tuée. Elle ne comptait alors que six convertis, parmi lesquels se trouvaient le père, deux frères du prophète et son scribe Cowdery. A dater de ce moment, la famille Smith passa de la pauvreté dans l'opulence par une rapide transition.

Rien ne prouve non plus qu'à ce début de la secte, le prophète eût arrêté le plan hiérarchique qu'elle observe aujourd'hui. Joseph était alors le premier ELDER, et Cowdery le second; c'est-à-dire, l'un le premier ANCIEN, et l'autre le second. Mais par la suite le sacerdoce se compliqua et se divisa en deux branches. La première était l'*Éternelle* et se divisait en deux ordres, parmi lesquels on choisirait les grands prêtres et les ministres, les apôtres et le conseil. La seconde branche était composée de divers ordres d'*Elders*, d'évêques, de diacres, d'instituteurs, etc. Cette organisation sacerdotale n'est qu'une copie de celle des Juifs de l'antiquité. Mais les attributions des prêtres mormons n'ont guère de rapport jusqu'ici avec celles qui sont censées leur servir de modèle.

Il est dit que le scribe Cowdery baptisa d'abord le prophète, pour que la nouvelle Église pût avoir à sa tête un chef revêtu ostensiblement de la toute-puissance sacerdotale. Ce point de dé-

part est encore copié du christianisme. Il n'était nécessaire que d'ouvrir la Bible pour le trouver; mais ce qui était moins facile à obtenir, c'était de vaincre les obstacles que cette imitation trouverait chez les Gentils. Cette tâche périlleuse n'empêcha pas Joseph de marcher à son but et de l'atteindre. Dans le *Book of convenant*, livre de conventions, le prophète donne la plus sainte origine à la mission qu'il s'est attribuée de son autorité privée. Il la tient, dit-il, de Jésus même, et il invoque à l'appui de cette assertion le témoignage des anges et ceux des fondateurs de l'Église chrétienne primitive, tels que saint Pierre, saint Jacques, saint Jean, etc., affirmant que l'Esprit divin dont ces apôtres étaient animés lui est arrivé par une directe transition.

Une fois baptisé par son scribe, Joseph se met sans délai à prêcher son culte et à consacrer des ministres chargés de répandre la divine lumière sur toute l'étendue du globe. Ceux-ci déploient toute l'ardeur et le zèle qu'exige leur difficile mission. Leurs premiers prosélytes se composent de personnes plus ou moins visionnaires, aux yeux desquelles le merveilleux s'offre toujours sous l'aspect rationnel de la vérité. Avec de telles gens, le dernier qui parle a toujour

raison et peut les entraîner dans la voie qu'il indique. Des familles entières furent ainsi converties à la nouvelle Église.

Ces premiers succès, bien qu'ils fussent peu glorieux pour ceux qui les obtenaient, n'en firent pas moins une certaine sensation chez les ministres des autres cultes. De toutes parts, dans les comtés voisins, ce n'était que *revivals* et prédications; et cette lutte semblait plus favorable que nuisible à l'entreprise de Joseph. En effet, peu de mois après ce combat théologique, la secte du prophète fut assez nombreuse pour former plusieurs congrégations dans l'État de New-York. Il est vrai que ces congrégations ne représentaient guère que de simples associations religieuses, privées de temples pour se réunir et y pouvoir célébrer le service divin. Ces nouveaux convertis n'eussent même pu expliquer le dogme qu'ils venaient d'embrasser, tant il était mal défini.

Au mois d'août 1830, un ministre d'une secte nommée *campbellite,* possédant une certaine célébrité dans l'État de l'Ohio, lieu de sa résidence, vint à New-York, où le hasard lui mit le ivre de Joseph sous la main. Ce ministre, qui 'était rien moins que le fameux Parly P. Pratt,

se convertit alors au mormonisme, en déclarant que ce nouveau culte était le seul authentiquement vrai. Il est juste de dire que Parly P. Pratt, prêchant déjà une croyance religieuse qui se rapprochait beaucoup de celle du prophète, n'avait pas eu besoin de faire une grande violence à ses anciennes convictions pour adopter le nouveau culte. Un tel adepte n'en devait pas moins être considéré par Joseph comme un coup de fortune, car la nouvelle Église trouvait en lui un prédicateur doué du talent insinuant et infatigable qu'exigeait le succès d'une doctrine si obscure et d'une origine si contestable.

Dès qu'il eut embrassé le mormonisme, Pratt se mit aussitôt à travailler à son triomphe avec la plume et la parole. Il écrivit plusieurs ouvrages sur le dogme de ce culte. Un de ses livres fut adressé à tous les peuples de la terre sous le titre de « *Voice of Warning to all Nations.* » Cette production du disciple Pratt a peut-être fait plus de prosélytes au mormonisme que le plus zélé de ses missionnaires. C'est encore lui qui s'est chargé de faire l'histoire des persécutions dont les sectaires avaient été l'objet depuis la fondation de leur Église. On ne pouvait confier cette tâche à une plume plus flexible et plus vigou-

reuse à la fois. Il expose et flétrit la conduite des Gentils avec une chaleur, une rapidité de style qui feraient honneur aux plus célèbres journalistes de notre siècle de polémique.

C'est aussi à Pratt qu'on doit attribuer la conversion de Sidney Rigdon, puisque c'est lui qui l'a provoquée à son retour dans l'Ohio, en lui remettant la Bible des Mormons comme le livre sacré des livres sacrés. Rigdon embrassa la nouvelle foi avec l'empressement d'un homme qui n'en a aucune, et partit aussitôt trouver le prophète, afin de bien s'entendre avec lui, sans doute, sur le plan à suivre pour travailler plus sûrement au succès de la nouvelle Église. Après cette conférence, Rigdon retourna parmi la congrégation religieuse dont il était le ministre tout-puissant; il la fit réunir pour lui communiquer la nouvelle croyance qu'il avait adoptée, et la lui offrir en même temps comme la meilleure de toutes. Une chaleureuse prédication, expliquant les doctrines du prophète, suffit à ce zélé missionnaire pour faire tout passer à la fois sa congrégation dans le camp des Mormons. Il faut dire aussi que personne mieux que Rigdon ne sait, en prêchant, passer de l'extase à la douleur, s'évanouir à propos, verser des torrents de

larmes, faire de merveilleux récits, expliquer des visions célestes; en un mot, fanatiser les esprits crédules qui sont à la portée de sa virulente parole.

Il est juste de faire remarquer au lecteur que Rigdon, comme son ami Pratt, n'avait qu'une imperceptible déviation à faire pour se trouver dans le camp des Mormons; car, depuis plus de trois ans, il prêchait des doctrines presque semblables à celle de Joseph. Il croyait, comme le prophète, concernant les prophéties de l'Écriture, que les Israélites devaient se reformer de nouveau en une nation unie et puissante pour recevoir un second Messie; que l'avénement du règne des Saints sur la terre devait arriver bientôt, et que leur Église serait dotée d'une miraculeuse puissance, se révélant par l'intermédiaire de ses ministres.

La fondation de la secte du prophète ne date, peut-on dire, que du jour où Parly P. Pratt et son ami Sidney Rigdon s'y furent convertis. Ce fut à la suite de la première entrevue qu'eut ce dernier avec Joseph que les ténèbres firent place à la lumière. En effet, un soleil resplendissant vint dès lors illuminer la nouvelle secte de ses rayons. Jusque-là, il n'y avait eu aucun règle-

ment disciplinaire d'écrit; les doctrines étaient confuses, mal définies; et ce chaos, s'il eût duré longtemps, eût suffi pour rendre le succès impossible, puisque chacun pouvait interpréter les préceptes selon son bon plaisir.

Rigdon se hâta de mettre un terme à ce désordre. Il donna à la révélation primitive, non pas un aspect plus rationnel, mais plus clair, plus précis. Le sentier à suivre fut enfin tracé par lui d'une manière visible aux yeux de tous les sectaires. De tels services méritaient une haute récompense de la part du prophète. Rigdon fut élevé au poste éminent d'interprète du dogme du nouveau culte, et, peu de temps après, il fut créé grand conseiller de l'Église, poste qui venait immédiatement après celui du prophète. Mais, en réalité, Rigdon était le premier de la secte; car c'était lui qui commentait les doctrines et jetait les fondements de la théologie. Il écrivit aussi plusieurs ouvrages théologiques sous le nom du prophète.

Cet apôtre si habile, si zélé, si infatigable et si dévoué à Joseph, se serait-on douté qu'il eût encore abandonné ce culte? La désertion d'un tel homme fut un coup de foudre pour la secte. Quel vide elle fit parmi elle! Encore aujour-

d'hui, les sectaires n'en parlent jamais sans pousser un soupir de vif regret. « Il fut un jour tout-puissant dans notre foi, disent-ils, et une brillante étoile parmi nous ; mais, hélas ! comme Lucifer, il est tombé du pinacle des cieux dans l'abîme du royaume des ténèbres. »

Ce fut vers l'automne de l'année 1830 que Rigdon eut sa première entrevue avec le prophète, et vers le mois de janvier suivant, une révélation est publiée aux fidèles, ordonnant à ceux de l'Est d'aller résider dans une région reconnue par Rigdon pour être limitrophe de l'héritage terrestre des Saints des derniers jours. Cet héritage comprenait plus de la moitié de l'Amérique du Nord. Les chefs des sectaires se l'appropriaient en vertu des doctrines de leur culte qui déclarent que la terre entière sera donnée par Dieu aux Saints des derniers jours. Seulement, nous croyons qu'ils avaient alors anticipé sur le moment de pouvoir réaliser cette promesse du ciel. Le lieu qu'avait choisi Rigdon pour assembler tous les fidèles ne devait être le foyer de la secte que temporairement. Le véritable *Eden*, où le siége de l'Église devait être à jamais fixé, n'était pas encore découvert. Une révélation le devait faire connaître au prophète.

En attendant cet heureux moment, tous les sectaires obéissaient à l'ordre de leur grand chef qui leur commandait de se réuuir tous dans l'Ouest. Du reste, Joseph fut le premier à leur donner l'exemple de l'obéissance ; il se rendit sans délai avec les adeptes qui l'entouraient dans l'État de l'Ohio, lieu indiqué par Rigdon pour ce rendez-vous général.

Sitôt réuni à ses deux infatigables apôtres, le prophète ordonna des *revivals* dont on conservera longtemps le souvenir dans ces vastes régions. Ces incessantes prédications enflammèrent les esprits à un tel degré, que les adeptes perdirent le peu de raison qui leur restait. Tous ne parlaient que de miracles, de visions célestes, de voix mystérieuses. En se répandant au loin, ces histoires attiraient une foule immense de curieux dans le camp des Mormons ; chacun voulait être témoin des prodiges qu'on racontait du nouveau culte. Mais une fois en présence du prophète et de ses deux apôtres, les curieux ne pouvaient se soustraire à leur délirante influence. La folie s'emparait de presque tout le monde. La plume est impuissante pour reproduire de telles scènes. Les conversions se faisaient en masse. Des groupes

d'hommes et de femmes se roulaient par terre, hurlant, gesticulant comme des damnés. D'autres restaient en extase, montrant du doigt le ciel où paraissait, disaient-ils, le royaume de Dieu dans toute sa splendeur. Ceux-ci s'évanouissaient, mais sans cesser de se tordre, comme s'ils eussent été en proie à une attaque d'épilepsie. Ceux-là articulaient des paroles inintelligibles qu'ils disaient appartenir aux dialectes des Indiens. D'autres se mettaient à courir à travers les champs comme des frénétiques. D'autres ramassaient la première pierre venue et feignaient de déchiffrer avec des écrits mystérieux. Il y en avait qui affirmaient avoir trouvé un morceau de parchemin tombé du ciel, sur lequel le sceau du Christ était reproduit; ce parchemin miraculeux était remonté dans le céleste séjour dès qu'on l'avait eu copié.

Cette rapide et imparfaite esquisse ne peut donner l'idée de l'état d'excitation mental dans lequel se trouvaient les prosélytes. Tous avaient l'impudence d'attribuer cette démence à l'esprit divin.

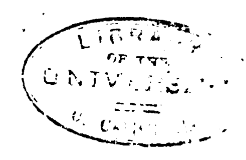
Le triomphe des prédicateurs fut si grand, que le prophète jugea nécessaire d'y mettre des bornes. Les hautes prérogatives de Joseph lui

devenaient inutiles, en effet, si ses adeptes s'arrogeaient aussi le privilége de communiquer directement avec le ciel, le pouvoir d'opérer des miracles, de rendre des révélations, de parler des langues inconnues, etc. En se mettant ainsi au niveau du fondateur du nouveau culte, ils lui enlevaient toute sa puissance en le dépouillant du prestige qui la constituait. Joseph comprit de suite le danger auquel il exposait son œuvre en donnant trop d'essor à la ferveur des sectaires. Conséquemment, il se hâta de réparer cette fausse manœuvre en prêchant la modération. Ce que vous attribuez, dit-il aux fidèles, à l'Esprit divin, n'est que l'ouvrage de Satan, qui cherche à vous attirer à lui par un excès de piété. Gardez-vous bien tous de tomber dans un piége si grossièrement tendu à votre raison. Si tous les hommes pouvaient accomplir des miracles, il n'y aurait plus rien de miraculeux : tout rentrerait dans la sphère des choses ordinaires.

A partir de ce moment, personne n'osa empiéter sur le rôle du prophète. Lui seul eut le privilége de converser avec les anges, et sa parole fut acceptée comme celle du vrai représentant du ciel sur la terre; méconnaître son infail-

libilité était un crime impardonnable aux yeux de Dieu.

Joseph profita de cette occasion pour rendre une révélation qui rappelait aux fidèles que le prêtre vit de l'autel; et tous s'empressèrent de contribuer aux frais du culte dans la mesure de leurs ressources individuelles.



CHAPITRE III.

L'Éden est trouvé.

Joseph a vaincu les plus grands obstacles et marche maintenant à pas de géants dans la voie du succès. Du reste, il est dignement secondé par ses deux apôtres favoris, et surtout par Rigdon, qui, par son zèle infatigable et ses rares capacités, donne une impulsion irrésistible à la nouvelle croyance. Rigdon n'est pas seulement un prédicateur excellent, mais encore un administrateur habile; il passe du spirituel au temporel avec une compétence qui ne laisse rien à désirer à son chef. Lorsqu'il occupe la chaire, il sait admirablement pleurer et s'évanouir à propos, et il ne sait pas moins s'armer du calme néces-

saire pour bien administrer les affaires matérielles de l'Église.

Cependant, à ces précieuses qualités de Rigdon se mêle un défaut qui n'échappe pas à l'œil perspicace du prophète. Cet apôtre pêche par un excès d'activité; son ardeur est si grande qu'elle pourrait dévorer jusqu'aux attributions du chef, s'il ne lui restait rien de mieux à faire. Rigdon personnifie le mouvement; il lui en faut à tout prix. Joseph sent bien qu'il est, pour lui, nécessaire d'alimenter sans cesse l'appétit intellectuel de son disciple favori pour retenir son ambition dans le cercle de la subordination; c'est un instrument trop précieux, du reste, pour que le prophète ne prenne pas toutes les précautions possibles pour le retenir dans ses mains.

Conséquemment, Joseph publie une révélation qui commande aux *elders* (anciens) de former parmi les sectaires d'élite deux compagnies de missionnaires destinées l'une et l'autre à aller répandre la nouvelle doctrine dans l'ouest du continent américain. Ces deux compagnies de prédicateurs ne comptaient pas moins de cent cinquante membres chacune. Elles devaient se diviser par petits groupes et se disperser dans toute l'étendue du pays pour y prêcher et con-

vertir les habitants isolés de cette vaste contrée, puis se rejoindre tous ensuite, à une époque désignée, sur les bords du Missouri, où devait se trouver le nouvel *Eden*.

Nos missionnaires observèrent cette nouvelle révélation avec autant de sagacité que d'exactitude; il est vrai que Rigdon les dirigeait. Un site admirable fut choisi sur les bords du Missouri, dans les limites de l'État qui porte le nom de ce grand fleuve. C'était là que les Mormons plaçaient leur *Eden* et voulaient élever une nouvelle Sion, ou *nouvelle Jérusalem des saints des derniers jours*. Ce lieu faisait honneur à ceux qui l'avaient choisi. Tout concourait, en effet, pour en faire un séjour délicieux et le siége d'une riche et puissante nation. Ce site admirable se trouve dans le comté de Jackson, près d'*Indépendance*. C'était le ciel qui l'avait indiqué aux missionnaires mormons, si nous en croyons les sectaires. C'est là, selon les Saints, que fut érigé l'autel d'Adam, au centre du Paradis terrestre. En se plaçant ainsi sur la frontière de l'immense et fertile désert de l'ouest, les sectaires croyaient pouvoir s'en emparer sans difficulté, et convertir de même les habitants qui s'y trouvaient disséminés. Mais ils apprirent

plus tard qu'ils avaient mal jugé les pionniers de la civilisation, cette glorieuse, quoique grossière avant-garde du progrès dans le Nouveau-Monde.

Les missionnaires informèrent le prophète de la découverte de cet Éden. Joseph et la plupart des sectaires se rendirent sur les lieux pour choisir et consacrer l'emplacement de la Sion mormone. On posa avec pompe et solennité la première pierre du temple métropolitain. Là devait être le foyer lumineux de la secte où tout devait converger. Les autres villes fondées par les Saints devaient se nommer *Stakes of Zion*, mot qui signifie succursale, jalon, soutien de la métropole. C'était la ville sainte et sacrée des Mormons, destinée à devenir le point de mire de tous les fidèles. Les rois de la terre devaient doter la nouvelle Jérusalem de leurs richesses, et les rues devaient y être pavées en or et en pierres précieuses. Le titre de roi, dans la bouche d'un Mormon, n'a rien de commun avec celui qu'on donne aux têtes couronnées. Plus loin, nous informerons le lecteur de la manière dont les Saints peuvent arriver à la royauté parmi eux dans ce monde ou dans l'autre.

En attendant l'accomplissement des merveilles

et des miracles dont la ville sacrée doit être l'objet, les trois cents missionnaires y dirigent les prosélytes qu'ils ont faits et les occupent à cultiver le nouvel Éden. Le nombre des convertis dépasse douze cents; tous se mettent à défricher le sol avec énergie et intelligence. A l'aide d'un travail assidu et collectivement dirigé vient bientôt l'abondance et le bonheur. La paix et l'harmonie règnent de toutes parts dans ce délicieux séjour.

Après la pose de la première pierre du temple de Sion, le prophète retourna à Kirtland (Ohio) pour y diriger cet établissement primitif, qui n'était plus alors qu'une succursale de la ville mère. Joseph jette les fondations d'un temple, trace le plan d'une grande ville, met en vente des lots de terrains à construire. Mais toutes les propriétés consacrées au Seigneur en vertu d'une nouvelle doctrine qui déclare que les Saints des derniers jours ne sont que les simples gérants de leurs biens; un dixième de leur temps, de leur labeur ou salaire, doit être abandonné sans restriction au profit du clergé et confié à la garde du prophète. En conséquence de cette doctrine émanée d'une révélation de Joseph, des magasins publics furent construits

pour y déposer cette dîme, que les évêques avaient mission de recueillir avec soin.

Le même régime était pratiqué dans la nouvelle Sion, où, pendant deux ans, se développa de plus en plus la prospérité, bien que la paix y fût troublée par des apostasies et des dissensions spirituelles. Kirtland n'était pas non plus sans éprouver des secousses de cette discorde intestine que les apostats faisaient naître dans les rangs des sectaires sur les bords du Missouri. Joseph commençait à s'en alarmer sérieusement et cherchait à y remédier, lorsqu'un événement imprévu vint tout à coup à son aide.

Les habitants du comté de Jackson, où se trouvait la nouvelle Jérusalem et le centre de la secte, s'alarmèrent de son voisinage. On accusait les Mormons de ne pas avoir un bien grand respect pour le bien d'autrui.

De leur côté, les adeptes de Joseph se plaignaient hautement de l'indélicatesse des Gentils à l'endroit de la probité. Une lutte fut le fruit de ces récriminations. Les Mormons ayant été les plus faibles, les Gentils les chassèrent du comté de Jackson. Les Saints se fixèrent à la suite de cette défaite, sur le bord opposé du Missouri. Pour n'avoir plus rien de commun avec les vain-

cus, les vainqueurs leur voulaient acheter les terres que leurs victimes venaient d'abandonner par force. Les Saints refusèrent de souscrire à cette demande pour deux motifs : l'un prenait sa source dans l'amour qu'ils avaient pour leur chère Sion, et l'autre leur était imposé par leur religion, qui, les constituant les vrais possesseurs de la terre entière, ne leur permet pas d'abandonner un droit qu'ils tiennent de Dieu même.

Dès que le prophète fut informé de l'issue de la lutte qu'avaient soutenue ses adeptes du Missouri, il publia une révélation qui informait les sectaires de la cause des persécutions dont ils étaient l'objet de la part des Gentils. C'était Dieu qui armait les infidèles, disait Joseph, contre les Saints, afin de leur infliger le châtiment qu'ils méritaient pour leur manque de foi et d'harmonie fraternelle; mais que, par le repentir, ils pouvaient recouvrer leur Éden, le bonheur et la prospérité que leur destinait le Seigneur.

Le prophète ne crut pas cependant devoir abandonner entièrement ses sectaires à la merci de la vengeance divine qui s'exerçait par l'intermédiaire des Gentils; il forma, à Kirtland, une

petite armée qu'il envoya dans le Missouri pour faire passer la victoire dans les rangs de ses adeptes. Ce renfort rencontra en route l'ennemi, qui se montra plus désireux de faire la paix que de combattre. Les Saints s'étant empressés d'accueillir ces bienveillantes dispositions, un arrangement fut donc conclu entre les parties belligérantes, et la paix régna de nouveau dans le pays. Mais bien que les Mormons fussent encore, à la suite de cet arrangement, possesseurs légaux des terres qu'ils venaient d'abandonner dans le comté de Jackson, ils n'osèrent pas en reprendre possession, tant ils redoutaient l'animosité des Gentils. Ils se fixèrent alors dans le comté de Clay, où leur nombre s'accrut rapidement, en dépit des ravages que le choléra fit parmi eux à cette époque.

Joseph trouva encore moyen de persuader à ses adeptes que ce fléau agissait dans l'intérêt de la nouvelle foi, que Dieu l'avait envoyé pour détruire jusqu'au dernier incrédule, afin de laisser la terre entière l'héritage des Saints ; cette calamité était chargée de préparer le règne des élus du Seigneur.

Comme la justice et l'impartialité ne doivent jamais cesser de présider à notre narration, nous

devons dire que rien n'a justifié jusqu'ici la persécution dont les Mormons ont été victimes dans le comté de Jackson, sinon l'influence pernicieuse qu'on redoutait de leur nouvelle croyance. Mais la constitution de la République fédérale garantissant à chacun la liberté de conscience et le droit d'adorer Dieu à sa manière, cette expulsion des Mormons était donc aussi injuste qu'oppressive. Les autorités du Missouri voulurent poursuivre les auteurs de cette inique persécution ; mais l'esprit populaire était tellement prévenu contre la nouvelle secte, que, pour ne pas provoquer des désordres plus graves encore que ceux dont on voulait faire justice, l'avocat général consentit à renoncer à la poursuite des coupables.

On était alors en 1834. La paix et la prospérité reparurent comme par enchantement parmi les sectaires. Les prosélytes arrivaient en foule dans le comté de Clay et les comtés voisins. Les travaux agricoles et la fertilité du sol comblaient de bonheur et de richesses, comme par miracle, les saints des derniers jours. Des maisons rustiques s'élevaient de toutes parts à mesure que les forêts vierges disparaissaient sous les coups redoublés de la hache qui les moissonnait ; les

tables des sectaires étaient abondamment pourvues; en un mot, l'avenir se déroulait devant eux en montrant déjà comme réalisées toutes les merveilleuses promesses que Joseph avait faites à ses adeptes.

A Kirtland, où résidait le prophète, on fonda, en 1835, une école de théologie, et une autre où la langue hébraïque était enseignée à plusieurs centaines d'*elders* (anciens) par un savant professeur.

Le printemps suivant, plusieurs de ces elders quittèrent Kirtland pour aller dans le Missouri répandre les doctrines dont ils étaient enflammés.

Les nouveaux convertis venaient en plus grand nombre que jamais dans les comtés où la secte se concentrait, et ce prodigieux accroissement alarma bientôt les habitants de ces comtés, comme l'avaient déjà été ceux du comté de Jackson. La même cause produisit le même effet, c'est-à-dire que les anciens habitants des comtés où se trouvaient alors les Mormons redoutèrent le contact d'une secte qui, par son union, son amour pour le travail, la prospérité dont elle se voyait comblée de plus en plus, finirait certainement par les absorber s'ils n'y opposaient qu'une

résistance morale. Mais, avant de recourir à la violence, ils voulurent cependant user de moyens mieux en harmonie avec le droit des gens, la civilisation et surtout le respect de la constitution, qui, en ce pays-là, n'est pas un vain mot. On recourut donc à la voie des négociations; plusieurs conférences eurent lieu, des comités consultatifs furent institués, et le résultat de toutes ces mesures fut que les Mormons consentirent à s'aller fixer dans le comté de Caldwell, à la condition d'y posséder des terres équivalentes à celles qu'ils abandonnaient de nouveau. Ce fut ainsi que cette mésintelligence s'aplanit. Espérant cette fois avoir trouvé une résidence permanente, les Mormons se livrèrent derechef au travail avec leur ardeur habituelle, et la prospérité en fut la conséquence comme par le passé.

Cependant, une non moins grande activité régnait à Kirtland, où se trouvait la tête de la secte. Le prophète formait une ville qui promettait de grandir sous son égide, comme le premier homme sortit de la poussière sous le souffle de Dieu. Des maisons jaillissaient du sol dans toutes les directions; des banques, des manufactures étaient mises en opération avec des ressources plus ou moins fictives. Une maison de

commerce fut établie au nom collectif de la secte et sur une vaste échelle, et le crédit qu'elle obtint était proportionné à l'apparence de son importance et de sa solvabilité. Aussi grande que fût l'activité dans les régions mercantiles, agricoles et industrielles, la sphère spirituelle prédominait encore toutes les occupations. Un temple splendide s'érigeait avec promptitude et à l'aide des plus pures ressources de la secte. La distribution intérieure de cet édifice répondait au système du nouveau culte. Certaines pièces étaient destinées à recéler les dons des fidèles ; d'autres étaient consacrées à l'accomplissement de mystérieuses solennités du rite.

Dès que le temple fut assez avancé pour y pouvoir faire le service divin, le prophète en ordonna l'inauguration. Si ce qu'on raconte de cette cérémonie est vrai, ce fut une fête peu édifiante aux yeux du Seigneur. On y procéda, ou plutôt préluda par un jeûne général ; puis le vin y fut prodigué à satiété dans un festin qui dura plusieurs jours. Ce vin fut d'abord consacré par le prophète, et, comme tel, déclaré liqueur sainte et inoffensive. La parole de Joseph ne pouvant être révoquée en doute, tous les fidèles usèrent largement du divin breuvage, et bientôt leur

4

ferveur se manifesta sous diverses formes d'extases plus ou moins fantastiques. Les visions célestes, les langages inconnus, les contorsions, les vautrements par terre, les cris, les larmes, les rires, les prophéties, les transes, les malédictions lancées contre les Missouriens, les exhortations, les prédications adressées à des nations invisibles : toutes ces scènes frénétiques se heurtaient en tous sens et faisaient retentir les voûtes encore inachevées du temple. Cette comédie était sans doute nécessaire aux vues du prophète, puisqu'elle n'était que le résultat de la liqueur consacrée dont les sectaires avaient bu à discrétion par obéissance pour le chef de l'Église, plus que par gratification d'un penchant personnel.

Les choses allaient trop vite pour aller loin sans rencontrer de nouveaux obstacles. La ruine parut tout à coup, en 1838, à Kirtland, au moment même où tout semblait pour jamais y être à l'abri de l'adversité. Le crédit mal assis s'écroula avec d'autant plus de fracas qu'il était immense. La banque fit faillite, et ses directeurs furent poursuivis pour escroquerie. Pour se soustraire à ces poursuites, Joseph et Rigdon prirent secrètement la fuite, et s'allèrent réfugier dans la Nouvelle-Sion du Missouri, qui

pour eux fut la cité de refuge des anciens Israélites. Le prophète et son digne apôtre ne tardèrent pas à imprimer aux habitants de la ville sainte leur téméraire activité. De nouvelles villes furent projetées et commencées dans les comtés de Davies, Caldwell et Carroll. Le prophète déclara, en le désignant, que le lieu où Adam avait béni ses enfants lui avait été révélé par le Seigneur. Ce lieu était une délicieuse vallée, où une ville fut fondée sous le nom d'*Adam-mon-Diamon,* en mémoire de cette bénédiction patriarcale.

CHAPITRE IV

Exode désastreux.

Le foyer du mormonisme se trouve donc maintenant dans le Missouri. Les désastres survenus à Kirtland ont chassé de cette succursale de Sion les sommités de la secte; mais cet événement semble avoir été plus profitable que nuisible au nouveau culte. Chaque jour, en effet, n'en vit que plus rapidement accroître le nombre des adeptes dans les comtés de Davies, Caldwell et Carroll, de sorte que Joseph pouvait se considérer de fait la suprême autorité civile et cléricale de ces comtés. En se voyant entouré de cette armée de sectaires qui avait un dévouement sans

bornes pour son chef, le prophète, loin de dissimuler sa prépondérance, se plaisait au contraire à l'exagérer, en déclarant que ses adeptes étaient désormais à l'abri des violentes persécutions des Gentils ainsi que des poursuites judiciaires qu'on leur pourrait intenter. Cette sécurité des sectaires était non-seulement l'effet de leur force numérique, disait Joseph, mais encore le résultat de l'évidente protection que leur prêtait le Seigneur. Cette puissance divine, selon le prophète, permettait à chacun de ses adeptes de châtier dix ennemis de la foi nouvelle.

Ces bravades n'étaient pas faites pour perpétuer la bonne harmonie entre les Gentils et les Mormons. Des habitants des comtés mentionnés plus haut, ne se dissimulant pas l'influence que le prophète pouvait exercer dès lors sur le résultat des élections locales, s'alarmèrent donc aussi d'un voisinage qui leur semblait si redoutable pour leur liberté politique. A tort ou à raison, ils se plaignirent encore, comme les habitants du comté de Jackson l'avaient fait, du peu de scrupule qu'observaient les Saints envers le bien d'autrui. Lorsqu'on leur vendait à crédit, il n'était plus possible, disait-on, de se faire payer faute de pouvoir retrouver le débiteur; personne, parmi

ses coreligionnaires, ne voulait dire ce qu'il était devenu. De leur côté, les Mormons ne manquaient pas de récriminer contre les Gentils, d'une manière d'autant plus impérieuse qu'ils la croyaient favorisée de l'impunité. Les Gentils eurent des *meetings* pour discuter et arrêter les mesures à prendre envers les saints du Seigneur, et il fut résolu qu'on ne permettrait jamais à Joseph de contrôler la politique des comtés où ses adeptes étaient concentrés.

Les hostilités précédentes des Gentils et celles qui se préparaient de nouveau inspirèrent enfin de sérieuses réflexions aux sectaires qui n'avaient pas encore soumis toute leur raison au joug abrutissant du fanatisme. Ils examinèrent attentivement les doctrines de leur culte, la rigoureuse exigence de ses principes, l'omnipotence du prophète, les conséquences qui pouvaient surgir d'un système religieux si exclusif, et, à la suite de cet examen, ils quittèrent le mormonisme pour passer dans le camp de ceux qui le persécutaient. Ces apostats étaient plus craints et détestés des fidèles que les Gentils. Pour mettre un terme à ces défections et expulser tous les adeptes dont les convictions paraîtraient chancelantes, le prophète organisa une société secrète, nommée d'abord le

Big Fan (le grand van) et plus tard, ces sociétés furent appelées les *Danites*. Ils juraient d'obéir aveuglément à la *présidence* en toutes choses, justes ou injustes. Leur mission était de chasser ou de faire disparaître d'une manière mystérieuse tous les membres qui ne pouvaient être reconquis à la secte, et de transférer au fond de l'ouest tout étranger suspect. A la suite de l'organisation de cette société, il y eut des personnes qui disparurent soudainement, d'autres qui moururent subitement; mais les Saints, loin de nier ces faits, disaient qu'ils s'étaient délivrés des voleurs et des viles créatures qui infestaient la société.

Ces vicissitudes n'empêchaient pas le prophète et ses apôtres de persuader les sectaires qu'ils étaient invincibles, ayant pour eux le droit et la puissance divine. On leur prêchait la résistance en les préparant à la mettre à exécution dès qu'il en serait nécessaire. Comme en toutes circonstances graves, Rigdon était à la tête de ceux qui conseillaient d'opposer la force à la force et d'en finir une bonne fois avec les Gentils. Cette périlleuse détermination était moins l'effet du désir de combattre qu'avaient les chefs mormonistes, que l'absolue nécessité qu'ils ressentaient de

prouver l'infaillibilité prophétique de Joseph. N'avait-il pas, en effet, choisi le site de la nouvelle Sion d'après, disait-il, l'ordre et l'indication du Seigneur; posé la première pierre du temple de la cité sainte et éternelle d'où les rayons de la vraie foi devaient jaillir à jamais pour aller sur tous les points du globe éclairer et conquérir l'humanité entière? Par intérêt pour le succès de son culte, plus encore que par amour-propre, le prophète ne devait négliger aucun moyen capable d'accomplir au moins le commencement de cette prophétie fondamentale.

Le 4 juillet 1838, jour de l'anniversaire de la déclaration de l'indépendance des États-Unis, le prophète fit un violent discours par lequel il jeta le défi à tous les antagonistes de sa secte, et même à tout l'État de Missouri, les menaçant et leur prédisant, à cause de leurs iniquités, les plus grands malheurs au nom de Jésus-Christ. Les Mormons se vantaient, en cette occasion, par la voix de leur chef téméraire, de pouvoir s'emparer de la capitale de l'État, et que si la populace les forçait au combat, de ne s'arrêter que lorsque la ville de Saint-Louis serait en leur pouvoir.

Ces menaces mirent le comble à la désunion qui existait entre les Saints et les Gentils ; des luttes partielles survinrent chaque jour, et souvent elles étaient accompagnées, ou plutôt aggravées, de pillages réciproques. Il était évident qu'un combat sérieux et général s'engagerait entre les parties belligérantes dès qu'elles en trouveraient le prétexte.

Ce prétexte, les élections locales se chargèrent de l'offrir. Il s'agissait d'élire dans le comté où se trouvait le foyer du mormonisme, divers fonctionnaires publics. La victoire électorale passa du côté des Mormons, non-seulement parce que ceux-ci opposèrent un plus grand nombre de votes à leurs adversaires, mais encore en leur refusant, par la violence, le droit d'exercer le plus impérieux privilége d'un citoyen américain. Dans cette lutte politique, les Saints se comportèrent comme de vrais barbares envers les Gentils. Ils confisquèrent leurs biens, brûlèrent plusieurs maisons après en avoir chassé les femmes et les enfants dans les forêts environnantes. Les intempéries et les plus cruelles privations firent éprouver à ces innocentes victimes des souffrances que la plume ne peut exprimer. Une compagnie de miliciens prit les armes pour

intervenir dans ce conflit ; elle alla camper sur le bord d'une rivière voisine avant de jouer un rôle actif dans cette guerre civile. Prenant ces miliciens pour une bande de vagabonds qui les venaient piller, les Mormons les attaquèrent et les mirent en déroute. Mais ils se seraient bien gardés, sans doute, d'ajouter à leurs forfaits cette facile victoire, s'ils eussent su le châtiment terrible qui en serait la conséquence.

En effet, en agissant ainsi, ils avaient comblé la mesure de l'outrage et de la rébellion. Ils n'avaient rien négligé pour exciter contre eux non-seulement la colère des Gentils, mais celle des autorités supérieures. Conséquemment, lorsque le gouverneur du Missouri fut informé de la réception que les Mormons avaient faite à la compagnie de miliciens envoyée pour apaiser leur sédition, il prit des mesures pour la comprimer immédiatement. Un détachement de l'armée régulière fut opposé aux rebelles avec ordre d'agir vigoureusement envers tous les citoyens qui troubleraient la paix publique en refusant d'obéir aux lois, et même d'exterminer les Mormons, si ce résultat ne pouvait être obtenu qu'à ce terrible sacrifice. L'extermination des Saints n'eut pas lieu ; mais les chefs et un

grand nombre de leurs adeptes furent arrêtés et remis aux mains de la justice.

Le prophète et ses deux célèbres apôtres, Rigdon et Pratt, furent incarcérés et tranférés de prison en prison en attendant leur jugement. Ils étaient accusés de haute trahison envers leur pays pour avoir violé la constitution en méconnaissant le pouvoir qu'elle donne à chaque citoyen d'exercer librement son droit d'électeur. La gravité de cette accusation, et les délais qu'on mettait à les juger, augmentaient encore les souffrances morales et physiques des accusés. Mais en les transportant d'une prison à l'autre, ils trouvèrent le moyen de se soustraire à la justice en recouvrant leur liberté.

Ce fut au mois de novembre 1838 que les Saints furent chassés du Missouri, après avoir été désarmés et dépossédés de tout ce qu'ils avaient acquis par leur travail ou leur fortune primitive et individuelle. Ils se mirent donc ainsi, sans ressource et sans défense, en marche, à la recherche d'une terre hospitalière où ils pourraient retrouver la prospérité qu'ils venaient de perdre dans cette lutte sanglante. Ils passèrent le Mississipi pour traverser les immenses prairies qui les séparaient du lieu où ils dési-

raient se réfugier. Pour comble de malheur, l'hiver se fit sentir rigoureusement cette année-là plus tôt que d'habitude.

Dans ce long trajet, ces malheureux n'eurent donc pas seulement à combattre les angoisses de la faim, mais encore à supporter les plus rudes intempéries de la saison. La neige, la grêle, tourbillonnant sous le souffle d'un vent furieux et glacial, infligeaient à ces infortunés un surcroît de supplice auquel ils ne pouvaient même pas opposer le plus fragile abri; car, au milieu de ces prairies naturelles, l'œil circule en vain autour d'un horizon immense pour y découvrir le moindre buisson. Ici c'est une mère qui donne le jour sur une couche de neige au fruit de ses entrailles; et l'innocente créature ne vient au monde que pour pousser un cri de douleur et expirer sous les frictions meurtrières de la bise; là, c'est un vieillard qui cesse de souffrir en cessant d'exister; plus loin, c'est un jeune homme en proie au délire d'une fièvre qui le dispute à la faim qui l'a provoquée. Chaque jour il faut creuser des fosses pour donner la sépulture aux victimes de la mort. La neige efface aussitôt jusqu'à la moindre trace de ces funèbres asiles, et plus tard l'herbe onduleuse de

la prairie succède à ce blanc linceul. Chaque pas est marqué enfin par un malheur ou un obstacle. Si une rivière se présente, il faut la franchir à la nage ou sur des glaçons flottants qui se brisent ou s'affaissent sous le poids de leurs fardeaux vivants. Mais si les bannis eussent reculé devant ces dangers dans leur fuite, la faim les aurait détruits jusqu'au dernier, sinon l'ennemi, qui les poursuivait avec acharnement.

Les bestiaux que les proscrits avaient pu emmener partageaient le sort horrible de leurs maîtres ; ils étaient, comme eux, aussi décimés par la famine et la fatigue ; la chair de ces animaux ne pouvait même pas servir à calmer la faim des pauvres exilés, faute de temps et de combustibles pour la préparer. Les persécuteurs assaillaient sans cesse les derniers rangs des vaincus, et traitaient sans miséricorde tous ceux qu'ils attrapaient. Ce n'était qu'à la faveur des ténèbres que ces infortunés et leurs bestiaux pouvaient prendre quelque nourriture et un peu de repos, si toutefois il est possible de reposer lorsqu'on est ainsi exposé aux plus rigoureuses injures du temps. Mais si jamais les plus cruelles étreintes de l'adversité ont rapproché ceux qu'elles torturaient et causé parmi eux un dévouement

inépuisable, ce fut en cette mémorable circonstance, et ces pieux exercices relevaient, fortifiaient le moral des plus faibles et des plus découragés.

Plus de douze mille survécurent encore à ce désastre, et atteignirent les bords fertiles du Mississipi, où leur détresse trouva des cœurs dont l'humanité s'honore. Les habitants de l'État de l'Illinois s'empressèrent, en effet, de pallier, sinon d'effacer la conduite des Missouriens, leurs voisins. De toutes parts les provisions et les vêtements arrivaient dans le camp des Mormons, et cette généreuse hospitalité fit bientôt renaître l'espérance et le bonheur parmi les martyrs. Si le malheur est l'école du sage, les Mormons doivent pardonner à leurs persécuteurs, mais ne jamais oublier leurs persécutions, afin d'en éviter de semblables.

Lorsque Joseph, Rigdon et Pratt reparurent au milieu de leurs trop crédules adeptes, quel fut leur langage? Avouèrent-ils qu'ils étaient les seuls coupables de tous les malheurs que nous venons d'esquisser? Dirent-ils qu'ils les avaient provoqués, ces malheurs, en brûlant les maisons des Gentils, en les privant de leur droit de citoyen le plus sacré, en confisquant leurs

biens, en s'emparant de leurs bestiaux, de leurs provisions et en les chassant, comme des bêtes sauvages, dans les forêts voisines? Dirent-ils, enfin, qu'eux seuls méritaient le châtiment collectif souffert par la secte entière, à la suite de cette barbare provocation? Non, ils n'avaient pas assez de grandeur d'âme ni de conviction dans leur foi pour faire une si noble confession.

Il y eut bien quelques apostasies après l'horrible et désastreux exode dont nous venons de parler ; mais ces pertes étaient plus que compensées, non-seulement par le surcroît de ferveur qu'elles opéraient chez les fidèles, mais encore par de nombreuses et nouvelles conversions. La complicité des adeptes et des chefs, étant cimentée maintenant par le sang du martyre, devint indissoluble. Leur destinée étant commune, ils devaient, plus que jamais, travailler harmonieusement à faire triompher leur périlleuse réforme sur les bords du Mississipi, non moins merveilleusement qu'elle ne l'a fait sur ceux du Missouri.

CHAPITRE V

Fondation de Nauvoo.

Lorsque les Mormons se virent à l'abri des persécutions des Missouriens, et l'objet d'une généreuse sympathie de la part des habitants du pays où ils s'étaient réfugiés, la joie et l'espérance ressuscitèrent aussitôt dans tous les cœurs. On songea dès lors à réparer les désastres de ce cruel exil, aussi vite et aussi bien que possible. On s'occupa d'abord de trouver dans l'État de l'Illinois un site digne de remplacer celui qu'on venait de perdre dans le Missouri, et, en cette circonstance, les proscrits n'éprouvèrent guère d'autres dtfficultés que l'embarras du choix. Le



NAUVOO.

Vue prise sur les lieux mêmes peu de jours avant la destruction du temple.

docteur Galland offrit au prophète un vaste lot de terre inculte, dont la fertilité et la situation avantageuse étaient trop évidentes pour que Joseph n'accueillit pas cette offre avec empressement. Ce lieu est situé sur la rive gauche du Missisipi, dans l'État de l'Illinois. Vu du côté opposé du grand fleuve, son aspect est des plus pittoresques : il se compose d'une chaîne de petites collines bien détachées les unes des autres, se prolongeant, parallèlement au fleuve, sur une étendue de plusieurs milles. Du haut de ces fertiles éminences, l'œil embrasse un océan de prairies naturelles, où bondissent et se réjouissent, en toute liberté, des troupeaux de buffles, de daims et de chevreuils.

Dès que les Mormons se furent fixés dans cette sauvage solitude, on la vit se transformer en un délicieux séjour comme par enchantement. La forêt s'affaisse en gémissant sous les coups de la hache, pour faire place à des champs cultivés avec le plus grand soin. Des maisons paraissent si promptement dans toutes les directions, que le sol semble les jeter toutes construites à sa surface ; chacune d'elles possède pour apanage un jardin décoré avec goût et émaillé des plus belles fleurs des deux hémisphères, apportées dans ce

désert, comme derniers souvenirs de la patrie, par des adeptes de tous les coins du globe.

Une ville est d'abord tracée avec autant d'art que de confort; ses rues sont larges et régulièrement percées. Partout le bruit du marteau se fait entendre. L'industrie et le commerce reprennent activement le chemin de la prospérité duquel ils avaient été chassés par la persécution. Des bateaux à vapeur sillonnant les eaux du Mississipi viennent chaque jour déposer de riches cargaisons et d'innombrables prosélytes; puis, en s'éloignant, ces messagers aquatiques emportent les produits de la colonie pour en effectuer la vente sur les grands marchés du Sud. En un mot, le bonheur et la prospérité se révèlent sous tous les aspects parmi les Saints des derniers jours.

Cette miraculeuse cité reçoit le nom de *Nauvoo*, mot signifiant en français la *Ville de Beauté*. Elle forme une succursale de la fameuse et infortunée Sion, qui n'existe plus qu'en souvenir dans le Missouri.

L'érection d'un temple occupa d'abord le prophète. En cette occasion, comme en tant d'autres précédentes, il voulut copier Moïse en disant qu'un ange lui avait donné oralement le plan de

cet édifice. Un architecte gentil fut chargé de le tracer sous la dictée de Joseph. Ce plan était si confus, si compliqué dans ses détails, que l'homme de l'art lui déclara qu'il lui semblait impraticable tant il violait les règles fondamentales de l'architecture. Le prophète soutint que son plan devait être correct dans son ensemble, et qu'on le pouvait exécuter. Le plan du Seigneur fut adopté, en effet, mais non sans avoir subi de grandes modifications sous le crayon de l'architecte gentil. Ces difficultés levées, on travailla aussitôt à l'érection de ce remarquable édifice avec toute l'ardeur qui caractérisait les nouveaux sectaires. L'emplacement qu'il occupait ajoutait encore à sa splendeur extérieure. On l'avait construit sur le sommet d'une charmante colline dominant la basse ville que les eaux du fleuve reflétaient.

En attendant que ce temple pût recevoir les fidèles, le service divin avait lieu chaque dimanche dans un bosquet voisin. Plus de cinq mille personnes des deux sexes et de tout âge se réunissaient là pour écouter les plus fameux prédicateurs. Bien que Joseph n'eût aucune de ces précieuses qualités oratoires capables de captiver l'attention d'un auditoire, ses adeptes l'é-

coutaient néanmoins avec une religieuse attention.

En dépit de la rudesse et de la discordance de sa voix, de son manque de respect pour la grammaire, de la confusion de ses arguments, le prophète exerçait une influence sans limite sur l'esprit de ses sectaires. Cette influence qui, au premier abord, était incompréhensible pour un étranger, ne l'était pas pour celui qui connaissait l'indomptable énergie de Joseph et la fertilité inépuisable de son esprit dans toutes les circonstances difficiles. C'était purement un homme d'action; ce n'était pas en parlant en chaire qu'il avait subjugué ses adeptes, mais en agissant et triomphant sans cesse des obstacles qui s'opposaient au succès de sa dangereuse entreprise.

Les souverains absolus gouvernent leurs sujets par des édits, des décrets, des ordonnances; le prophète faisait usage lui de révélations, ce qui, du reste, était conséquent avec le pouvoir théocratique qu'il s'arrogeait. Joseph ne négligeait aucune occasion de répéter à sa secte, que la prospérité qui la suivait partout était une preuve évidente que Dieu l'avait prise sous sa puissante protection; et ces remarques se ter-

minaient presque toujours par un appel à la libéralité des fidèles en faveur du temple et du clergé.

En voyant ce désert sauvage se transformer si subitement en un séjour délicieux, Nauvoo devint le sujet de tous les entretiens. Les uns s'y transportaient pour s'assurer de la vérité par eux-mêmes, d'autres venaient pour s'y livrer à des spéculations sur les terres environnant celles déjà acquises par les sectaires, d'autres y arrivaient enfin pour grossir les rangs des adeptes de Joseph. Parmi ces derniers, il se trouvait un assez grand nombre de brebis galeuses qui compromettaient de plus en plus le troupeau du prophète. Ces misérables s'étaient, pour la plupart, convertis au mormonisme pour se soustraire à la punition des lois qu'ils avaient violées dans d'autres localités. Cet accroissement rapide des Mormons exigeait un accroissement proportionnel de leur territoire, et c'était là que les attendaient les spéculateurs que nous venons de mentionner. Ces cultivateurs gentils ne pouvant être convertis à la nouvelle religion, ni être forcés comme infidèles à payer au prophète la dîme que lui payaient ses sectaires, il devenait urgent d'aviser au moyen de se débarrasser d'un voisinage si incommode.

Heureusement, l'esprit fertile de Joseph est là pour vaincre les difficultés qui viennent entraver ses vues. Le prophète fit donc offrir à ces spéculateurs un prix équitable de leurs fermes, lorsqu'il fut convaincu de l'impossibilité de les faire entrer dans les rangs de ses adeptes. Tout équitable qu'était ce prix, il fut rejeté par les faux Mormons, comptant bien qu'ils en pourraient obtenir un plus avantageux. Ils oubliaient à qui ils avaient à faire; mais Joseph se chargea de le leur apprendre. Voici donc le moyen qu'on employa pour mettre ces spéculateurs à la raison :

Trois sectaires, d'un fanatisme à toute épreuve, furent expédiés à chaque maison des cupides faux frères; ils s'installèrent dans leur demeure pour y passer la journée entière en silence, tenant d'une main un couteau et de l'autre un bâton qu'ils morcelaient jusqu'à extinction, après quoi ils en reprenaient un autre pour lui faire éprouver le même sort. C'est un genre de récréation fort à la mode en Amérique, et surtout dans les régions de l'Ouest; on nomme cela *whittling*.

Si le récalcitrant spéculateur sortait de sa maison, ces trois garnisaires d'une nouvelle espèce le suivaient, mais sans jamais proférer une

parole, ni faire autre chose que de couper leurs bâtons, quelle que fût la nature des provocations qu'ils reçussent de la part de leurs victimes. Ils n'entendaient rien, ne voyaient rien que leurs couteaux, leurs bâtons et la mission que le prophète leur avait confiée. Passaient-ils dans les rues de Nauvoo avec ces faux frères, les autres sectaires avaient beau rire, crier, accabler de sarcasmes les intraitables spéculateurs, les garnisaires n'en gardaient pas moins leur sérieux comme l'auraient pu faire des momies ambulantes.

On assure, et nous le croyons sans peine, que les plus récalcitrants de ces infidèles ont été amenés à capituler après trois jours de ce moral et silencieux supplice. Ils se hâtaient alors d'accepter l'offre qu'on leur avait faite primitivement en échange de leurs propriétés, afin de fuir au plus vite la présence de leurs impassibles persécuteurs. Mais Joseph n'était pas homme à oublier facilement la résistance qu'on faisait à son autorité suprême; il tirait le meilleur parti possible du succès de son stratagème, soit en réduisant de moitié le prix qu'il avait offert d'abord à l'obstiné vendeur, soit en lui refusant toute espèce de compensation.

La grande vallée du Mississipi est d'une fertilité prodigieuse ; malheureusement, elle fait souvent payer cher les richesses qu'elle prodigue, en prenant la santé de ceux qui la cultivent pour prix de ses largesses. Bien que la situation de Nauvoo fût élevée, que les bords du fleuve se composassent de terre ferme au lieu de marais, comme cela existe généralement, il y régnait néanmoins des fièvres pernicieuses provenant des exhalaisons des marécages voisins. Ces fièvres épidémiques firent de grands ravages parmi les sectaires. Le fléau frappait surtout ceux qui avaient le plus souffert en fuyant du Missouri et les nouveaux prosélytes étrangers au climat. Mais les Saints étaient des hommes trop courageux et laborieux pour ne pas combattre avec succès cet ennemi atmosphérique. En effet, les travaux agricoles et de dessèchement donnèrent bientôt à Nauvoo la seule chose qui lui manquait pour être un séjour ravissant : la pureté de l'air.

L'État de l'Illinois voulut aussi, dans une libérale proportion, contribuer au bonheur matériel des Mormons. La législature dota Nauvoo d'une charte de corporation accordant de grands priviléges à cette ville. Une légion de Saints

avait été organisée par Joseph, qui, de son autorité privée, s'en était constitué le général. Cette légion fut reconnue comme faisant partie de la milice de l'État, et le grade de son chef fut confirmé. La législature accorda à cette petite armée mormone les armes nécessaires à son complet armement. Comprenant de quelle importance cette légion pouvait être pour le progrès de son culte, le prophète ne négligea pas plus de remplir ses devoirs de chef militaire que ceux de chef de son Église. On le voyait tour à tour et sans cesse passer de la chaire à prêcher au champ de manœuvre; et son autorité n'était pas moins respectée du soldat citoyen que du citoyen converti au mormonisme.

Cette légion formait deux corporations distinctes : l'une était chargée de l'érection du temple, et l'autre avait la tâche non moins importante de construire un vaste corps de bâtiment devant servir de logement au prophète et à sa famille, à l'établissement d'une manufacture et d'une école universitaire.

Deux fois par an des conférences générales avaient lieu, dans lesquelles le prophète faisait part de l'état de situation de la secte, et annonçait les mesures nouvelles qu'il était urgent de

prendre dans l'intérêt du culte. A la suite de ces conférences, des missionnaires étaient expédiés dans toutes les parties du globe. Le choix du prophète se portait de préférence sur les ambitieux, les incommodes, sur ceux qui avaient trop de savoir et de penchant à en acquérir au préjudice de leurs convictions religieuses. Une révélation de Joseph suffisait pour envoyer ainsi aux extrémités de la terre ces adeptes douteux retremper leur foi chancelante dans des luttes théologiques, dont l'enjeu était le plus grand nombre possible de prosélytes.

En cette circonstance délicate, le prophète faisait preuve d'une grande sagacité; car il ne s'agit souvent que de flatter la vanité des hommes, leur excès d'amour-propre, pour en faire des esclaves dévoués qui se dépouillent sans réserve de toute indépendance et de toute dignité personnelle. Une fois mis ainsi sur la défensive, en présence d'antagonistes redoutables, aux prises sans cesse avec des obstacles de tous genres, ces missionnaires d'une foi équivoque devenaient bientôt les plus zélés, les plus fanatiques apôtres du prophète. Il ne se passait presque pas de jour sans que Nauvoo ne vît le fruit de leur dévouement à la cause du nouveau

culte. Lorsque ces apôtres manquaient d'arguments à opposer à ceux d'un invincible antagoniste, ils se retranchaient en eux-mêmes en s'écriant : « Dans toutes choses, la preuve intérieure est tout ; croyez comme nous, et comme nous vous la trouverez. »

La toute-puissance de Joseph se manifestait en toute occasion par une invariable célérité. Le succès dominait toute sa conduite ; ni obstacle, ni considération individuelle ne pouvaient l'influencer. Trois jours après avoir reçu l'ordre de départ, le missionnaire devait être en route ; oui, trois jours seulement lui étaient accordés pour faire les préparatifs d'une absence de trois années au moins. Le nombre de ses prosélytes fera sa gloire, et un éloge sorti de la bouche du prophète est toute la rémunération qu'il peut attendre en sus des frais de son pénible et long voyage.

CHAPITRE VI.

Initiation des époux spirituels.

On ne peut contester que la polygamie existait à Nauvoo parmi les Mormons, ni qu'elle n'existe pas encore en ce moment sur les bords du *lac Salé*. Ce privilége ne fut d'abord pratiqué que par le prophète et ses apôtres favoris. Pour l'instituer, Joseph n'eut besoin que d'inventer une révélation prophétique. Cette révélation, ou plutôt ce mensonge, fut vivement attaqué par l'épouse légitime de Joseph. Mais ce fut en vain que la pauvre Emma menaça le prophète d'imiter son exemple à l'endroit de l'infidélité conjugale, Joseph n'en persévéra pas moins dans son dessein d'imiter Salomon. Dieu,

répondit-il gravement à son épouse, ayant ordonné à son serviteur, ce serviteur doit lui obéir.

Cette polygamie, autorisée et admise tacitement comme une doctrine religieuse, ne pouvait manquer d'attirer à la nouvelle secte de violentes attaques, surtout de la part des apostats, pour qui elle devint une arme formidable. L'apostasie, chez les Mormons, a toujours un motif très-puissant pour celui qui en fait usage ; car les apostats n'abandonnent guère ce culte que pour lui reprocher d'avoir abusé leur raison ou menti à leurs espérances. De nombreux pamphlets ont été publiés contre la polygamie des Mormons par des sectaires désappointés dans leur ambition mondaine ou leur bonne foi ; et, sans vouloir ajouter une aveugle confiance aux récriminations des renégats et des fidèles adeptes de Joseph, nous les croyons cependant dignes d'être mentionnées. Comme nous nous faisons un devoir d'observer la plus stricte impartialité dans le cours de cette histoire, nous ne pouvons donc omettre de produire les causes que les apostats invoquent pour justifier leur désertion de l'Église du prophète.

On a beaucoup parlé de la *femme spirituelle* dont Joseph a doté son culte. Il paraîtrait que

l'homme aussi a été *spiritualisé*, si nous en croyons les apostats ; et c'est pour ce motif que nous avons donné à ce chapitre le titre qui le précède. Maintenant, nous allons justifier ce titre en entrant dans les détails de cette mystérieuse initiation. Le temple de Nauvoo était, dit-on, distribué de manière à répondre aux exigences compliquées du culte. Il s'y trouvait plusieurs salles où devaient s'accomplir diverses solennités occultes. Ces lieux étaient inaccessibles aux profanes, et c'était là que se passait la curieuse cérémonie des époux spirituels que nous allons esquisser.

Voici enfin comment on rapporte cette solennité :

Le couple qu'on vient initier est d'abord conduit dans une salle d'attente située à l'étage supérieur du temple. Les portes de cette espèce d'antichambre sont gardées par un sectaire qui ne les laisse franchir que par les profanes destinés à subir l'initiation. Le couple introduit est séparé par ce gardien ; la femme entre dans une pièce à gauche, et le mari dans une autre à droite : l'un et l'autre se trouvent seuls alors.

Comme l'initiation se fait à peu près de la même manière pour les deux sexes, nous allons

nous borner à raconter celle de la femme. Dès qu'elle est introduite dans cette seconde pièce, un personnage vient lui faire subir un examen préliminaire. Il lui demande qui elle est, d'où elle vient, ce qu'elle veut, etc. Puis il la dépouille de ses vêtements, ne lui laissant que celui que la pudeur réclame impérieusement. Elle est alors conduite dans une chambre qui se trouve située dans la partie la plus retirée de l'édifice. L'initiateur lui enlève le seul vêtement qui lui reste, et la plonge aussitôt dans un bain. Le personnage explique ensuite le but de cette immersion. C'est, dit-il à la femme, pour que tes yeux puissent contempler la gloire de Dieu, que ta bouche en fasse la louange, que ton sein allaite une nombreuse postérité, que tes entrailles enfantent des filles et des fils *spirituels*, etc., etc.

A la sortie de ce bain, la femme est reconnue purifiée de ses péchés. L'initiateur prend alors une corne de vache remplie d'huile parfumée et la vide sur la tête de la femme initiée pour en imprégner ensuite toutes les parties de son corps. La femme est alors invitée à s'asseoir par son initiateur, qui la déclare reine à jamais parmi les Saints des derniers jours. Maintenant,

on lui donne un léger vêtement blanc fait pour la circonstance. La forme de ce vêtement répond aux besoins de la cérémonie qui reste encore à remplir. Un nom est soufflé à l'oreille de la femme par son initiateur ; elle ne doit révéler ce nom qu'au chef suprême et en certaines occasions seulement. Elle ignore elle-même la signification de ce mot mystérieux ; mais le chef le lui apprend lorsqu'elle est mise en sa présence pour remplir une formalité appelée la cérémonie du voile, par laquelle cérémonie la femme est revêtue d'un nouveau costume blanc, un peu plus opaque que celui qu'on lui donne après l'avoir inondée de l'onctueux liquide. On la conduit encore dans une autre salle, où elle est laissée seule un moment. De son côté, le mari, qui a subi les mêmes épreuves, se trouve également seul dans une pièce voisine. Un bruit sourd se fait entendre pendant quelques minutes, venant de la partie opposée du temple ; on dirait qu'un orage gronde dans le lointain.

Une voix succède à ce bruit ; c'est celle du chef du culte qui explique, d'après la Genèse, pourquoi et comment le monde a été créé. Il fait plus, il se met à la place de Dieu même, en parodiant la création de l'univers telle que l'Écri-

ture la donne. Puis, quand il a ainsi créé le ciel. la terre, les eaux, les animaux et la lumière, il complète son œuvre en créant l'homme à son image. Pour cela faire, il s'approche de la pièce où se trouve le sectaire en question, lui souffle dans les narines, et aussitôt l'homme initié est censé créé de nouveau ; son existence antérieure est annulée. Ensuite le chef lui commande de se plonger dans un profond sommeil, afin qu'on le dote d'une compagne de la même manière que Dieu le fit pour le premier homme.

Nous ne pouvons préciser les moyens mis en usage par le chef pour produire la plus belle partie du genre humain. Il est censé avoir tiré une côte du sectaire *endormi* pour opérer cette merveille ; mais si nous en croyons les apostats qui disent avoir passé par cette cérémonie, le chef ne se bornerait pas à faire le simulacre de la création de la femme. Laissons de côté des explications qui peuvent être dictées par la haine : disons seulement que le chef va seul chercher la femme spirituelle, et l'offre comme nouvellement créée à l'homme initié, qui est enchanté, à son réveil complaisant, de trouver cette charmante compagne près de lui.

Alors le chef invite l'heureux couple à le

CHAPITRE VII.

Fin tragique du prophète.

Il y a quatre années environ que les Mormons se sont fixés à Nauvoo, à la suite de leur désastreuse retraite du Missouri, et la prospérité dont ils jouissent leur a déjà fait oublier cette mémorable leçon du passé. L'ambition de Joseph est plus exigeante que jamais. Le prophète a repris l'impérieux langage dont il faisait si imprudemment usage parmi les Missouriens. Il se vante maintenant de compter plus de cent mille adeptes sur toute l'étendue de la République, et de tenir dans sa main la victoire des élections présidentielles qui vont avoir lieu prochainement.

Sachant que les Mormons voteront comme un

seul homme, sous l'inspiration de Joseph, la presse des deux grands partis garde le silence sur ces fanfaronnades, afin de ne pas lui donner l'occasion de préférer un des candidats antagonistes. Le président actuel, M. Van Buren, est de nouveau porté à la candidature par le parti démocrate. Le prophète se rend à Washington pour avoir une entrevue avec le chef de l'État, et lui demander s'il veut s'engager, en cas qu'il triomphât dans l'élection nouvelle, à réintégrer les Mormons dans les lieux qu'ils ont été forcés d'abandonner dans le Missouri. Le président ayant refusé de prendre cet engagement, le prophète lui dit qu'il ne peut soutenir sa candidature. Le candidat du parti opposé ne voulant accepter non plus les conditions de Joseph, celui-ci se détermine alors à se porter lui-même troisième candidat présidentiel.

Voici les bases de son programme politique :

Il se déclare partisan d'une banque nationale; il s'oppose aux punitions qu'on inflige aux déserteurs de l'armée et de la marine de l'État, voulant que le soldat et le matelot consultent leur honneur et non la crainte dans l'accomplissement de leurs devoirs; il mettra tous les détenus criminels en liberté : il réduira les appointements

et le nombre des employés du gouvernement; en un mot, il s'appliquera à faire régner l'harmonie et l'amour de la fraternité entre les gouvernants et les gouvernés.

Joseph ne vécut pas assez pour connaître le résultat de sa candidature; mais ses adeptes assurent que s'il n'eût pas été élu cette première fois, la présidence ne lui eût pas échappé quatre années plus tard, si les Gentils ne l'eussent pas assassiné.

Nous touchons encore à une crise terrible. Une lutte sanglante va recommencer entre les Mormons et les Gentils. Ceux-ci, plus que jamais, accusent la probité des Saints et les traduisent en justice comme auteurs de larcins plus ou moins importants. Ces accusations n'aboutissent qu'à hâter le dénouement de cette nouvelle crise; car les accusés étant jugés par leurs coreligionnaires, sont toujours reconnus innocents, malgré les preuves qu'on donne à l'appui de leur culpabilité. Comme ceux du Missouri, les Gentils de l'Illinois reprochent aux Mormons d'aspirer à s'emparer du gouvernement local, et, une fois maîtres du pouvoir, de vouloir régir l'État d'après les principes théocratiques du prophète. C'était en vain que les Gentils réclamaient souvent, comme leur ayant été volés, des objets qu'ils re-

trouvaient à Nauvoo même sous les yeux de Joseph. Ce déni de justice exaspérait les victimes de ces vols au point de les déterminer à ne plus s'adresser à la loi, mais à la force, pour redresser les méfaits des Mormons.

Joseph n'étant puissant que par l'aveugle et fanatique dévouement que lui accordaient ses adeptes, ne pouvait se décider à donner gain de cause aux Gentils, surtout parce qu'il se croyait mieux que jamais à l'abri de leurs persécutions. La plus grande préoccupation du prophète était de prendre un ascendant illimité sur l'esprit de ses sectaires, afin de les amener à ne voir, penser et agir que par lui.

Nous allons rapporter ici un fait qui donnera une preuve de plus de l'audacieuse habileté avec laquelle Joseph jouait son rôle. Un jour, il annonce à ses adeptes qu'il marchera sur les eaux du Mississipi comme Jésus sur celles de la mer. Toute la secte de Nauvoo s'empresse de se rendre, le jour indiqué, sur le bord du grand fleuve, où ce miracle doit s'accomplir. Joseph paraît et fait semblant de se mettre en devoir de réaliser sa promesse. Mais il s'arrête tout à coup, et, s'adressant aux fidèles qui l'entourent, il leur demande :

— Est-il parmi vous une seule personne qui doute que je puisse, comme le Christ, marcher de pied ferme sur la surface des eaux?

— Non, non! répondent un grand nombre de voix.

— Alors, reprend le prophète, il est inutile de vous donner la preuve d'un pouvoir dont vous me savez doué; ce serait en faire parade, et, conséquemment, outrager Dieu même qui me l'a donné.

Après une telle marque de confiance, Joseph ne pouvait plus douter de l'autorité sans bornes qu'il exerçait sur ses adeptes. Mais il s'abusait cependant en croyant que tous lui accordaient au même degré la divine puissance qu'il s'octroyait si audacieusement. En voyant approcher cette nouvelle crise, grand nombre de sectaires, songeant à ce qui s'était déjà passé dans le Missouri, n'étaient guère disposés à courir les mêmes dangers pour un culte qui semblait les destiner à être sans cesse l'objet de terribles persécutions.

A mesure que l'orage approchait, le nombre des apostats augmentait; et ces désertions compromettaient d'autant plus la haute position du prophète, qu'elles le privaient, dans ce moment critique, de membres de talent et d'influence

parmi les fidèles. Ces apostats ne se bornaient pas à abandonner leur nouvelle croyance ; ils accusaient encore Joseph d'être un tyran, un ivrogne et un débauché qui n'avait fondé cette religion que pour assouvir tous ses vices et ses pernicieuses passions.

Des femmes déclarent que le prophète a voulu les séduire; celui-ci repousse énergiquement ces accusations, en disant qu'il n'avait fait ces tentatives de séduction que pour mieux se convaincre de la vertu et de la chasteté de ses accusatrices; mais ce moyen de défense trouvait bien des incrédules parmi les Saints. Un journal du prophète, *the Wasp* (*la Guêpe*), attaquait les apostats avec toute la haine et la violence que les disputes religieuses sont capables d'enfanter. De leur côté, les renégats ripostaient dignement par l'intermédiaire de l'*Expositor*, organe qu'ils avaient fondé pour égaliser les chances du combat.

Cette polémique nuisait trop au caractère *spirituel* de Joseph pour qu'il n'avisât pas promptement au moyen de la faire cesser. Or, le prophète, en qualité de maire, convoqua le conseil municipal pour lui dénoncer la conduite des apostats, ses antagonistes, et le pria de censurer

leur organe officiellement. Sur douze membres dont se composait le conseil municipal de Nauvoo, onze déclarèrent que l'*Expositor* était un imposteur, une calamité publique. Cette censure ne manqua pas d'avoir le résultat qu'en attendait le prophète. Elle était à peine prononcée, en effet, que les presses de l'*Expositor* furent brisées et les caractères jetés dans la rue par une bande de sectaires dévoués jusqu'à la mort à la personne du chef suprême. Tous les numéros qu'on put trouver de l'organe des renégats furent commis aux flammes, et les auteurs de cet outrage aux lois s'empressèrent d'aller triomphalement rendre compte de leur odieuse conduite au prophète, qui l'approuva en leur adressant ses félicitations et ses remerciements pour le zèle qu'ils mettaient à servir la cause du Seigneur; devant être bien assurés, du reste, que l'avenir leur réservait une récompense digne de leur piété.

Des mandats d'amener furent lancés contre les meneurs et instigateurs de cette émeute; mais ils furent tous remis immédiatement en liberté, en vertu de l'*habeas corpus*. Les antagonistes de Joseph ne se tinrent pas pour battus cependant. Ils s'adressèrent aux magistrats du chef-lieu du

comté pour obtenir d'autres mandats d'amener contre les coupables. Ces mandats furent lancés, et un poste de la milice reçut l'ordre d'en appuyer l'exécution. Mais Joseph sut encore retarder, sinon éluder, les conséquences de cet ordre péremptoire en déclarant la ville de Nauvoo en état de siége, ne doutant pas que son titre de général en chef de la milice de cette ville ne lui donnât le droit d'en agir ainsi pour se mettre au-dessus des lois civiles qui le menaçaient.

Pour mettre un terme à cette anarchie, le gouverneur de l'État se rendit à Carthage, chef-lieu du comté, afin d'interposer en personne son autorité aux rebelles. Trois compagnies de la milice furent mises sous les armes dans le but de faire triompher la légalité par la force, s'il en était nécessaire. D'après l'attitude belliqueuse des deux partis, une sanglante collision semblait imminente. Le gouverneur tenta la voie des négociations pour n'avoir rien à se reprocher; il manda au prophète de se rendre près de lui, l'assurant qu'il n'avait rien à craindre pour sa personne. Joseph refusa d'acquiescer à cette invitation amicale; mais il envoya cependant deux de ses disciples, Bernhisel et Taylor au gouverneur pour conférer avec lui sur les événements

qui causaient une si vive anxiété à toute la population du pays.

Le gouverneur, en voyant son autorité si indignement méconnue par le prophète, se détermina à le faire arrêter, ainsi que le patriarche. Un officier, soutenu d'une compagnie de la milice, fut chargé d'exécuter ces arrestations importantes. Cette mission offrait de grands dangers, car on pensait que Joseph opposerait la légion dont il était le général en chef à l'ordre d'arrestation lancé contre lui par l'autorité suprême de l'État. Mais il préféra la fuite à la résistance à main armée. Lui et son patriarche, nommé Hyrum, passèrent le Mississipi pour se réfugier sur le territoire de l'Iowa, d'où ils suivaient attentivement la marche des événements qu'ils avaient provoqués. Le conseil municipal de Nauvoo les tenait au courant de tout ce qui se passait par une correspondance journalière. Le prophète, en cette circonstance critique, acquit une preuve de plus de l'influence sans bornes qu'il exerçait sur ses adeptes ; car sa fuite avait produit un si grand désordre parmi la secte, que personne ne pouvait plus commander ni ne voulait obéir.

Sur l'avis du conseil municipal, Joseph et

ceux qui l'avaient accompagné se décident à se soumettre aux ordres du gouverneur, bien convaincus que les poursuites qu'on leur pourrait intenter se termineraient par un verdict de non-culpabilité. Ils se mettent donc en route pour Carthage, où était encore le gouverneur ; mais, chemin faisant, ils reçoivent l'ordre de retourner à Nauvoo pour y licencier la légion mormone et rendre ses armes à l'État. Cet ordre fut exécuté sans la moindre résistance. Ensuite, le prophète et les principaux apôtres reprirent la route de Carthage pour se mettre à la disposition de l'autorité. Joseph, son patriarche et deux de ses disciples, le docteur Richard et John Taylor, furent emprisonnés sous l'accusation de haute trahison.

Les apostats, et surtout ceux dont les femmes avaient été subornées, ou en danger de l'être, par le prophète, juraient de tirer une terrible vengeance de l'imposteur qui les avait si outrageusement abusés. Les Gentils, qui avaient jusque-là réclamé en vain les objets que les sectaires leur avaient soustraits, n'étaient guère disposés à laisser échapper une si bonne occasion de se venger des dénis de justice dont le prophète les avait abreuvés. Mais comme les coupables étaient sous les verrous de la prison du comté, et que l'exas-

pération populaire s'emblait s'apaiser depuis que la justice était saisie de cette grave atteinte à la morale publique et aux lois, le gouverneur crut pouvoir se dispenser de tenir plus longtemps la milice sous les armes. Avant de se retirer dans la capitale de l'État, il se rendit à Nauvoo pour recommander aux sectaires de se comporter comme de bons citoyens, en respectant les lois du pays et le cours de la justice.

Le 27 juin 1844, après avoir rempli sa mission de paix à Nauvoo, le gouverneur retournait à Carthage, lorsqu'il fut informé, par un exprès, que le prophète et ses compagnons de captivité avaient été assassinés dans leur prison par une émeute composée des gens les plus exaspérés contre les détenus. Craignant qu'en apprenant ce massacre les adeptes dévoués au prophète ne se portassent à de terribles représailles envers les habitants inoffensifs de Carthage, le gouverneur les invite à évacuer la ville, qu'il confie à la garde du général Deming, sous les ordres duquel se trouve le peu de milice qu'on a pu réunir. Ces mesures prises, le gouverneur se retire à Quincy pour surveiller la suite des événements.

Nous ne devons pas omettre de raconter la fin

tragique du prophète et celle de ses disciples qui ont subi le même sort.

Lorsque le gouverneur eut renvoyé la milice qu'il avait fait mettre sous les armes à Carthage, les apostats et les citoyens les plus animés contre les prisonniers se concertèrent pour devancer le cours de la justice légale. Un matin, de bonne heure, ils se réunirent pour se porter en masse vers la prison des détenus. Ils se mettent en devoir aussitôt d'en forcer l'entrée ; les prisonniers font leurs efforts pour repousser cette attaque aussi imprévue qu'irrésistible. Richard et Taylor, se couchant sur le plancher l'un au bout de l'autre, les pieds de l'un sur les épaules de l'autre, parviennent ainsi à maintenir leur porte assez close pour empêcher leurs meurtriers d'entrer. Les assaillants introduisirent, en entr'ouvrant la porte, les canons de leurs fusils dans la pièce où se trouvaient les prisonniers et firent feu sur eux. Joseph riposta avec un pistolet et blessa un des assaillants au coude. Le patriarche Hyrum, frappé d'une balle, tomba par terre en s'écriant : Je suis mort ! — Malheureux frère Hyrum ! s'écria avec désespoir le prophète en réponse à la dernière exclamation de son fidèle adepte.

Joseph comprend alors que la résistance est

inutile; il cherche son salut dans la fuite. Il ouvre la fenêtre de sa prison, et, au moment où il s'y précipite, une balle l'atteint mortellement; il tombe en criant: « O Seigneur mon Dieu! » Le peuple pénétra aussitôt dans la pièce qu'occupaient les prisonniers et blessa Taylor qui s'y trouvait encore. Richard fut assez heureux pour se sauver sans avoir reçu une égratignure dans cette lutte terrible. Craignant que le prophète ne succombe pas à sa blessure, les assaillants lui envoient encore quatre balles presque à bout portant. Après cette décharge meurtrière, la victime ne donna plus aucun signe de vie. Son corps fut transporté à Nauvoo, où la nouvelle de ce drame l'avait déjà précédé. Il est impossible de se faire une idée du deuil, du poignant désespoir que produisit la fin tragique du prophète parmi les douze ou quinze mille sectaires qui le vénéraient là comme un dieu. Lorsque son corps, couvert de sang, entra dans la ville, les habitants coururent en foule à sa rencontre, pleurant à chaudes larmes leur prophète bien-aimé.

Les restes mortels de Joseph furent portés à sa résidence, où tous ses fidèles adeptes purent contempler une derniere fois les traits du fondateur de leur culte: pas un, excepté les mala-

des, ne manqua de rendre cet hommage public à la mémoire du prophète. Le corps du malheureux Hyrum fut réuni à celui de son chef. Les restes des deux victimes furent déposés dans un lieu ignoré des profanes. Parmi les chants religieux des Mormons, il en est qui sont destinés à perpétuer les douloureux souvenirs de ces martyrs, et les placent, tout resplendissants de gloire, dans le séjour des élus.

Si la secte des Mormons est toute-puissante aujourd'hui dans la région de l'ouest de l'Amérique du Nord, elle doit ce triomphe à l'assassinat de son prophète. Joseph Smith avait sans doute les qualités requises pour bien commencer une si difficile et périlleuse entreprise; mais il lui manquait les capacités et les vertus nécessaires pour fonder son culte d'une manière durable. C'était à force d'audace, d'astuce, de magnifiques promesses, que cet homme obscur avait réussi à tromper la crédulité publique; mais, pour un grand nombre de ses dupes, le moment de la réalisation de ce superbe programme était arrivé.

Plusieurs fois déjà la parole du prophète avait été démentie par les événements. La belle et délicieuse Sion, qui devait à jamais faire la gloire

et le bonheur des fidèles, leur a été ravie par les Gentils. Dans sa lutte avec les Missouriens, Joseph avait prédit la victoire à ses adeptes, et ils furent vaincus et chassés du pays comme des bêtes sauvages. Le conflit qu'il avait provoqué à Nauvoo, par sa conduite tyrannique et immorale parmi les siens et les Gentils, lui eût infailliblement attiré une défaite de plus, et peut-être la destruction totale de sa secte, si la balle d'un meurtrier n'eût mis fin à ses jours. C'est à cette fin violente que le prophète doit le succès de son œuvre. Sa mort a raffermi la foi des tièdes, exaspéré le zèle des dévoués, et calmé la haine des apostats et des Gentils. Le titre de grand martyr du XIXe siècle a effacé toutes les iniquités du prophète.

Il y avait, au moment de sa mort, quatorze ans et trois mois qu'il avait commencé sa carrière prophétique avec six prosélytes, et il a laissé plus de cent cinquante mille adeptes pour pleurer sa mémoire et observer scrupuleusement les préceptes de sa religion. Pour les Mormons, Joseph est le plus pur, le plus intelligent, le plus sage des hommes, en dépit des nombreux et honorables témoins qui ont déclaré en justice, sous la foi du serment, qu'ils l'avaient toujours

connu comme un vagabond sans principes, ne vivant que de rapines, de vols, et que ce n'était que pour mieux assouvir ses pernicieuses passions, se vautrer dans la débauche, qu'il avait fondé son culte.

Nous sommes loin de vouloir récuser ces dépositions; car, nous l'avons déjà dit, si Joseph a osé tenter une pareille tâche et a réussi, c'est parce qu'il avait précisément tous les vices qu'on lui prête unis à une volonté de fer et à une infatigable persévérance. Une fois qu'il eût établi ses doctrines, il les soutint avec tant d'audace, qu'il réussit d'abord à porter le doute chez ceux qui l'écoutaient, et bientôt ce doute finit par faire place à la conviction. Le plus difficile de cette entreprise était de faire les cent premiers prosélytes et d'attirer à soi, dès le début de l'entreprise, des hommes comme Rigdon et Pratt, et savoir utiliser leurs talents avec tant de sagacité. C'est l'éloquent Rigdon qui a complétement organisé l'Église de Joseph; car, avant la conversion de cet apôtre, la plus grande confusion régnait dans le nouveau dogme. Mais il fallait l'esprit à la fois souple et rigide du prophète pour pouvoir contrôler le génie versatile de Rigdon.

Une fois tombés dans le piége de Joseph, les prosélytes ne pouvaient plus s'en échapper, soit qu'ils y fussent retenus par la honte que leur causait leur chute, soit que la foi eût sérieusement captivé leurs convictions religieuses ; d'une manière comme de l'autre, le converti n'en appartenait pas moins à Joseph, et lui obéissait en esclave soumis et dévoué.

On ferait un volume avec les anecdotes que racontent aujourd'hui les sectaires sur leur cher prophète. Ces histoires, revues, augmentées, et surtout embellies, font les délices des enfants et des nouveaux adeptes. Il faut voir avec quel orgueil un vieux et fidèle Mormon raconte comment le prophète arrachait le masque d'un hypocrite, comment il recevait un nouveau prosélyte conquis sur un culte rival, comment il provoquait dans la rue un terrible lutteur et le roulait dans la poussière pour lui bien prouver que la force athlétique du prophète n'était pas exagérée, et comment, enfin, il démontrait à tous ses sectaires que sa religion enfantait le bonheur et la joie chez ceux qui l'observaient scrupuleusement. Joseph se plaisait, disait-on, à éprouver la foi de ses plus riches prosélytes d'une rigide manière. Il les dépouillait d'abord au profit du tem-

ple et les abandonnait ensuite aux seules ressources de leur labeur.

Si le converti combattait courageusement sa pauvreté par le travail, le prophète le faisait appeler après une longue et pénible épreuve pour lui donner une position digne de son courage et de son mérite. Mais s'il arrivait que la misère chassât ce converti des rangs des sectaires, le prophète se gardait bien de lui restituer la fortune dont il l'avait dépouillé.

Ces épreuves, comme on le voit, tournaient toutes au profit du culte, sinon de la secte; aussi le chef prenait-il plaisir à les multiplier autant que possible.

La part active que prenait le prophète dans les affaires politiques de la République ne permet pas de douter de l'espoir qu'avait cet homme audacieux d'arriver un jour, à l'aide de son culte, à la tête du gouvernement de cette puissante confédération. Son ambition ne se contentait pas du pouvoir spirituel, il lui fallait encore le temporel. Il ne fût jamais parvenu sans doute à se faire élire président de la République; mais il eût pu se faire l'arbitre des élections présidentielles en ordonnant à ses adeptes de voter en masse pour l'un des candidats rivaux.

On conçoit qu'un pareil contrôle sur les destinées politiques du pays eût presque été pour le prophète la possession réelle de la suprême magistrature de l'État fédéral. Il est probable que c'était dans le but d'obtenir cette formidable prépondérance que Joseph établissait des succursales de *Sion* sur tous les points de l'Union.

La mort du prophète est arrivée à temps.

Déjà plusieurs de ses apôtres, jaloux de la divine puissance qu'il s'attribuait, commençaient à la vouloir partager en donnant des révélations provenant de leur propre fabrique individuelle. Rigdon prétendait être en communication directe avec les anges et le monde invisible du Créateur. Certains évêques cherchaient à s'émanciper de la même manière. Un nommé Strong se disait revêtu du titre sacré du roi des saints et rempli de l'Esprit divin.

Ceux qui s'étaient laissé séduire par les belles promesses de Joseph devenaient plus impatients chaque jour de goûter le bonheur céleste qu'ils attendaient en vain depuis leur conversion au mormonisme. Des consciences scrupuleuses se scandalisaient de la polygamie qu'on admettait dans le dogme comme chose agréable à Dieu.

La mort du prophète a seule étouffé tous ces

germes de discorde. La masse de ses adeptes, en se voyant privée de la puissante égide de son chef, a senti le besoin de se rapprocher. En présence des nouveaux dangers qui menaçaient la secte entière, ceux qui aspiraient à des faveurs miraculeuses sont devenus moins exigeants envers leurs doctrines religieuses. Se sentant incapables de résister à la haine des Gentils, les Saints se préparèrent, malgré la vengeance qui les animait, à obéir à la force des choses pour sauver le plus possible de ce second naufrage. On se rappelait, en frissonnant d'horreur, la fuite désastreuse du Missouri; il fallait écarter une pareille calamité en évitant d'exaspérer les habitants du pays par une résistance inutile. Mais pour maintenir et resserrer encore l'homogénéité de sentiment fraternel que le malheur a fait naître parmi les sectaires, ils comprennent qu'un chef leur est indispensable. Le chapitre suivant apprendra au lecteur comment et sur qui ce choix important tomba parmi ceux qui aspiraient au dangereux honneur de succéder au fondateur du nouveau culte.

CHAPITRE VIII.

L'élection du successeur du prophète.

Lorsque les restes du prophète et ceux du patriarche Hyrum eurent reçu les derniers honneurs de la sépulture, les sectaires songèrent moins d'abord à combler le vide immense que la mort venait de faire dans leurs rangs, qu'à venger les deux martyrs qu'ils pleuraient. Les plus exaspérés voulaient que la secte prît les armes en masse et fît une guerre d'extermination aux Gentils; mais les plus sages, bien qu'animés aussi d'un grand désir de vengeance envers les ennemis de leur culte, voyaient l'impossibilité matérielle de lutter avec chance de succès contre des adversaires si nombreux et si déterminés à extir-

per complétement la nouvelle secte du sol de l'Union. Conséquemment, ceux qui ne se laissèrent pas égarer par le ressentiment, faisaient tous leurs efforts pour calmer les téméraires qui marchaient, ou plutôt voulaient marcher tête baissée dans le chemin du danger, et causer la ruine irréparable et définitive de l'œuvre que le prophète avait accomplie avec tant de soins, d'audace, de ruse et de difficultés.

Nauvoo offrait alors l'aspect d'une ville en proie à toute la fureur de la guerre civile. Les tambours battaient la générale; à chaque coin de rue, des clubs s'étaient formés en permanence, dans lesquels on prêchait la guerre sainte à la manière des Arabes. Le volcan fanatique faisait jaillir de toutes parts sa lave dévorante; rien ne semblait pouvoir l'éteindre que des flots de sang humain. Cependant, les plus influents sectaires parvinrent à faire différer un peu le commencement des hostilités, en faisant observer que les armes avaient été reprises par l'État, et que c'était aller follement se faire tuer par l'ennemi que de le vouloir attaquer sans armes; que, d'ailleurs, le ciel ne manquerait pas de se charger plus tard de venger les Saints de tant d'injustice et de crimes commis par les Gentils.

A mesure que la raison revenait prendre son empire sur les esprits exaspérés, la passion s'en éloignait; et, au lieu d'aller se faire tuer jusqu'au dernier par leurs antagonistes, les sectaires songèrent enfin à réparer la cruelle perte du prophète en lui donnant un digne successeur.

Tous les fidèles pensaient qu'on procéderait à cette importante mesure par voie d'élection; et malgré les dangers qu'offrait ce poste éminent, les candidats se présentaient en foule pour solliciter les suffrages, se croyant tous plus dignes les uns que les autres de les mériter. Le fameux Rigdon réclamait la préférence des sectaires, non-seulement pour les immenses services qu'il avait rendus depuis la formation de la secte; mais encore par le rang élevé qu'il occupait; car il n'avait, en effet, que le prophète pour supérieur d'après la hiérarchie établie dans l'Église mormone. Si ces glorieux titres ne suffisaient pas, disait-il, pour justifier ses prétentions, Dieu en avait mis d'autres à sa disposition, en lui accordant, comme au prophète, le don de révéler les vérités du ciel aux Saints des derniers jours. Et à l'appui de ces paroles, Rigdon publia une révélation qui lui ordonnait de se rendre auprès de

la reine Victoria pour la convertir au mormonisme, ou pour la renverser de son trône si elle rejetait le nouveau culte.

J. Strong établissait ses droits électifs d'une manière non moins péremptoire que Rigdon. Il montrait des lettres que le prophète lui avait écrites, par lesquelles ce dernier le désignait à l'avance comme son successeur, en cas d'événements imprévus dont les conséquences pourraient priver la secte de son chef.

La signature du grand martyr de la nouvelle foi donnait aux lettres de J. Strong un caractère sacré aux yeux des sectaires, et lui eût sans doute valu les hautes fonctions qu'il sollicitait du suffrage des adeptes, s'ils eussent tous eu le droit de prendre part à cette importante élection.

Dans la hiérarchie de l'Église se trouvait un conseil composé de douze membres. Ce conseil avait seul le pouvoir d'élire le chef destiné à remplacer le prophète après sa mort. Les sectaires ignoraient que le conseil des Douze, comme on le désignait communément, fût revêtu d'une si formidable autorité. Mais les membres ayant donné des preuves incontestables du droit qu'ils avaient de procéder seuls à l'élection du nouveau chef, en produisant le dernier testa-

ment que le prophète avait déposé entre leurs mains dans une réunion secrète convoquée par lui à cet effet, chacun se soumit à cet arrêt suprême. Les deux fameux candidats cités plus haut l'acceptèrent même sans trop murmurer, car ils croyaient leurs titres à la candidature trop bien fondés pour ne pas se bercer du doux espoir de voir leur nom respectif sortir de l'urne des Douze. Le résultat vint bientôt leur apprendre qu'ils se nourrissaient d'une trompeuse illusion.

En effet, parmi les apôtres du prophète, il s'en trouvait un qui semblait n'avoir d'autre ambition que celle de contribuer le plus possible au triomphe de la nouvelle Église. Loin de faire la moindre tentative pour s'attirer le choix de l'aréopage, il s'effaçait ou feignait de s'efforcer, plus que jamais, de se tenir à l'écart pour laisser le chemin libre aux nombreux concurrents. Ce modeste apôtre était précisément l'homme sur lequel le président du collége des Douze avait d'abord jeté les yeux pour l'élever au poste éminent brigué par Rigdon et Strong surtout, avec un zèle aussi impérieux qu'empressé.

Ce chef intelligent du *collége* fit si bien ressortir et envisager les précieuses qualités person-

nelles de son protégé, que tous les membres du conseil des Douze comprirent parfaitement qu'on ne pouvait donner à Joseph un plus digne successeur que l'apôtre Brigham-Young, considéré généralement par les plus sages sectaires comme le *saint Pierre* du mormonisme.

Une chose digne de remarque, c'est que Brigham-Young, dans les rapports ordinaires du monde, avait un air de modestie, de timidité qui ne permettait pas à l'œil le plus pénétrant de découvrir en cet homme sans prétention un des plus formidables défenseurs et propagateurs du nouveau culte. Mais si dans la conversation on l'attirait sur son propre terrain, ou lorsqu'il était dans la chaire apostolique, son esprit s'animait aussitôt du feu de l'inspiration, et de ses lèvres s'échappaient des flots d'éloquence. Brigham-Young ne captivait pas seulement son auditoire par l'effet de son élocution, mais encore par la hardiesse de ses pensées. Il savait si habilement enchaîner toutes les parties de son discours, contrôlait si bien ses inflexions et ses sentiments, qu'il ne manquait jamais de provoquer l'admiration des fidèles en leur faisant partager ses propres émotions. Ce talent remarquable lui a valu une glorieuse épithète, par laquelle les

Saints des derniers jours le désignent encore aujourd'hui communément : celle de *Lion du Seigneur*.

Toutes ces précieuses qualités de l'élu du collége des Douze suffisaient bien pour justifier la préférence de son choix. Mais le résultat de cette importante élection n'en fut pas moins considéré par tous les candidats vaincus comme un acte d'une révoltante partialité. Parmi un si grand nombre de sectaires, il y en avait qui partageaient cette injuste opinion, et les candidats rejetés s'empressèrent de profiter des hostiles dispositions de leurs partisans pour se venger de leur défaite respective, en portant la désunion dans les rangs de la secte. Le fougueux Rigdon se retira dans la Pensylvanie avec tous les adeptes qu'il put entraîner. Mais, en dépit de son talent, de son incessante activité et de son indomptable énergie, il eut le chagrin d'échouer dans l'entreprise qui avait provoqué sa défection : son petit troupeau l'abandonna pour jamais.

A l'exemple de Rigdon, Strong, suivi de ses partisans, se retira dans l'État de Wisconsin, où il fonda une ville avec assez de succès. Plus tard, sans que nous en puissions donner le motif, il

abandonna cette localité pour aller se fixer dans Beaver-Island, située sur le lac de Michigan. En prenant possession de cette nouvelle résidence, cet ex-apôtre de Joseph s'octroya le titre pompeux de *Roi des Saints*, qu'il porte encore aujourd'hui (1853), dans la petite île composant son royaume. Tant que sa royauté n'existera que dans la sphère spirituelle, le gouvernement de l'Union laissera cet obscur ambitieux se parer de tous les titres dont sa sotte vanité voudra bien se revêtir. Son schisme n'en est pas moins destiné à s'évanouir comme celui de Rigdon ; car il s'en faut que ses adeptes vivent en bonne intelligence.

William Smith, frère du prophète, vengea sa défaite de la même manière, ainsi que le fameux Lyman White, qui alla se réfugier au Texas avec une faible fraction de sectaires. Tous ces apôtres déserteurs et rebelles et leurs partisans furent excommuniés par les Saints qui se placèrent sous la puissante égide de Brigham-Young, avec autant de docilité, de zèle et de confiance qu'ils en avaient eu jadis sous celle du grand prophète martyr.

CHAPITRE IX.

L'expulsion de Nauvoo.

Après l'élection du chef suprême et l'éloignement volontaire des apôtres et des sectaires qui étaient hostiles à son pouvoir, le reste de la secte était plus que jamais disposé à jouir en paix du délicieux séjour de Nauvoo, sans cesser néanmoins de travailler au triomphe de l'Église et à la prospérité commune ; mais cette sage résolution venait trop tard. Il y avait parmi les Gentils une populace qui trouvait que ce n'était pas assez de deux victimes pour assouvir la soif de vengeance qu'elle nourrissait depuis si longtemps contre les Saints. D'un autre côté, les citoyens paisibles, sans vouloir prendre part à

l'expulsion violente des sectaires, n'étaient peut-être pas fâchés de voir éloigner d'eux des gens si contraires à leur indépendance politique. Il était bien évident qu'en restant à Nauvoo, les Mormons devaient sous peu réussir, par voie d'élection, à s'emparer des plus hautes fonctions de l'État. Or, c'était un motif plus que suffisant pour inspirer aux Gentils des sentiments de crainte, sinon de haine, contre de tels voisins. Malheureusement, les Saints ne pouvaient guère offrir leur conduite passée en garantie de celle qu'ils se proposaient d'observer à l'avenir. Joseph s'était montré injuste, tyrannique envers les Gentils, chaque fois qu'il s'était cru assez redoutable pour le faire impunément, et son successeur étant inconnu des infidèles, ceux-ci avaient bien le droit de révoquer en doute sa tolérance et son équité.

En dépit de leur calme et de leur résignation, les Saints étaient menacés chaque jour par une populace exaspérée. Le volcan de la guerre civile mugissait à Nauvoo comme il avait déjà mugi dans le Missouri. Ceux qui, parmi les sectaires, avaient été victimes de ces terribles et premières luttes, frémissaient d'horreur en pensant qu'elles pouvaient se renouveler.

Cependant, les Saints comprirent tous, en ce moment critique, qu'une attitude ferme était nécessaire pour éviter ou retarder, du moins, les malheurs dont ils étaient menacés. Cette fermeté réussit, en effet, à tenir pendant quelques mois les assaillants à distance. Mais la foudre, grondant de plus fort en plus fort, finit par éclater. Un terrible incendie eut lieu dans *Green-Plain*, et en peu d'heures il dévora la plus grande partie de la fortune des sectaires. Cette ruineuse conflagration était l'œuvre de la populace qui avait juré de ne rentrer dans l'ordre qu'après avoir forcé les Mormons à s'exiler une fois encore d'un séjour qu'ils chérissaient comme une tendre mère chérit l'enfant qu'elle a conçu.

Les persécutés opposaient avec justice la constitution fédérale aux persécuteurs. Cette puissante égide américaine veut, il est vrai, que tout homme qu'elle couvre jouisse de la liberté personnelle et collective dans toute l'acception rationnelle du mot. Chacun peut, aux États-Unis, adorer Dieu à sa manière, en restant dans les bornes prescrites par la décence publique. Les Mormons étaient soupçonnés de se livrer à des pratiques immorales dans l'accomplisse-

ment de leurs devoirs religieux. Si ces soupçons étaient fondés, les adeptes seuls pouvaient le savoir, puisque les choses se passaient sous le voile du plus profond secret pour le reste des profanes. Mais lorsque les sectaires invoquaient l'appui de la Constitution contre leurs implacables ennemis, ceux-ci leur demandaient si c'était aussi en vertu de cette même Constitution qu'ils avaient empêché les Missouriens de voter, et les avaient ensuite dépouillés et chassés dans les forêts comme un troupeau de bêtes féroces. Cette réponse restait sans réplique. Celui qui viole les lois sacrées de la justice doit s'attendre à voir son iniquité rejaillir un jour contre lui-même, pour lui infliger le châtiment qu'elle mérite.

Les Mormons comprirent alors qu'ils ne devaient pas se bercer plus longtemps de l'espoir de conserver le désert sauvage qu'ils avaient pris tant de peine et de soins à transformer en jardin délicieux. Le chef que leur avait donné le comité des Douze n'avait sans doute pas les capacités nécessaires pour recommencer l'œuvre de son prédécesseur; mais il possédait tout ce qu'il fallait pour la bien continuer. Par sa sagesse, sa modération, sa modestie et sa simplicité de ma-

nières, Brigham-Young a su rendre son titre de président presque aussi sacré aux yeux des sectaires que Joseph celui de prophète qu'il s'était si audacieusement arrogé. Loin de conseiller la résistance à ses adeptes, Brigham-Young fut le premier à leur faire envisager le danger qu'il y aurait à braver plus longtemps la haine implacable de leurs persécuteurs. Le nouveau patriarche, oncle de feu le prophète et vieillard vénérable, déclara aussi qu'il avait fait un songe qui ordonnait à la secte de se retirer dans le fond du désert de l'ouest, où elle pourrait croître et prospérer, se trouvant là à l'abri d'injustes persécutions.

Le président et son conseil, après y avoir mûrement réfléchi, résolurent donc d'abandonner Nauvoo dans le plus bref délai possible. Cette grave résolution fut communiquée aux Gentils, afin de les inviter à cesser leurs continuelles hostilités. Il fut décidé que ce départ s'effectuerait par fractions, pour rendre ce long voyage moins désastreux pour les bestiaux que les infortunés sectaires voulaient emmener dans le nouveau séjour à la recherche duquel ils allaient aller. On devait se fixer sur un territoire occupé par les Indiens, aux environs d'un lieu nommé *Council*

Bluffs. Pour s'y rendre, il fallait traverser l'État de l'Iowa et celui du Missouri.

Dès que cette expatriation forcée fut connue dans le pays, on vit fondre de toutes parts, à Nauvoo, ces vautours à face humaine désignés sous l'épithète de spéculateurs. Chacun d'eux voulait avoir part au festin que leur offrait l'adversité des Saints. Ces terres, qui avaient coûté tant de labeur et de soins pour les dépouiller des forêts dont elles étaient ombragées à l'arrivée des Mormons, devinrent la proie de ces hommes rapaces. Ils les obtinrent pour le prix qu'il leur plaisait d'en offrir, et encore avaient-ils l'infamie de dire bien haut à leurs victimes que c'était autant de profit pour elles, vu que leurs persécuteurs ne manqueraient pas de les déposséder sans aucune espèce de compensation, si elles refusaient de vendre en ce moment.

Les maisons, les terres et tous les objets de plus ou moins de valeur que les sectaires ne pouvaient transporter, furent donc ainsi sacrifiés. Puis, le premier détachement se mit en route à l'approche du printemps de l'année 1846. Les provisions et les meubles les plus indispensables étaient transportés par des attelages de bœufs et de mules. L'infortunée caravane se

composait de personnes de tout âge des deux sexes. Les vieillards, les enfants et les malades ajoutaient de grands obstacles à ceux qu'on rencontrait à chaque pas en franchissant cette sauvage contrée. Ici, c'était une forêt impénétrable qu'on traversait et où les bestiaux ne trouvaient rien à manger; plus loin, c'était une prairie sans fin, n'offrant pas la moindre parcelle de combustible pour y pouvoir combattre le froid glacial de la nuit et préparer les maigres repas du soir et du matin. Mais, loin de gémir sous les coups redoublés que leur portait l'adversité, nos voyageurs conservaient, au contraire, un courage invincible.

Unis par les liens du malheur et une foi commune, ils avaient les uns pour les autres une si vive sympathie, qu'ils oubliaient leurs souffrances personnelles en travaillant sans cesse au bonheur de tous avec un dévouement au-dessus de tout éloge. Si une roue se cassait, si un wagon s'embourbait ou versait, on réparait ces accidents sans pousser une plainte ni récriminer contre l'injustice humaine qui en était la cause primitive. A toutes les étapes qu'on faisait, le temps était employé de la plus profitable manière. Les femmes descendaient leurs rouets des wagons,

s'armaient de leurs quenouilles, et se mettaient à filer le lin et la laine pour les transformer plus tard en tissus de ménage et en vêtements confortables. De distance en distance, un lot de terre était défriché et cultivé. On y laissait une famille ou deux pour recueillir la récolte de cette ferme improvisée, destinée à alimenter les frères qui devaient suivre cet itinéraire un peu plus tard. A mesure que la belle saison avançait, l'herbe jaillissait du sol et les bestiaux donnaient du laitage proportionnellement à l'embonpoint qu'ils prenaient. C'était une source précieuse d'alimentation pour nos courageux pèlerins. Leurs repas devenaient plus fortifiants et réparateurs, ainsi arrosés de l'excellent liquide qu'on puisait chaque jour dans les fécondes fontaines de ces vaches voyageuses. La crème qu'on réservait, se transformant en beurre par les seuls cahotements des wagons, évitait le soin de la manipuler pour obtenir ce résultat.

Pendant que cette avant-garde frayait si péniblement le chemin d'une nouvelle terre promise et inconnue, les fidèles restés à Nauvoo travaillaient avec une pieuse ardeur à l'achèvement du temple. Pour eux, c'était une tâche sacrée qu'ils remplissaient, puisqu'elle était com-

mandée par une révélation du prophète. Avant de s'éloigner, pour jamais peut-être, de leur ville délicieuse, ils devaient célébrer la dédicace de son temple. Il y avait à peine quatre années que cet édifice était commencé, et chacun des fidèles n'avait pas de plus grand désir que de le voir complété. Tous y avaient contribué, soit de leur propre main, soit du fruit de leur labeur individuel. Les femmes y avaient même sacrifié leurs plus précieux bijoux. Malgré l'activité déployée par les Saints pour finir ce remarquable édifice, la populace trouvait ce délai trop long, et accusait la secte de vouloir ainsi éluder la promesse qu'elle avait faite d'abandonner ce séjour. Cette impatience ne se borna pas à se manifester par des paroles; on recourut encore à la violence armée. Les assaillants se réunirent, dit-on, au nombre d'environ deux mille, et attaquèrent les Mormons en se dissimulant dans les champs de maïs. Durant trois jours, cette lutte se continua par intervalles, et les agresseurs eurent la honte de se voir repousser par trois cents antagonistes.

Cette glorieuse victoire des Mormons leur valut une trêve jusqu'au printemps suivant. Les fidèles se remirent donc à l'œuvre avec un nouveau zèle : et, peu de temps après la stipulation

dc cette trêve, le temple reçut les derniers ornements qu'il attendait du ciseau du sculpteur. Rien ne fut omis, ni les emblèmes sacrés de l'intérieur, ni l'ange du Jugement dernier dont la flèche de l'édifice devait être couronnée pour qu'il fût conforme à la révélation. Au moment où nous faisons ce récit, l'ange et sa trompe se trouvent à New-York, dans le Muséum du fameux Barnum.

Aussitôt cet édifice terminé, on s'occupa d'en faire la dédicace avec toute la pompe requise par le culte. On manda aux évêques, elders et prêtres de tous grades, qui se trouvaient dans les pays peu éloignés, de se rendre à cette importante solennité. Tous se hâtèrent d'obéir à cet ordre, et pendant plusieurs semaines, on les vit arriver à Nauvoo en foule dans toutes les directions. Ce jour, à jamais mémorable pour les adeptes du prophète, parut enfin. Le clergé se revêtit de ses plus riches ornements pour présider à cette consécration. La joie et la fierté qu'inspire l'accomplissement d'un devoir impérieux, animaient toutes les physionomies. Chaque fidèle portait ses regards avec un juste orgueil sur ce temple qui se dressait majestueusement sur un sol encore jalonné çà et là par les troncs

d'une forêt primitive. L'intérieur de l'édifice était décoré avec le plus grand soin. Le maître-autel était orné de guirlandes de fleurs et de verdure. Le vaste bassin dans lequel devait s'accomplir l'immersion du baptême était supporté par quatre bœufs parfaitement sculptés, et décorés de symboles religieux.

La cérémonie commença vers midi et se prolongea jusqu'à la fin du jour. Le temple était resplendissant de lumière, et l'écho de ses voûtes ne cessa de répéter les hymnes que les fidèles chantaient pour remercier et glorifier Dieu. A la vue de cette pompeuse solennité religieuse et de la pieuse allégresse des sectaires, qui aurait deviné qu'on célébrait à la fois la dédicace et un éternel adieu à ce splendide édifice ? Rien n'était plus vrai, cependant; car à peine la cérémonie fut-elle terminée, que les Saints se mirent à enlever tous les symboles de leur foi qu'ils pouvaient emporter avec eux. Ils ne laissèrent que le soleil, la lune et les étoiles qui étaient incrustés dans les murs. Ainsi dépouillé, cet édifice fut abandonné aux Gentils qui, si nous ne nous trompons, le livrèrent aux flammes, en 1848, pour mieux effacer les traces que le mormonisme avait laissées en ce pays.

A partir de ce jour mémorable, les Mormons ne s'occupèrent plus que de s'éloigner d'un lieu dont le souvenir leur serait toujours doux et pénible à la fois. Ils emportèrent tout ce que leurs moyens de transport permettaient, et vendirent ou plutôt donnèrent le reste. En voyant ces tristes préparatifs de départ, les Gentils furent convaincus enfin que leurs incessantes persécutions avaient atteint leur but inique. Les sectaires formèrent plusieurs détachements qui prirent successivement la route déjà tracée par l'avant-garde dont nous avons parlé. Il y avait plus d'une année que cette première caravane de proscrits luttait héroïquement dans le grand désert de l'Ouest, lorsque le dernier Mormon quitta la belle et délicieuse cité de Nauvoo. Cette ville où, pendant quatre ans, régna la plus industrieuse activité, devint tout à coup silencieuse et déserte. En perdant ses intrépides fondateurs, elle perdit aussi la brillante destinée que l'avenir lui offrait.

Les premiers détachements séjournèrent dans les vastes prairies du Missouri, pour y semer la récolte de maïs et y attendre l'arrivée de la dernière compagnie de pèlerins. Dans le cours de l'été il survint, dans cette sauvage région, une

affreuse épidémie qui décima non-seulement les fidèles, mais encore les Indiens du voisinage. En sillonnant ce fertile mais pestilentiel sol, la charrue en avait peut-être fait surgir ce fléau destructeur, qui ne cessa ses ravages qu'à l'approche de l'hiver. Les proscrits s'occupent alors des moyens de défense qu'ils peuvent opposer à ce nouvel ennemi. On creuse dans les flancs des collines des caveaux pour remplacer les tentes du camp. On peut à peine, dans ces vastes prairies naturelles, se procurer le combustible nécessaire pour préparer les plus maigres repas. C'est encore un terrible moment à passer pour ces malheureux exilés que celui où nous sommes arrivés. Le froid rigoureux et les dures privations qu'ils souffrent dans leurs terriers y engendrent bientôt des maladies qui complètent l'œuvre du fléau qui leur avait déjà fait tant de victimes. Il ne se passe pas un jour, en effet, sans que la mort ne saisisse une proie dans ces voûtes souterraines. Les restes de ces nouvelles victimes sont pieusement déposés sous le tapis de gazon qui entoure ces tristes refuges.

Tous ces malheurs, ces affreuses calamités étaient combattus néanmoins avec un courage invincible. Ces meurtrières épreuves nous vien-

nent de Dieu, disaient les Saints, nous devons les accepter sans murmurer, car le Tout-Puissant est juste.

En vertu d'une révélation, les proscrits reçurent de leur chef la permission de chanter et de danser pour adoucir les souffrances qui les accablaient. L'excellente compagnie de musiciens qui se trouvait parmi eux se mit aussitôt à faire retentir les échos du désert de sons harmonieux; mais dès que le printemps reparut, les scènes horribles que nous venons d'esquisser cessèrent tout à coup pour faire place à un tableau d'une nature bien différente.

Une fois encore, les Mormons prouvèrent les merveilles que l'homme peut improviser à l'aide du courage, de la persévérance et d'une association sagement dirigée. Ils tracèrent une ville dans ce lieu où ils avaient été décimés; presque aussitôt on vit paraître les premières lueurs de la prospérité que le travail et l'économie ne manquent jamais de faire naître. Un journal y fut établi en même temps que la première maison; car la presse est un aliment indispensable pour l'habitant du Nouveau-Monde. Cette feuille prit le titre de *Frontier gardian* (gardien de la frontière), organe qui, encore aujourd'hui, est

un des plus vigilants et habiles défenseurs des doctrines mormones. Cette nouvelle ville fut nommée *Kane*, en souvenir d'un de leurs plus dévoués et éloquents défenseurs en ces temps de terribles et iniques vicissitudes.

Ce fut au mois de juillet de cette même année que le gouvernement fédéral leur demanda de contribuer à la guerre du Mexique dans la mesure de leur force, leur promettant, à titre de récompense, de payer une partie des frais occasionnés par leur émigration en Californie. C'était moins par nécessité peut-être que le gouvernement demandait ce contingent aux Mormons, que pour savoir si, comme les en accusait la rumeur publique, ils étaient hostiles à l'Union et formaient contre elle une ligue avec les Indiens. Cette réquisition militaire parut aux Saints une persécution d'une nouvelle forme; mais ils ne s'empressèrent pas moins d'y souscrire.

Dans leur présente position, c'était leur imposer en effet un tribut ruineux que de les priver de leurs plus vigoureux compagnons, dont les bras étaient réclamés impérieusement par la commune et naissante prospérité. Les *elders* réunirent la congrégation pour l'informer officiellement de l'ordre transmis par le gouvernement

fédéral, et l'inviter à choisir parmi elle un bataillon de cinq cents hommes. Trois jours après, ce contingent était formé et prêt à se mettre en marche pour rejoindre l'armée fédérale au lieu indiqué.

Les *elders* eux-mêmes déclarèrent qu'ils prendraient part à cette guerre, si le salut ou l'honneur de la patrie l'exigeait.

Un grand bal fut donné en l'honneur du bataillon sacré, la veille de son départ. Toute la secte prit part à cette fête d'adieu, sans exception des membres du clergé. Au moment de s'éloigner, les guerriers reçurent la bénédiction du grand chef, qui leur prédit qu'ils conquerraient le pays ennemi sans verser une goutte de sang humain. Là-dessus, le bataillon se mit en route en invoquant la divine protection du Seigneur.

Le lieu où séjourne la secte n'étant pas celui qu'elle veut adopter pour y établir son siége principal, les chefs forment alors une autre compagnie pour l'envoyer explorer le fond de cette vaste région, dans le but d'y trouver une nouvelle terre promise. Les explorateurs s'acquittèrent de cette pénible et dangereuse mission avec zèle et sagacité. A leur retour, ils firent un

rapport si avantageux de la vallée du *Grand Lac salé*, que cette contrée fut choisie.

Ce fut le 24 juillet 1847, que le président, chef de la secte et de l'Église, arriva avec sa suite dans la vallée où les Saints devaient se fixer à jamais.

Par la position géographique de leur nouveau séjour, jointe à leur force numérique, les Mormons n'ont rien à craindre maintenant de la violence des Gentils ; et, bien qu'ils aient conscience de la double égide qui les garde de l'injustice humaine, ils ont maintenant le bon esprit de n'en pas faire parade, afin de ne pas réveiller contre eux des sentiments de haine ou de jalousie. Le passé leur a donné une leçon de sagesse. Ils goûtent en paix leur prospérité et travaillent de même à l'augmenter et à répandre la croyance à laquelle ils l'attribuent. Leur plus grande préoccupation depuis quelque temps, c'est d'obtenir du gouvernement fédéral le droit de se gouverner eux-mêmes sans le secours des Gentils; de choisir leurs magistrats et les autorités locales administratives parmi les membres de leur culte.

CHAPITRE X.

Les débuts de la colonie dans la grande vallée.

Nous venons de le dire, ce fut le 24 juillet 1847 que le président et sa suite arrivèrent dans la vallée. Au mois d'octobre suivant, la colonie comptait quatre mille habitants, tous unis comme une seule famille par les liens du dévouement et de la foi. Un lot de terre d'environ cinquante arpents fut choisi pour y élever un fort destiné à servir de retraite à la secte, si les Indiens venaient les attaquer.

Chaque année, l'importance des récoltes dépasse de plus en plus les besoins de la population, quoiqu'elle s'y augmente aussi avec une grande rapidité. Les émigrants qui se rendent

en Californie par cette route, trouvent, chez les sectaires, à s'approvisionner à des prix très-modérés, et tous les égards qu'on peut attendre d'un peuple laborieux et philanthrope.

L'étranger qui débouche du sein de ces montagnes désertes et sauvages après avoir franchi une distance de sept à huit cents lieues, est frappé d'étonnement en se trouvant tout à coup en présence d'un pays dont l'aspect offre toutes les traces des plus précieuses merveilles de la civilisation. Il ne peut s'expliquer comment une telle métamorphose a pu s'opérer en si peu de temps par un si petit nombre d'habitants. Ces prodiges sont dus à l'accord volontaire qui permet aux sectaires d'accomplir d'immenses travaux agricoles avec une grande économie de fatigues, et d'obtenir des résultats matériels qui dépassent l'espérance la plus exagérée.

La nouvelle ville que les Saints ont tracée dès les premiers jours de leur arrivée, porte le nom de *Cité du Grand Lac salé*, bien qu'elle soit située à une distance d'environ huit lieues de ce fameux lac. Le plan de cette ville est régulier; les rues se croisent à angles droits; elles ont 172 pieds anglais de largeur y compris les trottoirs, qui sont de 20 pieds chacun. Tous les trottoirs

sont ombragés d'une rangée d'arbres. Chaque maison est éloignée de 20 pieds de la rue, et cet espace forme un jardin qui ajoute un charme de plus à l'ensemble de la ville.

Il y a quatre grands squares plantés d'arbres provenant de toutes les parties du globe, et décorés de fontaines alimentées par une crique qui se trouve à une des extrémités de la ville. Cette rivière ou crique procure une grande propreté à la ville et féconde toute la contrée voisine à l'aide d'irrigations entretenues avec soin. Le site de cette nouvelle métropole des Mormons forme une pente presque imperceptible, à l'exception de la partie nord, qui se trouve bornée par l'angle d'une chaîne de montagnes décrivant plusieurs contours jusqu'à la rivière Jourdain (*Jordan river*), où elle se termine. Le square où doit s'élever le temple formera un jardin planté des plus rares et des plus précieux arbres fruitiers susceptibles de s'acclimater. Par sa splendeur, sa magnificence, le temple doit éclipser tout ce qu'on a fait dans ce genre jusqu'à ce jour. Cette ville, qui fut fondée vers la fin de 1847 par une colonie épuisée de fatigue, de misère et de privations, n'ayant d'autres ressources que le travail, compte maintenant plus de dix

mille maisons toutes confortables, sinon élégantes.

A quarante milles au nord de la vallée, se trouve une autre ville nommée *Ogden City,* admirablement située près de la jonction des rivières Ogden et Weber. Il y a un plateau à soixante milles au sud, sur les bords du Timpanoyos, où les Saints se trouveront bientôt aussi en très-grand nombre. A portée de ce lieu, à cent trente milles dans la même direction, est la ville de Manti et la colonie de *San Pete Valley.* Dans ces mêmes parages se trouve aussi l'*Iron City* (Cité de Fer), ainsi appelée à cause des mines de ce métal qu'on trouve là en abondance. Cette source de richesse minérale ne restera pas longtemps sans être exploitée avec autant d'activité que d'intelligence par les Saints.

A trente milles à l'ouest de la métropole, existe encore une florissante colonie de sectaires. Il s'y trouve un grand nombre de moulins à scie qui donnent des bénéfices considérables.

C'est de cette contrée que les Saints tirent les matériaux avec lesquels on érige le temple dont nous avons déjà fait mention. Si l'on en croit les fidèles, cet édifice, si splendide qu'il puisse être, sera encore surpassé par celui qu'ils élèveront

un jour dans la nouvelle Sion, dont le site se trouve déjà consacré dans l'État du Missouri, d'où ils ont été contraints de s'éloigner.

Au nord de *Temple Block,* près de la métropole, se trouve une montagne nommée *Ensign Mound* (boulevard de l'étendard). C'est un lieu qui domine toute la ville, et peut être aperçu dans toutes les directions. Sur le sommet de cette montagne flotte un drapeau unique dans le monde entier. Il est formé des drapeaux de tous les peuples de la terre. C'est le symbole de la fraternité universelle. Plus tard, cet étendard de paix et d'union sera placé à la pointe de la flèche du temple qu'on destine à être à son tour celui de toute la grande famille humaine. L'idée d'un tel drapeau est tirée sans doute du prophète Isaïe, qui dit au chapitre dix-huit : « Vous tous les « habitants du monde, et vous qui demeurez « dans le pays, sitôt que l'enseigne sera élevée « sur les montagnes, regardez; et sitôt que la « trompette aura sonné, écoutez. »

Collectivement parlant, les Mormons, en raison de leur nombre déjà si considérable, jouissent d'une prospérité sans égale. Leur système ne permettant pas qu'il y ait parmi eux aucun membre privé des choses rigoureusement né-

cessaires à la vie, on proposa donc dernièrement de fonder une maison de refuge pour ceux qui pouvaient avoir besoin de s'y mettre à l'abri de la misère provenant des infirmités et de la vieillesse. Une enquête fut ordonnée, afin de savoir si la fondation d'un tel établissement était déjà indispensable. Le résultat de cette enquête ayant révélé que deux sectaires seulement paraissaient disposés à solliciter des secours publics, l'érection de ce charitable établissement fut ajournée.

Une des plus importantes solennités des Mormons est l'anniversaire de leur arrivée dans la vallée qu'ils occupent. Cette fête est à la fois civile, religieuse et militaire. La milice prend les armes; le canon mêle sa voix à celles qui chantent les louanges du Tout-Puissant. Les grands dignitaires de l'Église, le président en tête, sont revêtus des plus beaux insignes de leurs fonctions, et forment l'âme de la cérémonie. On prononce des discours qui rappellent la cause et le but de cette fête à jamais mémorable pour les sectaires. On énumère avec soin les souffrances éprouvées par la secte durant ce long et terrible voyage, et l'héroïque courage qu'elle a déployé pour les combattre et les vaincre.

Le premier de ces anniversaires a été célébré

avec une pompe aussi éclatante que le permettaient les ressources de la secte ; mais une des plus imposantes cérémonies de la fête fut celle-ci :

Après le discours que nous venons de mentionner, une députation, composée de vingt-quatre sectaires les plus âgés, tous vieillards à cheveux blancs, fils ou descendants d'ancêtres qui ont joué un rôle dans la guerre de l'indépendance de l'Union américaine, présente au gouverneur de ce pays la constitution des États-Unis, et celle de la colonie mormone. Le chef de cette députation, dans un bref discours qu'il adresse au magistrat de la colonie, lui dit que ces vénérables vieillards devaient bientôt quitter la scène de cette vie d'inquiétude et de misère humaine pour n'y plus revenir ; mais qu'avant d'effectuer ce nouveau voyage ils avaient voulu profiter de la présence du premier magistrat civil et de cette mémorable solennité pour confier en bonnes mains le legs qu'ils tenaient eux-mêmes des générations passées, afin que ce précieux héritage puisse arriver intact à toutes les générations futures composant la grande nation fédérale du Nouveau-Monde. Ce legs était la glorieuse constitution qui fut inspirée par Dieu aux hommes d'État qui fondèrent la république après avoir

brisé le joug de la royauté. Cette égide nationale, disait l'orateur, devait être placée dans les archives de cette nouvelle famille du désert et y être à jamais considérée comme le palladium de la liberté de chaque citoyen d'une grande nation qui doit toute sa puissance et sa prospérité à la justice et à la sagesse de ses institutions.

La fête se termine par un festin qui a lieu généralement à la maison présidentielle. Ce banquet se prolonge jusqu'à la fin du jour, et les convives se retirent joyeux et convaincus surtout qu'il n'existe pas sur la terre un peuple si heureux que les Saints des derniers jours. Le fait est que le lait et le miel coulent en abondance dans la vallée d'Utah, ou le royaume de Déseret, comme ils l'appellent dans leur langage poétique.

CHAPITRE XI.

Description du pays des Mormons.

Le pays occupé par la secte marque à peu près le milieu de l'immense région qui se déroule à l'ouest entre le Mississipi et l'océan Pacifique. Il forme une vallée isolée et entourée de contrées presque inhabitables. Au nord et au sud, on rencontre une immense étendue de terre inhospitalière; et à l'est, on voit, dans un espace de plus de trois cents lieues, les montagnes Rocheuses dont l'aridité défie l'industrie de l'homme; puis, à l'ouest, se trouve un désert salé d'une égale étendue, entrecoupé de chaînes de montagnes stériles.

Ainsi encadrée, cette vallée fertile se montre

comme un diamant qui trône au sein même de la matière brute et aride de l'épuisement de laquelle il s'est formé.

Proprement parlant, le pays des Mormons se compose de ce qu'on nomme le *Grand-Bassin*. Il est cerné par les montagnes *Rocheuses,* qui forment plusieurs chaînes presque parallèles se dirigeant successivement du nord au sud. Ce bassin, dans l'immense espace qu'il occupe, contient plusieurs vallées. Celle où la ville métropole est située mesure une longueur d'environ trente-deux milles sur vingt-deux de large. On y pénètre par des gorges plus ou moins étroites et profondes, formées par de soudaines interruptions des chaînes de montagnes qui la dissimulent. C'est par ces brèches naturelles que ces vallées se lient les unes aux autres, et que des séries de petites vallées parviennent à en former une grande. C'est à l'aide aussi de ces nombreuses gorges, ou *passes,* qu'on peut circuler dans cette vaste et montagneuse région de l'extrême ouest de l'Union américaine.

Dans la grande chaîne de l'est se trouve une passe de plus de trente-cinq lieues de large, désignée sous le nom de *Passe du Sud*. Après avoir franchi cette passe, si vous vous dirigez à

l'ouest, vous entrez dans un grand bassin houiller arrosé par la *Green River*. Une passe plus étroite existe près de *Bear River*, et non loin de là, on rencontre la gorge de *Weber River*, conduisant à la délicieuse prairie de Kanas, qui s'étend jusqu'à la rivière Timpanogas, dont le cours vous conduit dans la vallée d'Utah.

Ici le voyageur se voit en présence de deux routes, l'une appuyant au nord, et l'autre vers le sud. La première est préférée en été, bien que la passe de la Sierra Nevada offre de grands obstacles à surmonter. La dernière traverse le *Grand-Bassin* et double les montagnes jusqu'à la vallée de Tulare. Toutes les probabilités donnent lieu de croire que la route ferrée destinée à lier directement l'est à l'ouest des États-Unis, passera par là ; car la nature indique seule cet itinéraire par la fertilité du sol et le soin qu'elle a pris à diminuer les difficultés que peut y rencontrer l'exécution d'une si gigantesque entreprise.

Le *Grand-Bassin* se trouve situé à plus de quatre mille pieds au-dessus du niveau du Pacifique. Les diverses chaînes de montagnes qui le coupent ont une élévation qui varie de deux à trois mille pieds. Ces montagnes ne reçoivent

pas assez de neige dans la saison d'hiver pour que leurs sommets y puissent alimenter des rivières capables de fertiliser l'intérieur de ce bassin en le parcourant. Faute de pluie dans la saison d'été et de cours d'eau pour y pratiquer des irrigations, la majeure partie de cet immense bassin est condamnée à rester improductive par son aridité naturelle. Le sol s'y trouve par place si imprégné d'alcali, que le règne végétal n'y peut prendre racine.

Ce bassin intérieur peut avoir une étendue de cinq cents milles en tous sens (environ cent soixante-quinze lieues), et c'est la partie est que les Mormons occupent en ce moment. C'est de ce côté que se trouvent les plus hautes montagnes; les rivières qu'elles enfantent causent seules la fertilité des séries de vallées dont nous venons de parler.

Le Jordan, un des principaux fleuves de ce pays, se précipite à sa source du haut d'une montagne à travers une gorge profonde, et chemine en serpentant jusqu'au grand lac qui se trouve au-dessous. Ce fleuve permet de fertiliser par irrigation une très-grande étendue de la vallée, et offre en même temps une force motrice capable de faire fonctionner de nombreuses ma-

chines industrielles. En hiver, les neiges s'accumulent dans ces parages en quantités si prodigieuses, que les gorges des montagnes deviennent inaccessibles; cet obstacle fait que les habitants des vallées s'y trouvent emprisonnés jusqu'à l'arrivée de la belle saison.

La nature de ce pays amènera la population à former deux classes distinctes, l'une pastorale et l'autre agricole. La première exploitera les avantages qu'on peut tirer des paturages naturels qu'offrent les versants des collines et des montagnes; la dernière puisera sa prospérité du sein de la terre cultivable. L'une et l'autre de ces deux classes n'en contribueront pas moins à la prospérité générale. Lorsque le sol est susceptible d'être cultivé, sa fertilité devient miraculeuse. Il est très-ordinaire d'obtenir soixante-dix boisseaux de froment d'un arpent de terre. Un témoin oculaire rapporte qu'un boisseau de semence de froment a donné plus de cent quatre-vingt-cinq fois cette mesure. Les pommes de terre n'y sont pas moins productives, puisque le même témoin raconte y avoir vu un boisseau de ces tubercules en produire trois cents boisseaux d'une qualité sans rivale. La betterave y vient aussi d'une grosseur gigantesque, et propre,

mieux que partout ailleurs, à remplacer la canne à sucre, rôle que les Saints lui font déjà remplir d'une manière fort productive.

On estime que la terre labourable, combinée avec les pâturages naturels, pourrait alimenter environ douze mille personnes par lieue carrée. Il n'est guère probable qu'on verra jamais une telle agglomération d'habitants dans cette contrée ; mais il est reconnu aujourd'hui que le territoire d'Utah peut facilement offrir l'abondance à une population d'un million d'âmes, qu'il ne peut manquer de posséder dans moins de vingt ans d'ici. Du reste, toutes les richesses nécessaires au bonheur et à la puissance d'un peuple civilisé y existent en grande abondance. De toutes parts on y trouve des mines de fer et de houille inépuisables. La canne à sucre et l'arbuste à coton y peuvent être cultivés aussi profitablement qu'en aucun pays du monde. Il n'est donc guère possible de voir réunis de si grands et précieux aliments de prospérité générale pour former une puissante et heureuse nation montagnarde. Par sa position exceptionnelle et intermédiaire entre les deux océans, cette nation est destinée à jouer un rôle très-important dans la tâche incalculable que la confédération améri-

caine accomplira sur le globe entier au nom du progrès régénérateur de l'humanité.

Au centre du territoire d'Utah se trouvent trois lacs salés très-remarquables sous plusieurs rapports. Le plus vaste est encadré par de charmants paysages auxquels se rattachent des légendes imaginées par l'esprit romanesque des premiers explorateurs. L'eau de ces lacs est tellement saturée de sel qu'une personne flotte dessus comme du liége; on s'y tient debout en dépit des efforts qu'on fait pour y pénétrer entièrement : la moitié du corps reste à la surface, comme si la partie inférieure touchait le fond. En été, les bords de ces lacs sont jonchés de squelettes et de larves d'insectes auxquels se mêlent des débris de poissons qui ont eu la témérité de trop s'éloigner de l'embouchure de la rivière. Ces détritus seraient propres à servir d'engrais pour le sol, et ne manqueront pas d'être ainsi utilisés dès que la fertilité réclamera cet auxiliaire. Ces matières corrompues forment des boues considérables, d'où s'exhalent des gazs sulfureux d'une odeur fétide, mais qui, heureusement, n'ont aucune mauvaise influence sur la santé des habitants. Des ouragans rejettent quelquefois ces détritus sur le haut du ri-

vage, où ils se pétrifient en morceaux plus ou moins considérables sur lesquels les chevaux peuvent cheminer sans les briser.

Les eaux de ces lacs sont déjà exploitées très-avantageusement. Leur richesse saline est peu commune, car trois mesures de ces eaux produisent, dit-on, les deux tiers d'un sel dont la blancheur égale la qualité. Cette proportion extraordinaire de matière saline a déterminé les Mormons à nommer cette nappe d'eau, dont l'étendue n'a pas moins de trente lieues, la *Great-Brim-Shallow*, épithète qu'on ne peut guère rendre en français que par *grand lac salé*.

Cette contrée possède aussi plusieurs îles délicieuses, dont deux ont une étendue considérable et sont coupées de chaînes de montagnes d'une élévation dépassant deux mille pieds. Du sommet de ces montagnes, on jouit d'un coup d'œil que la plume et le pinceau ne peuvent reproduire qu'imparfaitement. La solitude qui règne dans ces lieux isolés et déserts ajoute encore à l'aspect ravissant de l'immense panorama qui s'y déroule si majestueusement dans toutes les directions. Par la conformation de ces îles et les montagnes qui les encadrent, on pourrait sup-

poser qu'une mer intérieure y a existé, et qu'elle ne s'est retirée qu'à la suite de quelque grande commotion du globe.

Ces montagnes forment à leurs versants une série de terrasses de dimensions diverses. Il y en a trois principales formant trois gradins d'une élévation de plus de cinquante pieds chacun, offrant par leur ensemble un point de vue admirable. Ce tableau révèle à l'homme le moins observateur combien les œuvres de la nature sont supérieures à celles que l'art lui oppose.

A la base des collines qui contournent le grand lac se trouvent de nombreuses fontaines d'eau thermale, formant par leurs jonctions de petits lacs ou des étangs. En hiver, ces eaux deviennent le rendez-vous d'une innombrable multitude d'oiseaux sauvages aquatiques, se nourrissant de larves d'insectes qui s'y trouvent toujours agglomérées en immense quantité. Des chaleurs souterraines y chauffent tellement la surface du sol, que la neige ne peut stationner dans le voisinage de ce groupe de petits lacs. La température des eaux de ces fontaines varie plus ou moins de l'une à l'autre. Il en est dont la chaleur est si forte qu'on n'y peut tenir la main un moment sans faire un effort sur soi-même. La

plupart de ces fontaines se compose d'eau salée; une seule est sulfureuse, et quelques-unes possèdent une eau potable délicieuse. A une petite demi-lieue de la ville métropole se trouvent deux fontaines thermales sulfureuses, et une dont les eaux sont également chaudes, mais sans mélange minéral. Ces fontaines, situées ainsi à la proximité d'une ville destinée à recevoir une grande population, sont d'un prix inappréciable pour tous les habitants; car non-seulement elles deviennent une source féconde de propreté générale par les soins de l'administration, mais on peut obtenir de précieux résultats en opposant ces eaux à maintes maladies graves provenant de l'influence du climat. Les bains qu'on prend dans le *grand lac salé* se révèlent par une vigueur physique qui rend la santé et la jeunesse aux personnes les plus débiles; mais en sortant de ce bain fortifiant, il est indispensable de se plonger dans l'eau douce pour enlever la croûte de sel blanc qui s'est formée sur tout le corps du baigneur, et lui donne l'aspect d'une statue de marbre vivante.

Le gibier sauvage abonde dans cette vaste contrée. Le daim, la gazelle et l'espèce volatile s'y trouvent avec profusion. Mais le chasseur qui

aime les vives émotions, les dangers d'une lutte inégale, s'adresse à l'ours, à la panthère et autres animaux de proie plus ou moins dignes de sa préférence. Le pêcheur peut également exercer son adresse sans abuser de sa patience à attendre les victimes qu'il veut faire avec la ligne ou le filet; car il n'a guère à se plaindre que de l'embarras du choix dans cette profitable récréation. On ne peut nier que les sectaires, après de si rudes épreuves, ne soient à même aujourd'hui de jouir d'une heureuse existence dans ces régions désertes. Ils goûtent là en paix toutes les jouissances réelles de la vie. Le sol leur paye leur labeur agricole avec prodigalité, et la nature a pris soin d'orner le pays de tableaux qui, par leur aspect enchanteur, défient tous ceux que le génie humain a copiés avec plus ou moins de perfection pour les agglomérer dans des musées, qui sont bien mesquins et insignifiants, quand on les compare à ce musée sublime qu'on nomme *Univers*.

Chaque année, dans la saison d'été, les Indiens incendient certaines parties de la contrée pour rôtir les grillons qui s'y trouvent accumulés en abondance, et dont ils se nourrissent pendant l'hiver. Ces conflagrations offrent un ma-

gnifique spectacle à contempler au sein des ténèbres de la nuit, mais il suffit pour s'en affliger de se rappeler un moment les ravages que font ces colonnes de flammes, en détruisant ainsi chaque année la richesse végétale.

Les Mormons font leur possible pour mettre un terme à cette destructive manière de recueillir les grillons. Pour atteindre ce but, ils ont déjà converti en forêts une partie des prairies naturelles qui alimentent cette torche incendiaire. Ces forêts auront un jour une grande valeur pour la rareté qui règne dans le pays de cette richesse végétale.

L'air est si pur, si léger dans ces contrées, que c'est une douce jouissance que d'y respirer. La vue y trouve également une puissance inconnue ailleurs; elle pénètre dans l'espace à une distance presque incroyable pour les étrangers qui en font l'expérience la première fois. L'œil nu y discerne jusque sous l'horizon des objets peu volumineux.

On prétend qu'un homme y peut être aperçu à vingt ou trente lieues de distance; mais c'est une merveilleuse exagération enfantée par quelque esprit enthousiaste.

En hiver, par un froid sec et lorsque la terre

se dissimule sous un tapis de neige, on y peut voir de très-loin un objet de couleur sombre; mais en été l'atmosphère y est saturée d'insectes qui lui donnent une teinte bleuâtre, et rendent l'usage du télescope très-difficile pour ceux qui se livrent à des observations astronomiques. Dans les plaines arides, on observe des effets de mirage fort curieux. Les objets les plus fantastiques viennent tour à tour frapper vos regards et provoquer votre admiration. Tantôt c'est un jardin délicieux, un splendide palais, un lac d'eau limpide qui s'offrent et cherchent à vous égarer en subjuguant votre attention. Le bâton même que vous tenez à la main se permet de trahir vos sens et votre imagination en prenant la forme d'un géant a une grande distance. Un homme seul se voit souvent multiplier à l'infini, marchant en colonne serrée, avec la précision d'un corps d'armée monœuvrant sur un champ de bataille. De même, il arrive que quelques cavaliers forment plusieurs régiments exécutant diverses évolutions militaires. Tous ces tableaux enchanteurs s'éloignent de vous à mesure que vous croyez en approcher; et pour compléter votre désappointement, ils finissent par s'évanouir à vos yeux en se dérobant sous les voûtes

de l'horizon. De toutes ces merveilles fantastiques, il ne vous reste qu'une lassitude qui ne vous permet plus de continuer votre route sans prendre du repos.

De tels phénomènes ne sont pas sans exercer un certain degré d'influence sur l'esprit des guides que prennent les étrangers pour parcourir ce pays. Aussi ne faut-il ajouter une confiance aveugle aux descriptions que ces cicérones peuvent vous donner de ces sauvages régions.

CHAPITRE XII.

Dogme des Mormons.

Les doctrines religieuses des Mormons ont été plus ou moins modifiées depuis la fondation du culte. Il est même établi en principe qu'elles subiront des changements à mesure que la secte prendra de l'importance numérique. Son origine est trop récente, prête trop à la critique, conséquemment, pour que le chef suprême n'eût pas prévu la nécessité de faire des concessions sur le dogme primitif.

Nous devons nous borner à exposer ces doctrines telles qu'elles sont admises et pratiquées aujourd'hui par les sectaires orthodoxes.

Les Mormons ont la prétention d'être un peu-

ple d'élus, placés ici-bas dans une sphère spirituelle particulière, ne devant tenir aucun compte des lois humaines ni des richesses superflues du monde. Ces prétentions, ayant souvent été mal interprétées par les adeptes et les Gentils, ont grandement contribué à faire naître la haine qui les porta à commettre les uns envers les autres des actes de barbarie.

D'après leurs doctrines, les Mormons prétendent que leur Église est la seule véritable Église de Dieu et de son Fils unique. Ils attendent et comptent obtenir l'intervention du *roi des rois* qui, agissant sous l'influence du Saint-Esprit, prêchera la vérité sur la terre. Tous ceux qui seront préparés et destinés à écouter cette voix divine se réuniront ensemble; et dès lors toutes les sectes chrétiennes seront absorbées par celle qui sera la plus nombreuse et la plus concentrée.

A la suite de ces innombrables conversions, il n'y aura plus que deux cultes antagonistes sur la terre. Les adeptes de l'un auront le pape à leur tête, et ceux de l'autre seront guidés par un des successeurs de Joseph. Les premiers marcheront sous la bannière de Rome, et les seconds se placeront sous le *drapeau de toutes les nations*, auquel se joindront la cuirasse sacrée,

et l'épée d'or de Laban, remises au prophète par l'ange qui lui révéla la mission dont il s'est acquitté au prix de ses jours. Puis aura lieu une grande et décisive bataille entre les deux sectes : bataille de Gog et Magog, mystiquement nommée par les Saints. Le Seigneur prendra part à cette lutte terrible en combattant ses ennemis par le feu, la peste et la famine. Les Saints seront victorieux, et la terre entière leur appartiendra. Alors le Tout-Puissant descendra de son trône céleste pour venir régner parmi les Mormons durant un laps de temps de mille années.

Les Juifs prélùderont à cette bataille régénératrice en érigeant un autre temple dans leur ancienne Jérusalem, où doit paraître leur Messie dans toute la majesté de son triomphe. Les enfants d'Israël se prosterneront aux pieds de leur Sauveur le cœur plein de repentir et d'humilité pour les péchés accomplis, et de joie et d'espérance pour l'avenir. Jérusalem reprendra dès lors sa splendeur passée. Les nouveaux Israélites d'Amérique auront leur quartier général dans le comté de Jackson, état du Missouri, où resplendira la nouvelle Jérusalem, la joie et la gloire du monde entier. C'est là que résidera le pré-

sident des Saints dans un palais digne de son rang suprême et de la ville sacrée de la secte.

En devenant le séjour spécial du Seigneur, la terre reprendra la forme qu'elle avait avant le déluge ; elle ne sera plus divisée en îles et continents isolés. Le globe formera une surface unie comme à sa création. Les deux cités sacrées, c'est-à-dire la nouvelle et l'ancienne Jérusalem, ne seront séparées que par un immense espace jonché de villas délicieuses, et autres demeures plus ou moins ravissantes où régneront la concorde, le bonheur et l'abondance. Personne ne songera à troubler cette complète félicité fraternelle, ni ne le pourrait faire impunément. La nouvelle transformation que subira la terre est qualifiée de *Beulah, Murried* par les Mormons. Nous ne pouvons donner la véritable signification de cette qualification religieuse.

Entre les deux Jérusalem il y aura une voie de communication que le lion n'aura jamais parcourue et que l'œil de l'aigle n'aura jamais aperçue. Puis le temple décrit par Ézéchiel sera érigé avec la plus stricte exactitude, pour être desservi par les deux ordres du sacerdoce. Les lévites rempliront comme jadis les fonctions de

sacrificateurs, et celles des grands prêtres seront confiées aux Melchisédech.

A la fin du règne millénaire, ceux qui n'auront pas observé les préceptes du Seigneur avec sincérité montreront alors pendant un court laps de temps leur esprit rebelle, et formeront une légion dont Satan sera le capitaine; mais les élus auront le pouvoir et la force d'exterminer ces mécréants jusqu'au dernier. La terre, qui, par les Mormons, est considérée comme une créature vivante, sera de nouveau transformée en séjour céleste, et habitée par les Saints des derniers jours, qui n'auront plus rien à envier aux élus du ciel, tant leur bonheur sera complet.

Voilà sommairement la destinée que les Mormons attendent de leur culte. Mais leurs prédicateurs n'entrent jamais dans ces détails lorsqu'ils occupent la chaire. Ils se renferment dans des doctrines qui forment la base des cultes chrétiens : la foi, le repentir, le baptême et la résurrection des morts. L'office divin a lieu à des heures indiquées, comme c'est l'usage parmi les autres religions. Le prêtre le plus âgé commence le service en invoquant la bénédiction du ciel sur la congrégation. Ensuite, on chante des

hymnes composées expressément pour le culte. Le ministre fait à haute voix une prière qu'il improvise, puis on chante encore une hymne, et le sermon succède à ce chant. Le sermon fini, il arrive souvent que d'autres fidèles prennent aussitôt la parole pour adresser des exhortations que l'Esprit divin leur inspire. Puis un chef de la secte ordonne les travaux qui doivent être accomplis dans la semaine au profit de l'église, et communique tous les renseignements capables d'intéresser la congrégation. Là-dessus, le ministre donne la bénédiction, et les fidèles se retirent.

Au moment où la congrégation se rend au temple, il est d'usage de la gratifier, extérieurement, d'une excellente musique pour chasser la tristesse des cœurs affligés et les mieux préparer à se laisser toucher par la parole du ministre. Cette musique joue des airs profanes et religieux; alternativement elle passe d'une antienne à une marche militaire ou à une valse entraînante. Comme la secte est composée de toutes les nations du monde, on est souvent obligé de faire interpréter le sermon à ceux qui ne comprennent pas la langue anglaise, dans laquelle il est toujours prononcé. C'est surtout pour les

Welsh, quoique venant de la Grande-Bretagne même, que cette précaution a lieu fréquemment; car ils sont très-nombreux parmi les adeptes de Joseph. Ces Welsh forment des chœurs pour chanter des hymnes dans leur patois sur des airs champêtres de leur pays; et de tous les sectaires étrangers, il n'en est peut-être pas de plus franchement voués au nouveau culte que ces insulaires, dont l'ignorance égale la foi.

Nous l'avons dit plus haut, le dogme des Mormons est mal défini. Il se compose de doctrines avouées et pratiquées ostensiblement et de croyances secrètes, mystérieuses. Aussi n'est-il pas rare de voir des prédicateurs de ce culte faire appel à l'autorité des chefs de l'Église pour qu'ils condamnent ou approuvent les principes douteux, mal définis et établis. En pareil cas, tout ce que le président avance est accepté comme vérité irrécusable. Il n'est pas extraordinaire de voir régner l'incertitude à l'égard d'un culte si nouveau, puisque le catholicisme, qui date de deux mille ans, n'est pas encore à l'abri de ces vicissitudes.

Voici enfin la partie orthodoxe du dogme des Mormons, telle qu'elle est avouée et proclamée par les principaux organes du culte :

Nous croyons en Dieu le Père éternel, en Jésus-Christ son fils, et au Saint-Esprit.

Nous croyons que les hommes seront punis pour leurs péchés personnels et non pour les transgressions commises par Adam.

Nous croyons qu'en vertu de l'expiation du Christ, l'humanité entière peut être sauvée en observant les préceptes de l'Évangile.

Nous croyons que ces préceptes sont : 1° la foi en Jésus-Christ; 2° le repentir; 3° le baptême par immersion pour la rémission des péchés; 4° l'imposition des mains par la faveur du Saint-Esprit; 5° la communion de la sainte table.

Nous croyons que les hommes doivent être inspirés de Dieu et être consacrés par ceux qui en ont le pouvoir divin, afin de prêcher dignement l'Évangile et administrer les secours de la religion.

Nous croyons dans l'organisation primitive de l'Église, à savoir : les apôtres, prophètes, pasteurs, instituteurs, évangélistes, etc.

Nous croyons dans la puissance de l'Évangile et les dons sacrés qui s'y trouvent, c'est-à-dire dans le don de la foi, du discernement de l'esprit, de prophétiser, de révéler, de pénétrer l'avenir à l'aide de visions, de guérir, de parler des

langues inconnues ou de les comprendre, de pratiquer la sagesse, la charité, l'amour fraternel, etc.

Nous croyons que la Bible est la parole de Dieu. Nous croyons aussi que le *Livre de Mormon* est la parole de Dieu, ainsi que tout autre bon livre.

Nous croyons dans tout ce que Dieu a révélé et dans tout ce qu'il révèle maintenant, comme nous croyons également qu'il révélera beaucoup plus de grandes et importantes choses touchant le ciel et l'arrivée du second Messie sur la terre.

Nous croyons dans la future réunion des enfants d'Israël et dans la nouvelle formation des dix tribus, ainsi que dans la fondation de Sion sur le continent de l'Amérique ; nous croyons que le Christ en personne régnera mille ans sur la terre, qui alors sera transformée en séjour céleste resplendissant de gloire et de félicité.

Nous croyons littéralement dans la résurrection des morts, et que les personnes qui mourront pendant le règne du Christ ne revivront qu'après l'expiration de ce règne.

Nous nous octroyons le privilége d'adorer Dieu d'après l'approbation de notre conscience, agissant librement et accordant au reste de l'hu-

manité le privilége d'adorer le Tout-Puissant à sa manière et où bon lui semble.

Nous croyons qu'étant assujettis aux rois, reines, présidents, gouverneurs et magistrats, nous devons obéir aux lois et les faire respecter lorsqu'elles sont conformes à l'équité.

Nous considérons comme un devoir sacré de pratiquer la vérité, la probité, la tempérance, la chasteté, la bienfaisance, la justice, et reconnaissons que nous devons bien agir envers tout le monde. Nous pouvons même dire que nous observons l'admonition de Paul, en croyant à toutes choses et espérant en toutes choses. Nous avons souffert beaucoup de choses et espérons pouvoir souffrir toutes choses. Nous recherchons tout ce qui mérite d'être aimé, tout ce qui est vertueux, digne d'éloge et estimable. C'est cela qui nous récompense de nos maux et cause nos plus douces jouissances intérieures. Mais les paresseux ne peuvent être chrétiens, ni espérer, conséquemment, de salut éternel. Les oisifs de la ruche humaine doivent être mortellement piqués par les abeilles laborieuses et jetés hors de leur demeure comme une plante parasite et corruptrice.

Les Mormons possèdent déjà une assez longue

liste de livres sacrés, dans lesquels se trouvent établis et commentés les principes de leur religion.

Voici les titres de ces ouvrages : *Book of Mormon* (Livre de Mormon), *Doctrines and Covenants* (Doctrines et Conventions), *Voice of warning* (Voix qui prévient), *The Gospel reflection* (le Reflet de l'Évangile), *The Times and Seasons* (le Temps et les Saisons), *The Millennial star* (l'Étoile millénaire).

Viennent ensuite les divers écrits de Joseph, de Parley P. Pratt, et du président actuel, Brigham Young.

Ainsi qu'on peut le voir plus haut dans les doctrines fondamentales du culte. Le *Livre de Mormon* est le plus vénéré parmi les sectaires. C'est une œuvre sacrée qu'ils placent au-dessus de la Bible, bien qu'ils lui accordent aussi une source divine. Selon eux, la Bible a été défigurée et mal interprétée ou mal comprise par les traducteurs du texte original. Mais avant de nous appesantir sur ces détails, nous croyons nécessaire de parler des diverses étymologies qu'on donne au mot *Mormon*. Les sectaires prétendent que ce mot est tiré du dialecte gaélique et du teutonique, formant un nom composé dont la première syllabe

mor signifie *plus* ou *grand;* la seconde, *mon*. veut dire *bon ;* de sorte que ce mot signifierait *plus de bien,* ou *grand bien*, ou *meilleur,* d'après l'interprétation des chefs de la nouvelle Église. Mais les hellénistes disent à leur tour que ce mot est grec, et convenablement appliqué à la secte d'un imposteur audacieux ; que *mormon,* dans la langue d'Homère, signifie fantôme, monstre hideux, ou imposture ; et que le mot *moroni,* qui figure aussi dans ce livre avec majesté, veut dire *idiot,* ou *idiote*.

Ces deux définitions expriment, l'une la haute opinion que les adeptes de Joseph ont pour son culte, et l'autre manifeste le peu de respect que cette religion inspire à ceux qui la jugent avec plus ou moins de partialité.

Il n'en est pas moins vrai que les adeptes du prophète placent son *Livre de Mormon* au-dessus de la Bible. Ils disent que cette œuvre, qui forme la base de la religion chrétienne, a été tronquée, dénaturée dans le but de corrompre les sublimes doctrines de cette religion; qu'il était réservé à Joseph de reproduire ces pages sacrées dans toute leur pureté et sublimité primitives. Conséquemment, il paraîtra bientôt, s'il n'a déjà paru, une Bible revue et corrigée par le

prophète d'après le texte que Dieu lui a transmis par inspiration.

Dans le dernier sermon prêché par Joseph à Nauvoo, et conservé comme un document sacré dans les archives, il dit : « J'en sais plus que le monde entier, et le Saint-Esprit, qui est en moi et auquel je suis uni, possède un plus vaste degré de compréhension que le reste du monde. » Plus loin, il ajoute : « Je commenterai la première proposition de la Bible, faisant l'histoire de la création du monde. Je dirai : le premier des dieux enfanta les autres dieux. Si vous en doutez, c'est que vous ne croyez pas dans la parole de l'homme *savant*, de Dieu. »

Par cette proposition téméraire, Joseph change, ou plutôt établit une nouvelle hiérarchie dans le ciel. Craignant que ce langage métaphysique ne fût mal interprété par les adeptes, le prophète donna le sens de sa proposition en ces termes : Le Dieu suprême convoqua les autres dieux pour tenir un grand conseil. Les divins conseillers siégèrent dans le ciel, d'où ils contemplaient le monde qui était alors créé. Cette explication contredit, en effet, la version de la Bible touchant la création, sinon de l'univers, mais de la terre du moins.

Les Mormons n'admettent pas aux Saintes Écritures de sens caché, mystique, impénétrable pour l'esprit humain; elles doivent signifier simplement et littéralement ce qu'on y lit; autrement, on aurait le droit de douter de l'équité, de la justice de celui qui en est la source et l'auteur. Dieu ne serait qu'un hypocrite si ses paroles avaient un double sens.

Les Mormons offrent leurs livres sacrés tels qu'ils sont, et pour ce qu'ils expriment littéralement. Lisez et jugez par vous-mêmes, et pour vous-mêmes, disent-ils, et que ceux qui ont foi en nos doctrines se joignent à nous pour les pratiquer fraternellement avec l'assentiment de leur conscience. Le culte de Joseph diffère donc des autres cultes chrétiens d'une manière bien évidente, surtout sur un point qui mérite d'être considéré comme un petit chef-d'œuvre d'habileté.

Le progrès est à l'ordre du jour dans notre siècle, s'est dit Joseph, je vais donc créer un culte progressif. A l'aide de révélations, les chefs de mon Église transformeront son dogme selon les besoins et les exigences de mes adeptes. Qu'est-ce que le progrès? C'est le souffle de Dieu même. Tout ce qui reste immuable fait violence

aux lois divines. L'être qui cesse d'agir cesse d'exister; et s'il cesse de se perfectionner, il devient machine. Dieu ne finira donc jamais de créer l'univers ni de le perfectionner. Assigner un terme à l'œuvre du créateur, c'est en assigner un à son existence. Limiter la perfection d'un culte, c'est proclamer le *statu quo* de la perfectibilité humaine, et condamner à mort les lois du mouvement auxquelles l'univers obéit et ne peut résister qu'au prix de son existence.

Il faut en convenir, Joseph avait mis le cap sur le chemin du succès en proclamant son culte perfectible à l'aide de révélations émanées de lui ou de ses successeurs. Aussi, ses adeptes se moquent-ils de ceux qui ne basent leur foi que sur les anciennes révélations de la Bible, ou gémissent de cette ignorance aveugle. Des flots de lumière, disent-ils, inondent nos âmes et nous permettent de pénétrer les glorieuses vérités du ciel. C'est par le progrès que leur Église se distingue des autres et peut se perpétuer. Le roc sur lequel elle est fondée se nomme *Révélation*, et ce roc, disent les Saints, est plus solide que celui où Rome a construit la sienne.

Voici un passage pris dans une révélation donnée en 1833, et insérée dans le livre de *Covenants* (Convention), page 329, par lequel passage le lecteur verra les droits divins que s'arroge le prophète, et le caractère perfectible qu'il donne à son culte :

« Ainsi parla le Seigneur :... Mon fils, tu es béni désormais, et cela te remet les clés du royaume que je t'ai donné. — Je te le dis, en vérité, les clés de ce royaume ne te seront jamais reprises pendant que tu seras en ce monde. — Et je te donne un commandement, c'est d'exercer le sacerdoce et la présidence; et lorsque tu auras fini de traduire les Prophètes, tu devras désormais présider aux affaires de l'Église et de l'enseignement public; et de temps en temps, selon qu'il en sera nécessaire, je te ferai des révélations pour te laisser pénétrer les mystères de mon royaume, afin que tu puisses maintenir les choses en ordre, étudier et apprendre, t'initier à tout ce que disent les bons livres, te familiariser avec les langues et les peuples. »

Il arrive souvent, et les sectaires le reconnaissent, que ces révélations se contredisent; mais

ces contradictions sont justement la conséquence de la perfectibilité du culte proclamée par le fondateur et son successeur actuel.

CHAPITRE XIII

Définition de Dieu.

Il n'est pas un mortel qui puisse, sans outrager et méconnaître la plus précieuse essence de son être, la raison, nier l'existence d'un Dieu. Le nier est impossible; mais la définition prête d'autant plus à la contradiction que notre faible intelligence ne peut arriver jusqu'au foyer où se trouve l'image visible de cet ÊTRE primitif, au souffle duquel l'univers entier obéit et doit l'existence.

De toutes les définitions avancées jusqu'ici touchant le Créateur, il n'en existe peut-être pas de plus curieuse, nous pourrions même dire in-

génieuse, que celle donnée par le dogme mormon. Ce dogme admet une trinité, mais c'est plutôt par respect pour le christianisme, à la plus pure source duquel il prétend avoir puisé ses doctrines, que par analogie orthodoxe au culte chrétien.

La trinité chrétienne fait un Dieu complexe sans le diviser. Les Mormons, par leur trinité, entendent trois êtres distincts. Selon les livres théologiques de la secte, Dieu le Père est considéré comme un homme perfectionné, mais doué, maintenant, d'une perfection si avancée dans l'ordre de ses attributs, de sa foi, de son intelligence et de son pouvoir, que, comparativement à nous, on peut le nommer l'*Infini*.

Le Fils, Jésus-Christ, est la postérité directe du Père par l'intermédiaire de la Vierge Marie. Le Père vint sur terre y choisir Marie pour épouse divine. Il fit annoncer cet union céleste par l'ange Gabriel, et la solennité matrimoniale eut lieu dans les plaines de la Palestine. L'*Enfant* divin, provenant de cette union, était le *tabernacle* (corps humain), que l'Esprit-Fils s'était préparé et approprié dans le but d'effectuer la transition qui le devait conduire au rang de Dieu lui-même.

Le Saint-Esprit est la volonté concomitante du Père et du Fils. Cet Esprit, possédé en commun, agissant au même degré chez chacun d'eux, produit une constante harmonie de pensées, de sagesse, qui remplissent l'univers. Le Saint-Esprit diffère du Père et du Fils en ce qu'il n'est simplement qu'une âme spirituelle, une *existence* qui n'a jamais eu de *tabernacle*, c'est-à-dire d'enveloppe matérielle, comme en ont les dieux secondaires. Le Saint-Esprit n'est pas un dieu par lui-même, n'ayant jamais revêtu de tabernacle, formalité absolument nécessaire pour subir le temps d'épreuve auquel succèdent la résurrection et la perfection divine des dieux éternels doués de la toute-puissance.

Ces doctrines que nous venons d'exposer aussi littéralement que possible sont tirées, en grande partie, du dernier sermon de Joseph, déjà mentionné plus haut.

Dans ce sermon, il est dit : Dieu lui-même qui siége sur son trône céleste, est un homme semblable à nous-mêmes. Voilà le grand secret qui inquiète et embarrasse tant le genre humain. Si, aujourd'hui, le voile qui dissimule le Dieu tout-puissant, qui fait mouvoir et retient les mondes dans leurs orbites respectifs, si ce voile

était déchiré pendant une minute, nous verrions Dieu dans toute la majesté de sa personne et de sa pompe, s'offrant à nos yeux éblouis avec la forme et l'image de l'homme sa créature. Car Adam fut créé à l'image parfaite de Dieu, avec qui il se promenait et conversait, comme le peuvent faire deux êtres intelligents au suprême degré, dont l'un fut créé par l'autre.

Je puis vous dire, continue le prophète dans ce fameux sermon, comment Dieu parvint à être Dieu. Dieu, le père de nous tous, habitait une planète, comme le fit Jésus-Christ lui-même en venant parmi nous, et je puis, au besoin, vous le prouver par la Bible.

Dieu le Père a le pouvoir suprême en lui-même, et le Fils est doué du même attribut. Que doit faire le Fils de ce pouvoir? Il en doit faire l'usage que le Père fit du sien, c'est la réponse que dicte naturellement cette question. Or, quand Dieu le Père était sur une planète, et que la mort le frappa, c'est par ce pouvoir suprême, conquis dans ce séjour d'épreuve, qu'il a pu abandonner son tabernacle mortel, et le reprendre ensuite. C'est encore par ce même pouvoir que Jésus-Christ a pu quitter aussi le sien, et le reprendre comme Dieu le Père. Car

l'un et l'autre étaient tenus de subir la même épreuve avant de pouvoir atteindre leur état actuel de puissance et de perfection.

Parley P. Pratt, un des plus célèbres apôtres de la secte, vient à l'appui de cette doctrine sur la formation de Dieu, en déclarant, dans un de ses écrits, que l'Être suprême a des yeux, une bouche, des oreilles, tous les traits enfin d'un simple mortel, et qu'il parle quand bon lui semble et à qui lui convient ; qu'il est aussi sage, juste, que capable d'inventer toute espèce de machines et d'effectuer tous genres de travaux. Il n'est pas nécessaire d'être grand théologien pour accorder ces facultés et ces traits physiques à Dieu, puisque nous, qui les possédons, nous lui en sommes redevables. Celui qui peut créer l'homme, est bien capable de l'égaler dans ses capacités individuelles.

Les théologiens de la secte interviennent, dans cette partie fondamentale du dogme, en s'emparant de l'Apocalypse à l'endroit où le Sauveur fait dire à saint Jean : « Et il nous a faits rois et prêtres à Dieu et à son Père (Père de Jésus). » Puis ils ajoutent encore ce passage : « Il y a plusieurs dieux et plusieurs seigneurs, » paroles citées pour justifier la hiérarchie céleste

établie par Joseph. De cette manière, ils croient prouver que le Père de Jésus a aussi son *Père*. Ils parlent avec une assurance imperturbable du *Père*, de l'*Aïeul* et *Trisaïeul* de Jésus-Christ; et remontent ainsi jusqu'au Dieu chef qui convoqua le grand conseil des dieux, lorsque le monde fut créé. Mais les Saints des derniers jours déclarent devoir limiter leur culte au *Père* et au *Fils* célestes que l'*Esprit-Saint* leur a révélé. Lorsque l'homme sait aller vers l'Esprit-Saint, celui-ci sait aller à l'homme, afin de lui déchirer le voile qui lui cache les mystères du ciel.

Le Fils, quand il était à l'état d'esprit primitif, prit de la matière informe du chaos, élément datant de l'existence de Dieu même, auquel élément est inhérente toute la gloire divine; puis il fit de cet élément fondamental, notre terre, tout le système planétaire duquel elle fait partie, le peupla et racheta ses créatures égarées de son sang.

Conséquemment, Jésus-Christ doit être adoré comme le Seigneur de tous les peuples de notre système planétaire et l'héritier de la puissance créatrice et de l'Empire de son père. En agissant ainsi, dit encore le prophète dans son der-

nier sermon, que fait Jésus? Il fait simplement ce qu'il a vu faire à son Père lorsque le monde prit son essor primitif. Je vis mon Père créer son royaume avec crainte et en tremblant; je dois faire de même. » Il n'y a pas un passage de l'*Écriture* qui ne soit gravé dans la mémoire d'un ministre mormon.

En résumé, cette doctrine établit que chaque homme, ayant un esprit de la même origine que celui de Dieu, peut, en pratiquant à la lettre le culte de Joseph, atteindre à un état de perfection et de puissance capables de lui permettre un jour à venir de créer des planètes, de les peupler, de les racheter par une transition expiatoire et d'y régner ensuite à jamais. Mais tous ceux qui refuseront obéissance complète aux révélations émanant des chefs de l'Église mormone, n'obtiendront qu'une gloire inférieure, ne leur permettant de remplir d'autre fonction que celle de serviteurs, tels que scieurs de bois, porteurs d'eau, etc., dans le royaume des *Rois-Saints*. Cette abjecte condition est le châtiment réservé à l'homme vicieux, criminel et incrédule. Les moins coupables pourront obtenir d'être sommeliers, boulangers et même cochers de la reine dans une royale solennité. Car les Mormons pré-

tendent que les coutumes et cérémonies de ce monde sont copiées sur celles du ciel, et qu'ils les pratiqueront avec la pureté et la pompe célestes dans le séjour spirituel.

Le prophète disait à ses fidèles adeptes : Vous devez apprendre ici-bas à devenir *dieux* vous-mêmes, à être rois et prêtres de Dieu, ainsi que l'ont appris tous les dieux degré par degré, en s'élevant de grâce en grâce, d'exaltation en exaltation, avant de pouvoir recueillir la gloire suprême de la puissance éternelle.

Nous passons à un point secondaire du dogme, celui qui traite des sacrements. Le *Book of Covenants* (Livre des Conventions) enseigne que le baptême n'est dûment administré que par une complète immersion de la personne à laquelle on l'administre, que tout autre manière de baptiser n'est qu'une vaine cérémonie. L'efficacité du baptême est d'effacer les péchés qui ne peuvent être pardonnés que par ce sacrement. Les Mormons prétendent que les personnes mortes sans avoir reçu ce sacrement peuvent se le faire administrer par procuration, c'est-à-dire qu'une personne vivante peut recevoir le baptême au nom et pour le profit d'un mort qui a franchi le seuil de la tombe sans avoir reçu cette ablution

régénératrice, soit par négligence ou manque de foi dans cette solennité chrétienne. Ce genre de baptême se nomme le *baptême des morts*.

Ces sectaires croient que, dans le ciel, il existe un temps d'épreuve comme il en existe un sur la terre. Ils pensent qu'un vivant d'ici-bas peut se substituer à un mort pour accomplir tous les devoirs religieux les plus impérieux que le défunt aurait omis ou négligé d'accomplir. De tous ces devoirs religieux, le baptême est considéré comme le plus important. Les Mormons admettent aussi, d'après leur dogme, que les morts, étant tous repentants de leurs péchés, désirent ardemment obtenir le pardon final du créateur. Dieu, disent-ils, nous commande d'avoir la plus grande vénération pour les morts; par ce motif seul, nous sommes autorisés à intervenir pour les morts, ceux surtout qui nous sont chers, dans l'accomplissement des devoirs que notre salut nous impose. Tous les morts au profit desquels des vivants se seront fait baptiser, seront sauvés et se trouveront dans les rangs des élus le jour de la résurrection. Dans cette sublime solennité, les plus dignes fidèles du prophète se distingueront par le cortége qui les accompagnera. Cet entourage, sous le rapport

du nombre et de la splendeur, sera en harmonie avec le rang et le pouvoir accordé par Dieu à ces élus des élus.

Joseph proclame, dans son dernier sermon, que tout homme qui possède un ami dans le monde éternel peut le sauver, à moins d'avoir commis le péché ineffaçable. Quel est ce péché ineffaçable? En omettant de nous le dire, le prophète a laissé une brèche à sa pensée.

En s'exprimant ainsi, le but de Joseph était de convaincre ses adeptes que chacun d'eux pouvait, non-seulement trouver ici-bas le chemin du ciel pour soi, mais encore le faire franchir à ceux de leurs amis, parents ou connaissances qui auraient méconnu la mission que Dieu leur avait imposée en ce monde d'épreuve.

Toutefois, nous nous permettrons de dire que cette doctrine n'est pas nouvelle; elle ne fait que proclamer sous une autre forme le purgatoire des catholiques. Tout ce qui prête à calmer les peines morales, à faire filtrer dans le cœur humain un baume consolateur, doit faire partie de la religion. Les réformateurs du catholicisme ont eu tort d'éloigner le purgatoire, de refuser une station expiatoire aux âmes, car ce temps d'épreuve est logique avec notre imperfection

morale, et la faculté que nous avons en nous de nous repentir du mal que nous avons commis et d'effacer le passé par l'avenir. Comme personne ne peut déchirer le voile qui sépare les morts des vivants, nous ne voyons pas d'inconvénient à leur laisser la douce consolation qu'ils peuvent encore s'aimer et s'entr'aider en deçà et au delà de la tombe.

Les enfants sont responsables de leurs actions à l'âge de huit ans. Jusque-là, ce sont les parents qui en doivent compte à Dieu. Ce n'est qu'au moment où la responsabilité morale des parents cesse, qu'ils doivent faire administrer le baptême à leurs enfants. Cette cérémonie est considérée comme une violation abominable de ce sacrement, si on l'accomplit avant que l'enfant n'en puisse apprécier l'importance.

La régénération commence au baptême, et devient complète par l'imposition des mains sur la personne baptisée, par le prêtre de l'ordre de Melchisédech; car les ministres de cet ordre peuvent seuls servir d'intermédiaire au Saint-Esprit, qui préside à la solennité du sacrement du baptême.

Le sacrement de la communion est institué et reçu en souvenir de l'expiation de Jésus-Christ,

ainsi que de ses commandements. En pratiquant ce sacrement, les Saints disent qu'ils peuvent attirer et retenir en eux l'Esprit du Seigneur. Le pain et le vin sont les symboles du sacrement de la communion; mais une révélation du prophète défend aux adeptes de pratiquer ce sacrement avec du pain et du vin provenant des Gentils. Comme jusqu'ici les Saints n'ont pu, faute de temps, produire eux-mêmes le précieux liquide, ils sont autorisés par une révélation à y substituer l'eau. Pour justifier cette substitution, ils disent que ce n'est pas la nature de l'objet qu'on prend qui constitue le sacrement de la communion, mais seulement la foi sincère avec laquelle on le pratique. Par cette divine solennité, on n'a d'autre but que celui de prouver au Sauveur que le souvenir de cette expiation est profondément gravé dans le cœur de l'humanité pour laquelle il s'est sacrifié. Ce sont les évêques qui, le jour du Seigneur, administrent le sacrement de la communion. Chaque fidèle accomplit cette solennité sans quitter sa place : on lui remet là le pain et le breuvage qu'il doit consommer, conformément à la cérémonie.

Lorsque le temps aura permis d'ériger un temple dans *Sion* ou autre succursale désignée

pour occuper provisoirement le rang d'église métropole, le sacrement du baptême des morts ne pourra être administré ailleurs, excepté à l'ancienne Jérusalem, où l'on doit ériger un temple favorisé du même privilége que celui de la *Sion* de l'État du Missouri. Des fonts spéciaux seront construits dans ces temples métropolitains, avec une magnificence qui égalera celle de l'édifice. Suivant les Mormons, le baptême des morts fut institué avant la formation du monde, et ne doit être reçu que dans les temples où sont les clés du sacré sacerdoce, et la source de la gloire divine.

La sixième *Épître générale* ordonne aux Saints qui se trouvent répandus sur toute la terre, de se réunir au siége de la secte, d'y payer exactement la dîme, afin qu'on puisse, avec ces ressources, élever aussitôt que possible un temple où le baptême des morts et des vivants pourra être administré. La même épître ajoute : Il faut, pour obtenir une place au ciel, posséder un *temple terrestre*. Si les adeptes contreviennent aux ordonnances du temple, négligent d'acquitter ponctuellement la dîme en sa faveur, Jésus les proclamera brigands, voleurs, pour avoir ainsi abandonné le chemin du

ciel qu'on leur avait indiqué. Une stricte observation des ordonnances du temple est aussi indispensable au fidèle pour se régénérer complétement, que le baptême lui est nécessaire pour obtenir un salut partiel. La voix du pasteur de Dieu, ajoute l'épître citée plus haut, crie : Que tous les saints de la terre se hâtent de rejoindre mon troupeau.

D'après les théologiens mormons, il semblerait que la foi s'obtiendrait par les efforts de l'esprit, ainsi que le pouvoir d'accomplir des choses sacrées et surnaturelles. L'esprit et le corps, poursuivent-ils, resteraient inactifs, ou plutôt seraient condamnés à l'inactivité absolue, si le premier ne croyait pas aux choses invisibles et ne possédait un principe d'action sur tous les êtres intelligents. C'est par le travail de l'esprit que la foi s'opère en vous, comme c'est par la foi que nous obtenons toutes les félicités temporelles, spirituelles et le pouvoir d'agir. Ces nouveaux théologiens accordent un principe de vie à tout ce qui compose l'univers. La terre, les minéraux, le règne végétal possèdent un principe de vie passible du contrôle des êtres intelligents. En résumé, la foi s'obtient par l'activité de notre esprit, et constitue le principe fonda-

mental à l'aide duquel nous pouvons atteindre au rang des dieux ; car ce principe possède une puissance illimitée sur toute chose.

Il n'est pas sans intérêt de dire comment les Mormons expliquent les lois morales en remontant à leur source commune.

On se rappelle que dans son dernier sermon, le prophète a déclaré que Dieu n'a pu se créer soi-même. La source de ce Dieu primitif est une intelligence innée, préexistante, sans fin ni commencement. Suivant le dogme de l'Église mormone, la création de l'univers se fit ainsi : deux molécules de matière élémentaire se sont réunies, puis consultées. Dans ce premier entretien, elles ont comparé leur intelligence respective, après quoi elles ont appelé un troisième atome dans ce conseil. Ces trois parcelles, formant alors une seule volonté, devinrent le grand pouvoir primordial qui resta depuis sans rival, en raison de sa priorité. Ayant la liberté d'agir sur les autres molécules, ce premier pouvoir les attirait constamment à lui, et augmentait la puissance de sa volonté dans les proportions de l'accroissement de son volume. De sorte que, depuis ce moment, il n'a cessé de progresser et ne cessera jamais de le faire, puisque son pou-

voir est sans contrôle et sans limite. De là vient cette essence divine qu'on nomme *lois morales*, qui se gouvernent elles-mêmes en gouvernant toute chose. De là émane l'éternel évangile qui constitue la loi naturelle. De là aussi jaillit un Dieu qui, à son tour, en engendra d'autres par l'effet de sa propre volonté. Ainsi procéda la création jusqu'ici, et continuera de le faire éternellement de la même manière.

Les lois de l'harmonie et de la propagation exigeaient la création de deux sexes chez tous les êtres, et les deux sexes furent créés. Ces lois voulaient aussi qu'il existât plusieurs degrés de perfection parmi toutes les créatures, et cela fut établi. Chaque système planétaire possède des êtres d'une intelligence plus ou moins parfaite, et d'une perfection progressive. Mais comme l'intelligence du Dieu primitif progresse aussi sans cesse, celle des créatures et des dieux inférieurs ne pourra jamais l'égaler. Le Dieu père ou primordial est la source et l'origine de tous les ruisseaux intellectuels qui alimentent et vivifient l'univers.

Il est des anges dont la mission est de parcourir tous les systèmes planétaires pour y transmettre les messages des dieux. C'est ainsi que

certains mortels sont informés ici-bas des volontés du ciel. Ce fut ainsi que Joseph reçut de l'ange Moroni l'ordre de rétablir le vrai culte de Jésus-Christ, tel que les Mormons le pratiquent et tel qu'il est censé avoir été révélé à leur prophète dans toute sa pureté divine et originelle.

Poursuivons la curieuse théorie de Joseph.

L'esprit ne fut pas créé, non, dit-il; c'est un élément qui fut et sera de toute éternité. Supposez que Dieu a le pouvoir de créer l'esprit de l'homme, c'est dégrader l'humanité. Il existe donc autant d'esprits distincts que d'êtres intelligents, puisque chacun de nous est complétement créé avant d'apparaître en ce monde. Ces esprits ont le choix de rester dans leur état primitif, ou de prendre une enveloppe matérielle et de se placer au-dessous de toute chose, afin de pouvoir ensuite s'élever au-dessus de toute chose. C'est par ce moyen seul qu'ils peuvent se procurer une gloire bien supérieure à celle dont ils jouissaient dans le ciel avant de prendre cette forme humaine. Ces remarques expliquent la cause de notre présence sur terre. Si les esprits n'ambitionnaient pas une gloire plus éclatante que celle qui est la conséquence de leur existence naturelle, ils reculeraient devant les tribulations

qui les attendent ici-bas. Mais les brillantes promesses que leur fait l'avenir, les déterminent tous à supporter ce rigoureux temps d'épreuve. En devenant simples mortels, ces esprits perdent le souvenir de leur état primitif; c'est pourquoi ils travaillent à reconquérir, par le salut, la perfection, le bonheur et la puissance des dieux.

Lorsque l'esprit prend possession d'un tabernacle, l'homme est créé et devient à la fois un être matériel et spirituel. Selon le dogme des Mormons, cette union s'opère dès que l'embryon se forme. Pour ce motif, l'homme est un être dithéisme; il se compose de deux principes élémentaires, dont l'un est visible et palpable, et l'autre invisible et insaisissable. L'esprit est, comme le corps, une matière; elle est seulement plus raffinée, plus subtile, plus élémentaire; qualités qui lui permettent de vivifier et de contrôler le tabernacle qu'il a bien voulu se donner. L'esprit ne peut être visible aux mortels que par un miracle. Il circule à travers le corps comme le fluide électrique le fait à travers la terre. Néanmoins, il est en réalité plus subtil, plus substantiel que le corps; car il ne peut subir aucun changement, ni être anéanti ou détruit. Il est même supérieur à Dieu, puisque Dieu fut

créé par l'esprit, et que l'esprit ne peut l'être par Dieu. La mort ne produit sur nous d'autre effet que la séparation du corps d'avec l'esprit; mais l'esprit n'en garde pas moins de vue l'enveloppe dont la mort l'a dépouillé; et au jour solennel de la résurrection, l'esprit saura bien réunir jusqu'au moindre atome de son précieux tabernacle pour former avec lui une seconde et éternelle union.

La mort est l'œuvre de la désobéissance d'Adam, désigné dans la Bible mormone sous le nom de grand patriarche Michaël. Adam ne mangea le fruit défendu qu'avec connaissance de cause; c'est-à-dire qu'il savait que sa chute serait la conséquence de sa transgression aux ordres du Créateur. Mais cette trangression était inévitable, puisqu'elle était inhérente à la nature indépendante de l'esprit éternel constituant le principe vital du grand patriarche, ainsi qu'il le constitue chez tous les êtres intelligents. Adam savait que l'esprit pouvait se procurer un tabernacle mortel par l'intermédiaire de la femme. Il savait qu'il ne dépendrait que de lui de s'élever en gloire et en puissance en acceptant l'épreuve que l'avenir lui offrait dans ce genre d'existence. L'esprit qui refuse de conquérir en ce monde la

puissance céleste en repoussant les doctrines qui peuvent seules effectuer sa régénération, retombe, après sa mort, ou plutôt après la mort de son corps, dans une condition plus dégénérée encore que celle qu'il a quittée en subissant l'influence mortelle; s'il persiste à suivre la mauvaise voie, il tombe de dégradation en dégradation, jusqu'au jour où la honte et le repentir opèrent sa conversion au bien, en lui montrant la vérité dans son éclat irrécusable. Dès que cet esprit dégradé et abject s'est repenti, il reprend son essor dans la sphère de la perfection, et ne s'arrête que dans les régions célestes.

On raconte que l'un des plus célèbres apôtres des Mormons, aujourd'hui président d'une succursale, homme d'un talent remarquable comme publiciste et théologien, semblait révoquer en doute certaines parties du dogme, et manifestait même l'intention d'abandonner le culte, lorsqu'un ange lui apparut pour dissiper ses doutes et raffermir sa foi. Le céleste messager lui dit que s'il rejetait le culte du prophète, il serait contraint, à sa mort, de prendre le tabernacle d'un nègre. Cette menace suffit pour remplacer chez l'apôtre chancelant le doute par la plus fervente conviction.

Le nègre est fort mal traité par le culte de Joseph. C'est un être maudit, condamné à la plus vile servitude en ce monde et dans l'autre. Le nègre le plus favorisé du destin ne peut compter que sur un faible reflet de gloire dans le séjour éternel. En un mot, selon le dogme mormon, le nègre est le paria du ciel et de la terre.

L'Indien est de même un être abject; mais les peaux rouges n'ont été maudites que pour leur teint et leur indolence. Le repentir, l'obéissance, la conversion sincère au culte du prophète suffisent à l'Indien pour pouvoir retrouver sa gloire et sa beauté primitives, et se rendre digne des Juifs de la Palestine, ses ancêtres.

Le tabernacle d'un Indien n'inflige qu'un châtiment temporaire au Mormon, qui est condamné à l'accepter après sa mort pour prix de ses transgressions aux préceptes de Joseph.

Aussi dégradant que soit considéré le tabernacle d'un nègre aux yeux des sectaires, il ne l'est cependant pas assez pour infliger les plus rigoureuses punitions méritées par les plus endurcis des adeptes. Pour ces derniers, il est un châtiment plus vil encore que celui de leur donner le tabernacle d'un Africain; on leur impose

celui d'une brute, afin de les dompter en leur inspirant la honte et le repentir : c'est en les traitant ainsi qu'on les remet sur le chemin de la gloire céleste.

Les animaux domestiques pleins de vices et de méchanceté, se plaisant à abreuver leurs maîtres de vicissitudes, de tels animaux, disons-nous, sont considérés par les Mormons comme étant possédés de l'esprit d'un mauvais sectaire qui, par son incrédulité et ses méfaits, a été obligé de prendre à sa mort le tabernacle de cette bête brute.

Dans ce travail, notre tâche doit se borner à la reproduction des doctrines de cette secte, laissant au lecteur la liberté de les commenter comme bon lui semblera et de faire ressortir les contradictions qui se peuvent rencontrer dans ce dogme. En pareille matière, la discussion est facile, puisque chacun peut récuser les preuves de son antagoniste. Il est bien aisé de repousser un dogme comme étant mensonger aux yeux de la raison; mais on ne peut se permettre de le rectifier avec pleine connaissance de cause. D'ailleurs, il ne faut pas perdre de vue que le culte de Joseph est basé sur des doctrines progressives. Il s'épure chaque jour, et ne peut manquer, par

la suite, de se dépouiller des erreurs grossières qu'on lui peut reprocher aujourd'hui. C'est dans la sagesse des successeurs du prophète que réside le succès définitif de son œuvre téméraire.

CHAPITRE XIV.

Ce qui se passa au ciel après la chute d'Adam.

D'accord avec le christianisme, les Mormons attribuent à la chute d'Adam l'origine du péché. Ayant le pouvoir *surnaturel* de pénétrer les mystères du ciel, le prophète donne les détails les plus minutieux sur ce qui survint dans le céleste séjour à la suite de la désobéissance du premier patriarche. Joseph raconte ainsi ce grand événement:

Après la transgression d'Adam, un grand conseil des dieux eut lieu dans les régions sacrées. Au nombre de ces divins conseillers, se trouvait le *Dieu-Fils* et son frère aîné Lucifer, fils de l'Aurore, la brillante étoile de gloire, le guide des hôtes du céleste séjour.

On posa au conseil cette question :

Comment l'homme peut-il être sauvé ou racheté du péché qu'il vient de commettre ?

Chaque membre prit la parole et résolut la question d'une manière différente. Lucifer dit, par exemple, qu'il sauverait l'homme par son péché en lui en laissant subir les conséquences. Mais Jésus-Christ proposa de sauver l'homme de son péché en le préservant de l'abîme qui en était la conséquence naturelle. Cette proposition ayant été acceptée par le *Père des dieux*, Lucifer s'en formalisa, et, dès lors, conçut le projet séditieux qui le fit chasser du ciel en compagnie de tous les anges rebelles qu'il avait corrompus pour les entraîner à prendre part à la lutte dont le but était de détrôner le Dieu-Père. Par sa défaite inévitable, Lucifer devint le chef des esprits méchants et pervers sous le nom de Satan. Bien que déchu de sa gloire primitive, l'ange rebelle emporta avec lui, néanmoins, bon nombre des nobles et précieuses qualités qu'il possédait dans le ciel. En dépit de son odieuse révolte, il est resté, cet ange criminel, ce que l'a fait l'illustre Milton dans son poëme immortel, un archange ruiné de gloire céleste, mais *gentleman* accompli. Toutes les basses tentations, les maléfices

dégradants sont pratiqués par les démons crapuleux, qui sont à Satan ce que le singe est à l'homme. Il est donc injuste d'attribuer au roi des enfers les ignominies que la vermine de ses sujets se permet envers l'humanité. Les Mormons disent que Satan ne prend personnellement part qu'à des actes dignes de son caractère et de sa haute puissance, rivale de celle des dieux.

Nous allons rapporter une anecdote qui vient à l'appui de cette assertion.

Le lecteur n'a pas oublié le célèbre Sidney Rigdon, l'apôtre zélé, infatigable, l'ami intime du prophète, et n'ayant que lui pour supérieur. Cette haute position ne suffisant pas encore à l'ambition insatiable de cet adepte privilégié, il tenta de se faire l'égal du chef suprême. Pour atteindre ce but difficile, Rigdon commença par se mettre, comme le prophète, en communication directe avec le ciel. Un jour, il déclara qu'il recevait souvent les visites d'un ange qui lui donnait le pouvoir de rendre des révélations, ainsi que le faisait Joseph. Cette faveur parut improbable aux fidèles, et surtout au prophète. La conduite de Rigdon fut donc accusée de sacrilége, et lui valut, dit-on, un châtiment exem-

plaire qui l'aurait pu sauver de l'apostasie, s'il l'avait interprété comme Dieu le voulait. Mais l'ambition lui avait gangrené l'âme d'une manière incurable.

Une nuit, pendant qu'il était plongé dans un sommeil profond, il fut réveillé en sursaut par un choc terrible. Il reconnut aussitôt qu'une main puissante et surnaturelle s'était appesantie sur lui. Cette main n'était rien moins que celle du roi des enfers, cherchant à corriger l'apôtre de sa coupable conduite. Après avoir produit cette secousse à ébranler la maison, ce terrible visiteur découvrit le lit du pécheur, et, s'en emparant avec une brutalité indécente, le traîna par les jambes hors de la chambre en lui faisant compter tous les degrés de l'escalier avec sa tête. Satan fut sans pitié pour les cheveux blancs de l'apôtre rebelle ; il le traîna ainsi jusque dans la rue, où le prince des ténèbres disparut en fumée de soufre. Cette rigoureuse correction fut infligée plusieurs fois à ce coupable apôtre, sans le détourner, néanmoins, de la voie pernicieuse qu'il suivait depuis quelque temps. Enfin, il finit par se déclarer ouvertement l'ennemi du culte qu'il avait embrassé avec tant d'ardeur et propagé avec autant de succès que de talent.

Si les Mormons savent distinguer Satan de ses propres sujets, c'est grâce au prophète, qui a pris soin de donner un parfait signalement du chef de l'enfer, que divers signes révèlent en toute occasion, outre son attitude altière, sa haute stature et la couleur particulière de ses cheveux. Voilà, quant à nous, tout ce que nous pouvons répéter du portrait de l'ange déchu ; comme il n'appartient pas aux profanes d'en savoir davantage sur la physionomie de Satan, le lecteur sera assez juste pour s'en contenter.

Nous rentrons dans notre sujet en donnant quelques curieux détails sur la faculté que les Saints s'arrogeaient de parler toutes les langues. Ce n'était pas bien difficile d'inventer cette faculté en théorie ; mais de la théorie à la pratique, l'espace nous semble infranchissable : qu'on en juge par ce qui suit :

Lorsque des personnes se trouvent réunies dans le but de se livrer à des pratiques religieuses, le Saint-Esprit descend en elles et les transporte d'enthousiasme. Cette joie divine se manifeste par toute espèce de sons de voix inintelligibles souvent, non-seulement pour les profanes, mais encore pour les fidèles qui les articulent. Ces sons confus en apparenre, ne font

cependant pas moins partie d'un langage quelconque, parfaitement compréhensible pour les inspirés du ciel, comme le prophète. Or, quel que soit le son qu'on articule, il a une signification pour le Seigneur. Dans la pratique de ses devoirs religieux, si un fidèle désire parler et éprouve de l'embarras à exprimer les pensées qui surgissent de son âme à l'aide du Saint-Esprit, il doit se tenir debout, avoir foi entière en Jésus-Christ, ouvrir la bouche, chanter sur le ton qui lui plaira, et chaque son, chaque cadence auront un sens net pour le Seigneur et le ministre du culte aux oreilles duquel ces sons parviendront.

Voilà qui explique comment Joseph a pu traduire les tables d'or que l'ange Moroni lui a révélées.

CHAPITRE XV.

La résurrection expliquée par les Mormons.

Les prêtres mormons connaissent la Bible aussi bien, sinon mieux, qu'aucun autre clergé chrétien. Mais Joseph et ses adeptes se trouvent souvent en désaccord sur le sens de l'Écriture sacrée. En parlant de la création du monde, le prophète Isaïe dit que Dieu commanda aux eaux de s'accumuler sur un point du globe, afin que le reste de la terre parût. Ce passage de l'Écriture autorisa Joseph à croire que la mer ne formait primitivement qu'un seul et vaste océan encadrant une immense surface de terre d'une forme circulaire. Cette surface offrait l'aspect d'une plaine magnifique, semée de collines

et de vallées délicieuses. Le climat était en harmonie avec la belle conformation du sol. Une brise vivifiante s'y mêlait à une douce chaleur pendant tout le cours de l'année. L'œil rencontrait de toutes parts des arbres chargés de fruits exquis, et de fleurs exhalant des parfums enivrant d'un bonheur céleste. La création entière était alors favorisée de toutes les jouissances que donnent la santé, la paix, la justice, l'abondance et l'amour du bien qui jaillit d'un cœur pur et d'un esprit éclairé.

A la tête de cette heureuse création, se trouvait notre premier père, résidant dans un jardin céleste.

L'homme régnait en maître suprême sur toutes les autres créatures, et conversait face à face avec Dieu, comme le peuvent faire deux simples mortels. Car, à cette époque primitive, l'homme n'était séparé de son Créateur que par un voile transparent formé d'une douce lumière.

Cet ordre de chose dura jusqu'à la chute d'Adam. La terre partagea le sort du patriarche qui tomba dans l'abîme du péché par sa transgression aux ordres de Dieu. La malédiction du premier homme atteignit le globe, qui était son héritage. Cette terre si belle, si fertile, si riante,

prit une forme analogue à sa nouvelle destinée, se couvrit de ronces et de broussailles en signe de deuil. Le couple infortuné étant désormais condamné à gémir sous le poids de la misère, des souffrances physiques et morales, la terre, par sympathie pour une si grande infortune, disent les Mormons, a pris un aspect sauvage en se dépouillant de la splendide toilette dont l'avait dotée le Créateur. La mane et les fleurs parfumées cédèrent la place à l'épine et au chardon; et au lieu de servir de refuge à la sagesse angélique, elle devint le séjour de l'iniquité, surgissant de plus en plus chaque jour des coupables actions de la nouvelle race humaine, qui fut presque complétement détruite par le déluge, que la juste colère du Seigneur envoya pour effacer tant de crimes et régénérer cette race maudite.

Ce déluge transforma la surface de la terre d'une manière méconnaissable. Des montagnes immenses, de profondes vallées, des îles et des continents furent formés et séparés par des mers qui restèrent longtemps infranchissables pour l'homme. Cette violente métamorphose du globe n'était donc que la conséquence du premier péché du premier couple, et quand nous aurons

suffisamment expié cette transgression, les choses reprendront leur aspect original.

Le *Livre de Mormon* nous dit, qu'à la mort du Christ, le continent américain ressentit un choc si terrible, que des villes, des villages, des montagnes, des lacs disparurent dans le fond de l'abîme. La forme de la terre éprouva encore un nouveau changement dans ce moment d'agonie et de convulsion que lui infligeait la puissance divine. Depuis lors, les hommes, comme la terre, n'ont cessé de dégénérer. Les anciens étaient dignes de converser avec le Seigneur et les anges; ils recevaient, dans ces entretiens célestes, des leçons, des conseils qui ravivaient dans les cœurs la vertu, et sanctifiaient les âmes en leur indiquant le chemin du salut. Si l'on compare les sages de nos jours à ceux de ces temps primitifs, ce ne sont plus que des pygmées qui ne servent qu'à obstruer l'étroit sentier conduisant au ciel.

Mais heureusement le retour de ce passé délicieux est proche. Une voix crie dans le désert : « Toutes les vallées seront exhaussées, et toutes les collines seront abaissées. De puissantes révolutions vont s'effectuer dans le but de rétablir la beauté primitive de la face de la terre. »

Suivant le dogme des Mormons, cette métamorphose du globe sera le prélude matériel de la résurrection générale. Dès que cette transformation commencera à s'opérer, l'homme et les animaux se purifieront, se régénéreront aussi graduellement ; de sorte que le mal finira par disparaître complétement, un jour à venir, sous l'influence de la vérité lumineuse dont le règne ici-bas doit tout dominer pour que l'humanité goûte un bonheur sans mélange de maux physiques et moraux. La sagesse du Seigneur occupera toute la partie habitable du globe, comme l'eau couvrira celle destinée à la mer. Puis arrivera, enfin, la solennité de la résurrection de tous les morts, pour que les élus puissent revenir jouir de ce délicieux paradis en compagnie du Sauveur durant mille années, qui s'écouleront sans le moindre nuage de trouble ni de malheur.

Le prophète et ses apôtres étaient des hommes trop bien versés dans les mystères de l'autre monde, pour se borner à nous offrir la même résurrection que nous prédisent les Écritures.

Voici comment les livres théologiques de cette secte raconte ce miracle par anticipation :

Le corps sera le même qu'avant, à l'excep-

tion du sang qui ne sera pas restauré. L'apôtre Pratt, qui nous fournit ce passage, dit que le corps du Sauveur, quoique privé de sang après sa résurrection, n'en était pas moins substantiel que le nôtre, puisqu'il le fit toucher à ses disciples pour ne leur laisser aucun doute possible sur la vérité de ce miracle; à sa résurrection, le Christ reprit son divin tabernale, que les hommes, pour lesquels ils se sacrifiaient, avaient donné en pâture à une mort cruelle et infamante. Or, le jour de la résurrection générale, tous les corps se reformeront comme celui du Sauveur pour franchir le seuil du séjour de la gloire éternelle.

A la suite de cette solennité divine, tous les enfants d'Abraham seront transportés dans la Judée, et les autres peuples se réuniront dans la belle Amérique. Les Juifs reconstruiront leur antique Sion, et les adeptes de Joseph érigeront leur nouvelle Jérusalem dans l'État du Missouri. Ces deux villes métropoles de la foi régénératrice de l'humanité, seront construites de pierres précieuses et autres matériaux les plus rares.

Mais à l'expiration du règne millénaire prédit par le dogme du prophète, la terre subira encore une transformation pour devenir définitivement l'éternel et délicieux héritage de l'homme.

Ce séjour n'aura plus rien de terrestre; un baptême de feu sacré, en purifiant notre globe complétement, le rendra comparable à la résidence céleste du Créateur. Mais ce délicieux et divin séjour sera privé un moment des deux villes sacrées; la Sion des Juifs et celle des Mormons seront littéralement élevées au ciel pour y aller prendre le Sauveur, à qui elles serviront de temple resplendissant d'une vivifiante lumière, qui, de là, se répandra sur tout le reste de ce globe privilégié. Le Dieu primitif se complaira à le contempler du haut de la coupole azurée du ciel.

Ainsi que le prouvent ces détails, les chefs de l'Église mormone déroulent, ou plutôt déchirent le voile opaque de l'avenir avec une grande dextérité. C'est un livre toujours ouvert pour eux, ne contenant aucun mystère pouvant mettre leur pénétration à la moindre épreuve; leur puissance est illimitée.

Il n'est peut-être pas sans intérêt pour le lecteur de connaître les moyens que Dieu emploie pour transmettre ses messages aux prêtres mormons. Cette théorie prophétique est ingénieuse, en ce qu'elle ne précise pas l'époque où doivent s'accomplir les grands événements qu'elle prédit.

Le temps n'a pas la même mesure sur tous les points de l'univers, disent les oracles de cette secte, et, pour ce motif, un jour dans certaines planètes équivaut à mille ans de notre computation.

Dieu transmet ses messages par l'intermédiaire des anges dont il est environné; d'autres fois il se sert de rayons lumineux, de l'électricité et même de sons tout particuliers. Lorsqu'un ange apporte un message céleste sur la terre, et qu'il y est question de jours, de semaines ou d'années, ce temps est toujours mesuré d'après la computation qui se rapporte à la planète qu'habite le divin messager. De là vient l'impossibilité de préciser exactement le jour où l'événement annoncé aura lieu.

Ces anges ne sont adressés qu'au chef suprême de la secte, pour lui dicter les mesures qu'il doit prendre en temps opportun, c'est-à-dire au moment où les sectaires seront capables de se conformer aux volontés du ciel avec connaissance de cause. Car, il serait très-dangereux de vouloir imposer brusquement le faisceau des nouvelles doctrines que le chef veut introduire dans le culte : les esclaves se font par la force brutale, et les prosélytes par la persuasion.

Les simples sectaires peuvent recevoir des révélations touchant leurs affaires personnelles dans les cas importants. Cette divine faveur s'obtient par la prière et la foi profonde dans les doctrines du culte ; mais seulement pour les personnes qui ne peuvent tirer de leur propre sagacité, à force d'étude et d'industrie, le guide naturel dont elles ont besoin pour ne pas s'égarer dans la voie du mal. Quand il arrive qu'un Mormon, désireux de faire le bien, cède quelquefois à l'influence du mal, c'est qu'il se laisse séduire par un esprit pervers que les anges n'ont pas même le pouvoir d'éloigner du plus fidèle adepte. Le chef suprême de la secte pouvant seul discerner les insinuations criminelles de l'esprit malin de celles prescrites par la puissance divine, son contrôle et sa sanction sont donc reconnus indispensables pour valider les révélations que les membres du culte peuvent obtenir à leur profit individuel. Comme le démontrent ces remarques, le clergé n'oublie jamais, dans tous les cultes, de donner toute la prépondérance possible à ses prérogatives.

CHAPITRE XVI.

Le sacerdoce et ses diverses attributions.

Le sacerdoce de l'Église mormone, copié en partie sur celui de l'ancien culte israélite, se compose de deux grands ordres, celui des Melchisédech et celui des Aaronites. Jusqu'ici, le nouveau culte n'a été desservi que par les Melchisédech; mais l'ordre d'Aaron sera institué dès que le temple métropolitain existera dans la nouvelle région qu'habite la secte en ce moment. Car alors on sacrifiera des animaux en expiation des péchés commis quotidiennement par les adeptes.

Les frais du culte sont à la charge des sectaires.

Chaque membre acquitte cette redevance par son travail ou une somme équivalente. Les évêques sont chargés de percevoir cette contribution en nature ou en argent. Les produits qui viennent de cette source de revenu sacerdotal sont déposés dans des magasins publics établis à cet effet. Les évêques administrent les affaires temporelles de l'Église sous la haute direction de la présidence.

La hiérarchie sacerdotale des Mormons consiste dans une présidence composée de trois personnes, correspondant à la Trinité céleste, ou du moins à la primitive présidence chrétienne constituée par les trois évangélistes : saint Pierre, saint Jacques et saint Jean.

Après la présidence vient le collége des Douze, composé de douze apôtres ambulants, dont chacun d'eux a le droit de présider dans les succursales établies en pays étranger. Viennent ensuite les grands prêtres, les prêtres, les elders, les évêques, les instituteurs, les diacres et les évangélistes ou missionnaires. Chaque ordre possède des juges compétents pour veiller à la discipline de ses membres et aux transactions qui les concernent collectivement. Mais il existe une cour suprême dont les décisions sont sans appel. On

ne lui soumet que les causes de la plus grave importance, qui, pour être jugées impartialement, demandent un tribunal composé de tous les membres du clergé; c'est un concile au lieu d'une cour de justice qu'on provoque en pareil cas.

Il existe aussi un grand conseil composé de douze membres choisis parmi les grands prêtres. Ce conseil est en session permanente, et ses pouvoirs sont presque aussi étendus que ceux de la présidence unitaire. Une fois réunis en séance, tous les membres de ce mystérieux tribunal sont libres d'émettre et de soutenir leurs opinions personnelles; mais celui qui le préside, étant le chef suprême de la secte, est revêtu d'une autorité sans contrôle. Lui seul a le droit de juger les questions qu'on discute à huis clos dans ce puissant conseil; et tous les membres s'inclinent devant la décision du président, bien qu'elle ait méconnu la majorité des opinions émises.

Récuser ou seulement réfuter l'arrêt du président de cette cour sans appel, serait un crime impardonnable aux yeux des fidèles; car les décisions de ce puissant personnage sont considérées comme dictées par le destin et sanctionnées par Dieu même.

Ce conseil est pour le chef de l'Église mormone un instrument aussi docile que précieux à son autorité illimitée. Chaque membre est l'espion dévoué du président et se fait un devoir sacré de lui rendre compte de ce qui se passe parmi les sectaires. Si l'un de ces derniers a l'audace d'émettre une opinion nouvelle, susceptible de nuire à la puissance sacerdotale du culte, le rapport en est fait au conseil secret, et des mesures sont prises aussitôt pour étouffer ce germe de discorde en expulsant son auteur, s'il est seulement soupçonné de chanceler dans la foi nouvelle. Les sectaires qui ignorent toute l'étendue des attributions de cet aréopage ne peuvent s'expliquer comment leur chef suprême parvient à savoir tout ce qui se passe parmi toute la secte, jusque dans la vie privée des familles et des individus. Ce conseil est emprunté à l'ancienne république de Venise, et il est probable que le doge n'était pas servi avec plus de zèle, d'habileté, de discrétion et de dévouement par ses inquisiteurs que Brigham-Young ne l'est aujourd'hui par ses onze séides, dans la nouvelle terre promise du Nouveau-Monde.

Ce n'est que pour la forme que le chef de

l'Église laisse exercer ostensiblement les droits civils des sectaires comme l'exigent les institutions républicaines du pays. Dans une solennité électorale, par exemple, le candidat élu sera toujours celui qu'aura désigné le chef suprême. On raconte, à cet égard, un fait qui mérite d'être rapporté.

Il s'agissait d'envoyer un mandataire au congrès des États-Unis, en vertu d'une loi fédérale par laquelle le pays occupé par la secte se trouvait organisé en territoire de la République. Le choix de ce délégué devait sortir de l'urne électorale pour qu'il fût conforme aux institutions républicaines qui régissent toute la confédération. Une élection eut lieu, en effet, pour que ce représentant obtînt son mandat de la majorité des suffrages exprimés : mais il était déjà en route et presque rendu à son poste législatif lorsqu'il fut élu. Le chef suprême des sectaires l'ayant désigné d'avance à la sanction de l'urne, le mandataire partit donc pour Washington sur l'ordre que lui en donna le maître absolu, et il reçut par la poste les titres nécessaires pour justifier aux yeux du congrès la légalité de son mandat. Il serait même possible qu'il eût eu dans sa poche son mandat en règle; car le puissant

personnage qui avait choisi et expédié ce délégué était bien convaincu que les électeurs confirmeraient à l'unanimité cette nomination anticipée. Voter contre la volonté du chef de l'Église mormone, serait, de la part des sectaires, commettre un acte de folie, sinon un crime impardonnable aux yeux de la suprême sagesse qui parle toujours par la bouche de ce saint des saints.

Les prêtres de cette secte font usage de signes maçonniques. Ils prétendent que cet ordre appartenait originairement au sacerdoce de l'Église chrétienne, qu'il en composait une des plus précieuses doctrines, que par la suite la maçonnerie a été corrompue par des mains profanes et détournée de son noble but. Mais le prophète, avec l'aide de son ange, a restauré cette institution dans son état de pureté primitive, et rétabli les signes des divers degrés qui étaient restés dans la nuit des temps. Les sectaires affirment que la première fois que Joseph visita la loge des Gentils de l'Illinois, il put y travailler dans tous les grades sans la moindre instruction préalable, chose qui blessa si fort l'ineptie des membres de cette loge et excita leur jalousie à un si haut point, que la loge de Nauvoo fut excommuniée et

supprimée par le grand maître de l'ordre des Gentils. Ce fut ainsi, disent les Saints, que les maçons gentils se vengèrent de leur ignorance des mystères d'une institution susceptible de procurer une si grande somme de bonheur à l'humanité.

La hiérarchie sacerdotale, chez les Mormons, n'est pas moins compliquée que celle de l'Église catholique, et les postes éminents y sont plus accessibles au zèle fanatique, aveugle, qu'à une piété simple et éclairée. Il est une chose qu'on exige avant tout de la part du bas clergé, c'est une foi sans réserve aux doctrines proclamées par la tête du culte. Celui qui veut sortir des rangs inférieurs ne doit jamais oublier de bien acquitter les redevances qui lui sont imposées; car cette ponctualité exerce une grande influence sur l'esprit des sommités cléricales en faveur de la personne qui l'observe. Négliger de payer la dîme à qui de droit, c'est se fermer le chemin de la puissance et de la considération générale. Un membre du petit clergé qui agit ainsi est bien assuré de ne jamais franchir le seuil des hautes fonctions spirituelles; il s'expose même à se voir rejeter honteusement dans les bas-fonds de la secte, parmi les adeptes

qui sont plus ou moins soupçonnés d'hérésie.

Le rite actuel des Mormons n'est pas exercé comme il devrait l'être, faute d'un temple digne de répondre aux besoins du culte. Mais dès que cet édifice sera complété, de nouvelles révélations indiqueront les changements que devront subir les cérémonies religieuses du culte. Il y aura dans le temple des bains destinés à l'usage particulier des prêtres et des prêtresses du culte. Car les femmes pourront alors embrasser le sacerdoce et en remplir les fonctions en commun avec l'autre sexe. Pour les mieux préparer à cette dignité ecclésiastique, on les initie maintenant à l'ordre de la maçonnerie tel que le prophète l'a reconstitué. Les membres du clergé des deux sexes auront des ablutions à faire avant de se présenter à l'autel pour y célébrer le service divin, et autres formalités à remplir qui n'ont pas lieu en ce moment.

Le successeur du prophète est un homme trop habile pour ne pas tirer avantage de ce que le hasard lui met sur son chemin, et surtout des choses qui peuvent servir à confirmer aux adeptes qu'ils sont bien un peuple choisi par le Seigneur pour régénérer le monde. On a trouvé, par exemple, au sud du territoire d'Utah, sur

des rochers escarpés bordant la vallée de Sam-Peté, des caractères hiéroglyphiques gravés par les Indiens primitifs de cette vaste région. Les descendants actuels de ceux qui ont incrusté ces signes mystérieux ne peuvent que faiblement les imiter et en ignorent même la signification. Mais, heureusement, Joseph a laissé des disciples capables de déchiffrer ce voile impénétrable et de révéler aux simples mortels le sens de ces écrits hiéroglyphiques que la main des siècles n'a pu effacer. Si nous en devons croire les traducteurs inspirés que possède la nouvelle Église, ces caractères confirment très-positivement la version du *Livre de Mormon*, concernant l'origine des peuples aborigènes de l'Amérique.

Nous regrettons que la modicité du prix de cet ouvrage ne nous permette pas de mettre sous les yeux du lecteur les spécimens que nous possédons de ces curieux hiéroglyphes; car ils auraient pu servir à exciter son érudition. Nous nous bornons à donner ci-dessous une traduction de la version anglaise que les savants de la secte ont prêtée à ces signes mystérieux :

« Moi Mahanti, le deuxième roi des Lamanites, dans cinq vallées de ces montagnes, j'ai tracé ceci en l'an douze cent, à dater du jour que

nous sommes venus de Jérusalem. Et j'ai trois fils partis dans la contrée du Sud pour y vivre de la chasse au daim et à la gazelle. »

En résumé, la puissance sacerdotale est tout chez les Mormons, puisqu'elle confond le temporel avec le spirituel. Chaque membre du clergé est une espèce de demi-dieu. Il est doué de la foi la plus pure ; il peut discerner les bons esprits invisibles des mauvais ; prophétiser, rendre des révélations célestes, interpréter les langues inconnues, guérir les maux physiques par la vertu de son caractère sacré ; il représente la vraie sagesse, la charité et l'amour fraternel. Ces divines attributions sont, bien entendu, accordées au suprême degré au chef du culte. Dans la sphère sacerdotale il est, pour le reste du clergé, ce que Dieu, dans le ciel, est pour les anges. Il existe des choses ténébreuses qui ne peuvent devenir transparentes qu'à ses yeux. Ce prestige surnaturel, joint à l'immense revenu provenant des redevances imposées aux sectaires, donne un pouvoir sans égal au président des Saints des derniers jours.

Le pape ni même l'autocrate de Russie ne peuvent comparer leur puissance à celle qu'exerce Brigham-Young sur tous ses adeptes dans la

vaste région qu'ils occupent et font fleurir comme par enchantement.

Mais l'impartialité nous commande d'ajouter en faveur de ce potentat théocratique que, jusqu'à ce jour, son autorité illimitée a veillé aux intérêts matériels de la secte avec une sollicitude paternelle. Soulager la détresse individuelle de ses adeptes est pour lui un devoir impérieux qu'il sait remplir avec autant de simplicité que d'empressement.

N'est-ce pas dans cette partie honorable de sa conduite qu'il faut chercher la cause du dévouement et de la vénération dont il est l'objet de la part de presque tous les sectaires? Il ne faut pas oublier non plus que les membres de cette nouvelle religion se composent, en majeure partie, d'Européens habitués à porter le joug de la tyrannie de ceux qui les gouvernent; ils trouvent, conséquemment, chez les Mormons, une condition sociale infiniment supérieure sous tous les rapports à celle qu'on leur imposait par la force et la misère dans leur malheureuse patrie. Leur ignorance ajoute encore à leur bonheur en les aidant beaucoup à se laisser persuader qu'ils sont bien les élus du Seigneur, destinés à jouir de la gloire éternelle que leur annoncent chaque

jour les chefs du culte. Ils se prêtent de tout cœur aux sacrifices qu'on exige d'eux pour grossir leurs rangs de nouveaux convertis. Aussi le globe entier est-il maintenant parcouru par des missionnaires mormons qui s'acquittent de leurs devoirs avec autant de zèle que de discrétion. Au moment même où nous écrivons cette histoire, nous pouvons presque affirmer que la France n'est pas sans posséder quelques missionnaires mormons travaillant discrètement à faire des prosélytes.

L'éducation sacerdotale est plutôt basée sur la foi que sur le savoir scolastique. Chaque sectaire est presque en naissant un ministre du culte; car tous le peuvent devenir lorsqu'ils sont assez pieux et fervents. Bien qu'en général le clergé soit peu érudit, certains de ses membres ont reçu une éducation brillante; et tous montrent une remarquable habileté dans les luttes de controverse qu'ils soutiennent contre leurs antagonistes. D'ailleurs, l'Église mormone compte plusieurs ex-ministres des autres cultes chrétiens dans les rangs de ses plus éminents défenseurs et prélats, et ces derniers sont trop aguerris dans les discussions théologiques pour ne pas savoir former de bons élèves. Une chose digne de remarque

encore chez ce peuple, c'est une préoccupation constante de ce qui se passe parmi la secte pour s'assurer si personne ne s'écarte du chemin indiqué par l'autorité suprême. Celui qui dévie le moindrement du sentier orthodoxe, soit prêtre ou laïque, est bien certain d'être signalé et rappelé à l'ordre s'il persévère dans sa conduite hostile.

C'est une espèce d'inquisition naturelle qu'on y exerce pour prévenir l'hérésie et la discorde; mais plus tard cette surveillance causera le mal qu'elle cherche à éviter.

CHAPITRE XVII.

Mœurs et condition sociale de la secte.

Aux États-Unis, les nouvelles pénètrent jusque dans les plus sauvages solitudes, à l'aide de ce rapide messager qu'on nomme *Liberté de la presse*. Lorsque les sectaires furent informés de la prochaine arrivée parmi eux de plusieurs officiers du gouvernement fédéral, chargés d'explorer et de reconnaître ce nouveau et vaste territoire de la République, cette mesure les alarma grandement, parce qu'ils pensaient qu'une telle mesure gouvernementale était le prélude de leur dépossession de ce pays qu'ils avaient conquis au prix de tant de souffrances, de cruelles privations et de rudes labeurs.

Ces ingénieurs furent donc froidement reçus d'abord par les Saints; mais ce mauvais accueil cessa dès que ceux-ci surent que la mission topographique ordonnée par le gouvernement n'avait que des avantages pour eux, son but étant de bien reconnaître le pays, afin d'en révéler les ressources avec certitude. A partir de ce moment, les explorateurs officiels ont été l'objet des plus grands égards de la part des sectaires, à l'exception toutefois d'ignorants fanatiques qui furent plus d'une année à se convaincre de la vérité sur ce point et à changer de conduite envers les agents du pouvoir fédéral.

Ces ingénieurs ont déclaré qu'ils s'acquittèrent de leur tâche difficile parmi cette secte avec moins d'obstacles peut-être qu'ils n'en eussent trouvé chez tout autre peuple civilisé. A l'époque où cette exploration avait lieu, cette sauvage contrée était journellement traversée par des caravanes d'émigrants qui s'en allaient chercher fortune en Californie. Ces caravanes étaient formées à la hâte par des gens de tous les pays, n'ayant pas mesuré la longue distance qu'ils avaient à franchir d'après leurs ressources pécuniaires.

Elles se divisaient et se subdivisaient en route,

faute d'harmonie et de mutuelle sympathie ; et ces séparations causaient de grands mécontentements chez certaines personnes, parce qu'elles se trouvaient lésées dans les partages des provisions qui avaient lieu entre les parties dissidentes. Plusieurs de ces mécontents ont fait appel à la justice des Mormons pour forcer leurs adversaires à tenir compte de leurs réclamations ; ces causes délicates étaient jugées avec la plus stricte impartialité par les magistrats sectaires auxquels on les soumettait ; mais cette équité, reconnue par toute personne désintéressée dans la cause, n'en était pas moins considérée et proclamée comme un acte d'oppression par les parties condamnées. Celles-ci ne se bornaient même pas toujours à accuser les juges de violer les droits sacrés de l'équité, elles voulaient se soustraire encore à leur décision par la révolte. Mais ces rébellions n'aboutissaient qu'à faire mieux sentir la puissance civile des Saints.

La calomnie étant la seule arme que les récalcitrants pouvaient opposer aux juges mormons pour se venger de leurs équitables décisions, ils ne manquèrent pas d'écrire à leurs correspondants tout ce que la haine leur dictait

contre tous les membres de la nouvelle secte. Parmi ces émigrants, il s'en trouvait qui allaient en Californie pour s'y fixer indéfiniment et s'y livrer à l'agriculture. Ces derniers amenaient avec eux des bestiaux qui causaient de grands dommages en passant dans les récoltes des sectaires. Ces dégâts étaient estimés naturellement un prix bien plus élevé qu'ils ne l'eussent pu être équitablement dans les contrées peuplées de l'Union, et les émigrants trouvaient encore là un prétexte pour se plaindre de la rapacité et de la tyrannie des Mormons.

Mais la justice ordonne de déclarer ici que ces plaintes étaient sans fondement.

Cette assertion se trouve justifiée par le grand nombre de prosélytes que fit la secte parmi ces étrangers, et, certes, dans un pays de liberté comme les États-Unis, de telles conversions ne peuvent être que volontaires et le résultat d'un accueil cordial. Il ne fallût rien moins qu'une grande somme de bonheur matériel, en effet, pour faire renoncer ces aventuriers à leurs rêves de fortune merveilleuse et les retenir dans cette sauvage contrée, à la porte, relativement à la distance qu'ils avaient déjà parcourue, des trésors inépuisables du nouvel Eldorado.

On ne peut s'imaginer toutes les scènes étranges que cette fièvre de l'or a fait naître sur mer et sur terre, parmi ces milliers d'émigrants se rendant de toutes parts en Californie. Celui qui pourrait recueillir les principaux épisodes de cette tumultueuse émigration, ils mériteraient certainement les honneurs de l'impression.

Parmi tous ces héros enfantés par ces événements inconnus, il en est un qui a presque réussi à s'imposer aux archives de la postérité. Il n'est personne, en Californie, qui ne connaisse de nom l'*homme à la brouette*. Nous sommes persuadés que l'histoire s'empare de plus d'un personnage qui ne pourrait pas donner à son immortalité historique un si glorieux passe-port que l'homme à la brouette. Nous n'avons qu'un reproche à lui adresser, c'est celui de n'avoir pas su tirer parti de son héroïque tour de force. Il eût pu faire fortune en allant en Californie, rien qu'en révélant son projet de vouloir s'y rendre en compagnie d'une brouette, dans laquelle il transporterait son modeste bagage. Car, à cette nouvelle, de nombreux paris n'eussent pas manqué de s'ouvrir parmi les amateurs, qui sont fort nombreux en Amérique. Les gagnants se fussent

certainement fait un grand plaisir de partager avec le héros d'une tâche si difficile à accomplir.

Cet homme à la brouette était un robuste Allemand qui, faute d'autre moyen de transport pour ses effets, les mit dans une brouette qu'il poussa victorieusement, mais non sans fatigue, au sein d'une nombreuse caravane, jusqu'à la rivière *Weber*. En traversant cette rivière sur un radeau, l'impétuosité du courant, grossi par la fonte des neiges, ayant englouti le fragile esquif, la célèbre brouette disparut pour jamais dans l'abîme. Les personnes se sont sauvées à la nage, et le robuste Germain semblait plus attaché à son véhicule qu'à l'existence même. Cependant, il se consola peu à peu de cette perte en voyant que ses compagnons de voyage lui conservaient le glorieux titre qu'il avait si bien mérité, celui d'*homme à la brouette*. Mais il faudrait être bien insensible à la vraie gloire, pour ne pas comprendre la juste fierté qu'aurait éprouvée notre héros en faisant son entrée à San-Francisco avec une brouette à laquelle il aurait donné l'impulsion durant un trajet de près de deux mille lieues. En lui payant cet humble et sincère tribut de publicité, nous avons du moins la douce consolation d'avoir

observé la noble maxime qui commande de rendre hommage au courage malheureux.

Là-dessus, nous rentrons dans notre sujet, qu'un devoir impérieux d'historien nous a fait abandonner un moment.

Touchant l'obéissance passive aux conseils donnés par les sommités de la secte, les Mormons offrent une grande homogénéité d'action; mais dans le reste de leur conduite privée, on remarque la différence qui existe plus ou moins parmi les autres sociétés civilisées. Les Saints conviennent que, parmi eux, il s'est trouvé des individus qui ont mal interprété les doctrines du culte en croyant qu'elles les autorisaient, dès ce moment, à prendre possession de ce que possédaient les Gentils, que ce n'était pas commettre un vol que de s'emparer des bestiaux et de la moisson de ces infidèles.

Cet aveu prouve d'une manière presque irrécusable que les accusations de vol que les habitants du Missouri et de l'Illinois portaient contre les Saints étaient bien fondées.

Mais le clergé condamne sévèrement ce genre de rapine du haut de la chaire apostolique.

Pendant longtemps, les Mormons ont nié énergiquement l'existence de la polygamie

parmi eux, bien qu'elle y fut pratiquée généralement. Mais aujourd'hui, cette coutume orientale est trop perceptible aux regards des profanes pour qu'on puisse dissimuler la vérité sur ce point. Lorsqu'on touche cette question délicate, les sectaires répondent que la pluralité des femmes légitimes est autorisée par la Bible, et qu'il paraîtra avant peu un commentaire des Écritures sacrées pour prouver que la polygamie est admissible dans tous les cultes chrétiens. A l'appui de cette assertion, ils vous disent même que notre Sauveur avait trois épouses ; Marie, Marthe et l'autre Marie que Jésus aimait tant.

Cette triple et divine union fut célébrée, ajoutent-ils, à Cana, en Galilée. Mais, selon les Mormons, leur polygamie n'a rien de commun avec cette sensualité qui l'a provoquée, et la maintient chez les Musulmans. Ils ne cohabitent qu'avec une seule femme ; les autres ne leur appartiennent qu'à titre d'épouses spirituelles.

Ce langage semblerait manquer de sincérité, puisque, d'un autre côté, le clergé prêche la propagation et la multiplicité des sectaires. Le mariage fut institué pour engendrer, disent les prêtres, un peuple sacré destiné à occuper le

royaume du *Dieu Fils*, après la résurrection prédite par l'Écriture.

L'infidélité conjugale est exécrée parmi les Saints. Lorsque la doctrine de la pluralité des épouses sera proclamée officiellement, les plaisirs licencieux et l'infidélité conjugale entraîneront la peine de mort pour ceux qui en seront accusés et convaincus. La plus rigide chasteté sera imposée aux sectaires, et une continence absolue sera de plus recommandée aux femmes enceintes et à celles qui allaiteront leur progéniture.

Toutes les unions qu'un adepte contracte après la première se nomment un *sealing* (scellement). Ce *sealing* constitue pour l'homme qui l'accomplit tous les droits que le mariage peut lui donner sur une femme. Mais cette polygamie est pratiquée avec le plus stricte décorum; elle ne blesse en rien la morale publique considérée extérieurement par l'œil du plus rigide observateur.

Le chef suprême a seul le pouvoir d'accorder le privilége aux adeptes d'accroître le nombre de leurs épouses. Cet immense pouvoir matrimonial est transmissible par délégation, afin d'en rendre l'usage accessible aux sectaires les

plus éloignés du siége de la secte. On prélude à ces *sealings* de la même manière à peu près que les Gentils à leur mariage civil, c'est-à-dire que le Mormon doit d'abord, pour contracter un *sealing*, s'assurer du consentement des parents, puis de celui de la fille, et de celui enfin du prophète.

Si une femme se voit négligée par l'autre sexe, elle a le droit de demander un homme en mariage. Pour justifier cette démarche, la sainte invoque les impérieux devoirs que lui impose le salut de son âme; car le lecteur n'a pas oublié que le dogme de ce culte proclame que la femme ne peut entrer dans le céleste séjour qu'en compagnie d'un époux. Pour s'éviter un refus matrimonial, déjà si pénible pour un homme, elle peut charger le président de lui procurer un époux. Ce prélat a le droit d'exiger de tout sectaire capable de supporter la charge d'une épouse, de *sceller* celle qui ne l'est pas et lui demande à l'être. Celui qui déclinerait une telle union sans alléguer de graves motifs, s'exposerait à la *censure* du conseil des Douze, châtiment fort redouté du sectaire le moins fervent.

D'une autre part, le président s'oppose quel-

quefois à des *sealings*, parce qu'ils lui semblent provoqués par des causes immorales.

En s'emparant du pouvoir de *sceller* les adeptes, Joseph comprit qu'il devait conséquemment s'arroger aussi celui de rompre les liens qu'il formait. Mais la dissolution d'un *sealing* n'est jamais opérée par le président sans qu'il ait préalablement épuisé tous les moyens de réconciliation entre le couple antipathique.

Nous l'avons dit déjà, chez les Mormons, la polygamie ne se pratique pas comme en Orient. Les *épouses* ne vivent pas sous le même toit. On en voit cependant qui habitent la même maison et la même chambre, car généralement ces demeures n'ont qu'une pièce; mais les épouses supplémentaires prennent presque toujours leurs repas dehors, et font souvent cette dépense impérieuse à l'aide de leur propre travail. Cette conduite désintéressée leur est dictée par ce passage du prophète Isaïe : « Et en ce temps-là, sept femmes prendront un homme seul et lui diront : Nous mangerons notre pain, et nous nous vêtirons de nos habits; seulement, que nous portions ton nom; ôte notre opprobre. »

Pour les Mormons, c'est un devoir personnel à la fois religieux et social de tuer le séducteur

d'une épouse, d'une fille ou d'une sœur. Ce devoir sacré s'est transformé en loi tacite parmi les sectaires; car ils l'ont déjà sanctionnée par des arrêts juridiques, entre autres par l'acquittement d'un nommé Égan, accusé et convaincu d'avoir tué de sang-froid, si toutefois la chose est possible, le séducteur de sa femme dans la *Great salt Lake City*, ville métropole actuelle des adeptes. Dans la déclaration de non-culpabilité prononcée dans cette affaire par le chef du jury, on remarque ce passage : « Exiger en pareil cas des dommages civils; c'est prendre pour exemple la corruption des vieux gouvernements. Le seul principe qui doit remplir et faire palpiter le cœur des habitants de ce territoire en cette grave circonstance, est celui-ci : *L'homme qui séduit la femme de son voisin doit mourir, et le plus près parent de la femme déshonorée doit le tuer*. Moïse institua le même châtiment. » Nous ne pouvons donc appuyer notre législation sur une plus sage autorité, disent les Mormons.

Il ne faut pas se figurer que la polygamie soit généralement supportée sans murmure intérieur de la part du beau sexe, dans le pays d'Utah. La liberté de respirer le grand air ne suffit pas

toujours à la docile Mormone ; elle a besoin, comme toutes les personnes de son sexe, d'épancher son cœur dans un cœur moins divisé que ne l'est celui de son époux polygame. Lorsque Joseph mit cette doctrine en pratique, sa femme primitive le menaça de représailles pour la lui faire abandonner. Il n'est pas douteux que cette innovation est considérée comme un fardeau par un grand nombre de Mormones ; ce joug n'est léger que pour celles qui sont absorbées totalement par le fanatisme religieux. La femme qui brise les liens d'un *sealing* pour s'unir à un autre homme, est exclue de toute réunion sociale, et passible d'une réprobation moins équivoque encore de la part de l'autorité compétente.

M. Gunnisson, à qui nous sommes tant redevables pour cette histoire, raconte, à cet égard, un fait que nous ne pouvons omettre de rapporter ici.

Un adepte du système social, que M. Cabet dirige et pratique maintenant à Nauvoo, ancien séjour des Mormons, passa l'hiver parmi les Saints dans la métropole de la vallée. A l'approche du printemps, il se remit en route pour se rendre en Californie, but de son voyage. Une Mormone,

ayant un enfant de deux ans environ, pria notre compatriote de bien vouloir l'emmener dans l'Eldorado, où se trouvait alors un jeune homme à qui elle était fiancée, et qu'elle épouserait selon les lois du pays, si elle pouvait le rejoindre. Cette jeune femme ajouta qu'elle n'avait été visitée depuis trois ans par le haut dignitaire auquel elle était *scellée,* ni reçu de lui la moindre assistance matérielle dans ce même laps de temps. Cet aveu était trop touchant, prononcé surtout par les lèvres rosées d'une jeune et jolie femme, pour ne pas être dignement apprécié par notre compatriote. Il se fit donc un plaisir et un devoir de prendre la jeune Mormone et son enfant sous sa faible, mais dévouée protection.

On se mit en route pour la patrie de l'or, et tout semblait présager un complet succès à cet enlèvement volontaire, lorsque après avoir fait cent milles environ, le couple voyageur fut rattrapé par des sectaires envoyés à la poursuite de la Sainte infidèle. Elle fut sommée de rentrer au bercail sans délai, pour reprendre la chaîne qui l'unissait à l'homme qu'elle n'avait pas vu depuis trois ans. Le Français qui avait favorisé la fuite de cette jeune femme fut tenté de résister à ses persécuteurs; mais il renonça à cette défense

énergique en réfléchissant qu'elle n'aurait d'autre résultat que d'aggraver la position de la fugitive.

Outre la polygamie, il est encore un moyen plus simple, mis en usage chez les Mormons, pour accroître et même enrichir les familles d'élite : c'est l'adoption. Certaines sommités adoptent quelquefois une famille entière. Il est des sectaires qui se font gloire de se donner ainsi à un grand dignitaire de l'Église. Le chef suprême, par exemple, en possède un bon nombre. Ce genre d'adoption fait souvent des enfants plus âgés que leurs pères ; mais cette progéniture adoptive n'en est pas moins passible de toute la soumission et docilité filiale des enfants légitimes. Cette étrange servitude volontaire ne révèle-t-elle pas jusqu'à quel point le fanatisme religieux peut émousser la dignité et l'indépendance dans le cœur humain?

Les Mormons sont accusés d'avoir la mauvaise habitude de faire usage d'un langage profane dans les relations ordinaires de la vie, et même dans la chaire du temple. Mais les expressions que les Gentils trouvent blessantes et déplacées dans la bouche de gens bien élevés, n'ont pas cette choquante signification pour les Saints. Ils

jurent avec ou sans intention malveillante. Nous ne pouvons dire comment ils ont été amenés à trouver innocentes les expressions malséantes dont ils font usage. Cette habitude étant condamnée chez tous les peuples civilisés, devient inexplicable chez des hommes qui se gratifient d'une divine épithète. Quant aux prédicateurs, on a grandement exagéré leur licence orale. Si généralement leur diction et leur improvisation ne sont pas d'une pureté remarquable, c'est plus le manque de capacité personnelle ou d'éducation qu'il faut accuser en cela, qu'une pensée hostile aux bonnes règles de la rhétorique.

Les Mormons aiment la société et les réunions joyeuses autant, si ce n'est plus, qu'aucun peuple. Ils accueillent cordialement les étrangers; mais l'insuffisance de leurs maisons actuelles ne leur permet pas de pratiquer l'hospitalité aussi confortablement qu'ils le voudraient. Leurs premières résidences se composent généralement d'une seule pièce et sont construites en bois grossièrement travaillé. Ils étaient pauvres alors, et le temps pressait; on se hâta donc de se mettre à couvert provisoirement dans une cabane. Mais déjà un grand nombre de jolies maisons en bri-

ques ont remplacé les *log-cabins* primitives dans la fertile vallée.

Les bals et les soirées ne sont pas rares chez les Mormons. Ces plaisirs sociaux sont encouragés par la présence des sommités de l'Église. Souvent on ouvre le bal par une prière, sollicitant la bénédiction du Ciel en faveur de ces plaisirs mondains, comme ils la sollicitent pour les actions les plus graves et les plus utiles. A cette invocation religieuse succèdent l'appel d'un orchestre harmonieux et la danse la plus vive, la plus pétillante que le bonheur et la joie puissent provoquer. Toutes les personnes présentes y prennent part, depuis le plus humble sectaire jusqu'au plus haut dignitaire, sans même en excepter le chef suprême. Cette récréation chorégraphique est destinée à être admise dans le programme des cérémonies religieuses du temple. La danse est aussi digne de louanger Dieu que le chant, disent-ils. Ces réunions joyeuses se prolongent fort tard dans la nuit pour la jeunesse. Le jour en voit souvent le terme, et les restes du souper servent de déjeuner aux retardataires.

Chacun, parmi les Saints, est assuré du pain du jour et de l'abri du soir. Les chants et la mu-

sique s'échappent harmonieusement aussi bien des fissures des *log-cabins* que des portes des plus belles résidences de la vallée.

L'épithète fraternelle qu'ils se donnent mutuellement persuaderait sans peine l'étranger qui les observe pour la première fois, que tous ces sectaires ne font, en effet, qu'une seule et nombreuse famille, aussi heureuse qu'étroitement unie par les liens de l'affection.

Habitués, dès l'enfance la plus tendre, à se traiter de frères et de sœurs, cette affectueuse qualification finit par exercer une très-favorable influence sur les rapports sociaux de la secte.

Le remède du paupérisme, que des hommes généreux appellent et cherchent avec une si noble ardeur, se trouve ici tout simplement dans une réciprocité sociale bien établie et strictement pratiquée. Ceux qui en veulent la preuve n'ont qu'à se rendre sur les bords du grand lac salé.

Pour donner au lecteur une juste idée de l'impression que fait sur l'esprit des enfants le nom de *frère* que s'entre-donnent les Mormons; nous allons rapporter la réponse que fit un jour un petit garçon à des étrangers qui le questionnaient pour connaître sa famille. Qui êtes-

vous? lui dit-on. —Je suis le *frère* fils de Pack, répondit naïvement l'enfant, ne croyant pas devoir séparer son titre de *frère collectif* de celui de fils individuel de Pack, en déclinant son nom de famille.

Il se passe souvent des scènes ridicules dans leurs *meetings* religieux, et ces scènes sont presque toujours l'effet d'un enthousiasme mal interprété. On raconte, à cet égard, qu'une femme se leva tout à coup dans un de ces meetings, et prononça d'une voix énergique les trois mots suivants : « MELAI, MELI, MELÉE. » Et ces paroles étaient à peine prononcées, qu'un jeune homme, se croyant possédé, pour la première fois, du précieux don d'interpréter toutes les langues inconnues, se leva pour répéter à haute voix le sens des paroles prononcées par la Sainte et que la malheureuse ignorait elle-même. La Mormone inspirée avait dit, sans le vouloir, par ces trois mots incompréhensibles : « Ma jambe, ma cuisse, mon genou. » Cette interprétation fit rougir le beau sexe jusqu'au blanc des yeux, et les chefs du culte en furent d'autant plus scandalisés, que ce jeune homme n'avait aucun titre qui l'autorisât à s'arroger le don miraculeux d'interpréter les langues inconnues. Il fut

mandé, en conséquence, devant l'aréopage, qui le réprimanda sévèrement pour cet acte présomptueux. Mais le jeune téméraire persista dans son savoir surnaturel, et paraissait, en dépit de l'admonition du chef suprême, vouloir user de cette faveur du ciel chaque fois que l'occasion s'en présenterait.

Le veuvage chez les Mormons présente une difficulté aussi délicate que difficile à résoudre. On sait que les Saints ont tous l'espoir et la prétention d'être rois lorsque leur régénération sera effectuée. Comme la polygamie, le divorce et le veuvage les exposent, surtout les hommes, à d'innombrables mutations conjugales, il s'agit de savoir, pour les épouses, laquelle d'elles toutes sera la première reine du roi à qui elles sont *scellées*. La précédence du *sealing,* en pareil cas, prévaudra-t-elle sur la plus grande somme d'affection conjugale? C'est une question que le dogme ne peut manquer de trancher dès que la polygamie en fera authentiquement partie; mais jusqu'à ce jour elle a causé bien des doutes aux épouses, et valu aux époux des redoublements de caresses et d'affection. Le successeur de Joseph, le prophète actuel des Saints, avant de se convertir à ce culte, avait

une épouse qu'il aimait tendrement. Étant morte dans une autre foi, son affectionné mari l'a pu ramener à son culte, et la sauver en se faisant administrer pour elle le baptême des morts. Cette immersion régénératrice cause une grande anxiété à la femme qui a succédé à l'épouse primitive de ce haut personnage, car elle doute si elle sera la première de ses reines dans l'éternel séjour.

CHAPITRE XVIII

Destinée probable du Mormonisme.

Avant de résumer cette narration historique d'une secte dont tout le monde parle maintenant et que si peu de gens connaissent, nous ferons connaître en peu de mots la tribu indienne qui a donné son nom au territoire immense qu'occupent aujourd'hui les Mormons.

Les Utahs composent une tribu divisée en plusieurs bandes indépendantes et dirigée par autant de chefs différents. Ces divers groupes de sauvages parlent le même langage, mais vivent en assez mauvais termes, quoique s'entremêlant souvent par les liens du mariage.

Dans *Ybüab Valley*, près de *Salt Muntain*,

se trouve un précipice au fond duquel il y a une fontaine dont les eaux jaillissent à quelques pieds avant de se perdre dans le sol spongieux de l'abîme. Cette fontaine est appelée *Pun-gun* par les Indiens. Ils croient qu'un enfant l'habite et vient à la surface au coucher du soleil ; si quelqu'un en approche alors, il crie pour qu'on l'aide à sortir de ce précipice, faisant d'effrayantes contorsions pour mieux provoquer la sympathie en sa faveur. Mais si on cède à son appel, l'enfant mystérieux ne manque jamais d'entraîner son bienfaiteur avec lui. Ce lieu est le séjour des revenants des sauvages ; les femmes n'ont besoin que d'en citer le nom aux enfants pour les rappeler à l'obéissance.

Près de ce gouffre se passa un drame qui peut donner une idée de la férocité de la religion de cette puissante tribu. Cette scène horrible est rapportée par un témoin oculaire avec une précision qui ne permet pas de douter de sa véracité. Ce témoin parcourait ces désertes et sauvages contrées dans le but d'y trafiquer avec les Indiens. Apercevant un jour un village non loin du sentier qu'il suivait, ce voyageur quitta son chemin pour aller tenter quelques transactions avec les gens de ce pays inconnu, et sa-

tisfaire en même temps sa curiosité. Comme i
traversait ce village de huttes, il entendit d
sourdes lamentations qui s'échappaient de l'un
d'elles. Désirant connaître la cause de ce chagri
intérieur, il s'arrête devant cette loge de laquell
il vit sortir aussitôt, en sanglotant, un jeun
Indien âgé d'environ quatorze ou quinze ans.
L'enfant s'assied par terre, se cache la figure
dans ses mains qu'il appuie sur ses genoux, et
semble attendre avec résignation, dans cette piteuse attitude, l'issue d'un grand événement.
Plusieurs Indiens se réunissent en ce lieu. Le
silence qui règne parmi eux et l'expression de
leur physionomie ne permettent pas à l'étranger
de douter qu'il va être témoin de quelque chose
de grave. Au même instant on entend dans la
hutte un bruit qui vient confirmer les appréhensions qu'éprouve notre inconnu pour le sort de
ce malheureux enfant : on y charge une arme à
feu. Ce bruit avait à peine cessé dans la loge,
qu'un robuste sauvage en sort, poussant une
exclamation de joie et tenant aux mains l'arme
qu'il venait de charger. L'enfant, se résignan
à son affreuse destinée, jetant un regard d'adie
éternel aux tapis de neiges couvrant les som
mets des montagnes environnantes, penche la

tête sur sa poitrine, ferme les yeux à la lumière qui doit s'éteindre pour lui, et aussitôt l'impitoyable sauvage porte martialement son arme à son épaule, ajuste lentement sa victime ; une détonation se fait entendre, et le pauvre enfant tombe percé d'une balle, la face dans la poussière, qui s'empourpre du sang de cette innocente victime.

L'étranger qui fut témoin de cette criminelle exécution en ayant demandé la cause, voici ce qu'on lui répondit : Ce jeune Indien avait été fait prisonnier il y avait longtemps déjà dans une guerre avec une tribu voisine. Comme tel, il était devenu l'esclave du maître de la hutte de laquelle l'étranger l'avait vu sortir en pleurant. Ces sauvages ne conservent leurs prisonniers que pour les sacrifier ainsi lorsque leurs maîtres meurent, car ceux-ci doivent être suivis par quelqu'un dans le royaume du *Grand-Esprit*, pour s'y faire servir comme ils l'étaient dans ce bas monde. Lorsqu'un Indien de distinction meurt, s'il n'y a pas de captif à immoler, on prend le premier étranger qui séjourne dans le pays ; le droit sacré de l'hospitalité ne peut même pas le soustraire à cette meurtrière coutume.

Si un chef meurt, on brûle sa hutte ; on tue

ses chevaux et ses chiens : ses armes et tous ses ustensiles de cuisine sont enterrés avec lui. Pour lieu de sépulture, ces sauvages recherchent les gorges des montagnes et les fentes des rochers. Ils recouvrent ces tombes naturelles de branches, ne laissant qu'une petite ouverture par laquelle ils offrent des aliments au mort durant les cinq ou six semaines qui suivent ses funérailles. Parmi les Utahs, le rang de chef est héréditaire. Il en est qui suivent l'exemple des Mormons à l'endroit de la pluralité des compagnes intimes. Parmi ces indigènes, le rang de chef de tribu est héréditaire. Un de ces chefs, mort il y a peu d'années, avait fait un si grand usage de la polygamie, qu'il laissa trente fils au nombre de sa postérité. En ce moment même, les Saints sont en guerre avec cette tribu, qui fait un dernier effort pour échapper à la civilisation, par laquelle ces malheureux sauvages sont cernés de toutes parts depuis la conquête de la Californie par les Américains.

Le chef actuel est ami de la secte. Un de ses frères s'est immortalisé et enrichi en volant des chevaux aux Mexicains. Il s'est fixé dernièrement dans la grande vallée, dans le seul but de s'y livrer à l'agriculture en l'apprenant de ses

intelligents et laborieux voisins les sectaires. En récompense des lumières agricoles que ce riche Indien recueillera des Mormons, il leur promet d'accepter leur culte ainsi que tous les sauvages qui sont sous sa domination. Mais quel fond peut-on faire sur un homme qui, comme aventurier des montagnes, n'a jamais trouvé de gloire et de plaisir que dans la rapine et les combats qu'elle lui suscitait? C'est une conquête dont les Saints doivent se défier.

Outre les Utahs, cette vaste région possède diverses autres tribus, qui, pour être peu nombreuses, n'y alimentent pas moins une guerre constante et implacable. A mesure que la civilisation s'approche de ces peuples primitifs, on dirait qu'ils veulent s'y soustraire en redoublant d'animosité les unes pour les autres, et s'entre-massacrant. Dans cent ans d'ici, un Indien sera une rare et curieuse relique sur le sol de l'Amérique du Nord, qui en a vu naître tant de millions. Les sauvages de cette région composent un groupe de tribus. Il en est une qui est soumise à l'autorité d'un chef dont le despotisme est d'une rigueur fort rare parmi ces peuples des forêts vierges. Ce sauvage despote a un conseil composé de dix personnes, chargées de lui

rendre compte chaque soir de ce qui s'est passé d'important dans le cours de la journée. En même temps, le chef transmet à ces dix instruments dociles de sa tyrannique volonté les ordres qu'ils doivent accomplir le lendemain. Dans les excursions de ce potentat, personne ne peut sortir des rangs de sa suite sans le signal de la majesté indienne. Lorsqu'il s'agit de camper, le chef qui est toujours à deux bonnes portées de fusil en avant, s'arrête, jette bas le harnais de son cheval, et personne n'a le droit d'approcher de sa personne qu'à une distance prescrite, à moins d'en recevoir la formelle permission du tyran. Sa hutte est érigée par des femmes, et d'autres plus privilégiées l'entourent avec tous les égards qu'imposent l'esclavage. La moindre désobéissance est punie de mort. Cet aimable chef envoie des détachements de ses guerriers piller les autres peuples voisins, et ceux qui commandent ces pirates des forêts primitives ont droit de vie et de mort sur tous leurs subordonnés.

Certes, l'homme fut créé pour la civilisation, puisqu'elle peut seule lui permettre de développer son intelligence et de remplir dignement la mission qui lui est assignée en ce monde. Ce-

pendant, on ne peut nier non plus que cette vie de forêts, si libre généralement, n'ait de puissants attraits pour l'esprit humain. On trouve parmi les sauvages beaucoup d'hommes civilisés qui ne reprendraient leur place dans la société où ils ont été élevés pour aucun prix. La force les pourrait seule contraindre à quitter cette vagabonde et aventureuse existence pour celle de la civilisation. Les soyeuses fourrures qui nous viennent de l'Amérique du Nord, et que nos élégantes mêlent à leurs toilettes d'hiver avec un goût si confortable, sont le fruit, pour la plupart, de l'adresse, de la ruse, des fatigues de cette classe d'hommes qui abandonnent l'état social pour celui de la barbarie sans contrôle. Il est de ces individus-là dont l'histoire offrirait un intérêt aussi varié qu'instructif.

Les ingénieurs envoyés par le gouvernement fédéral pour explorer le pays des Mormons parlent d'un de ces intrépides chasseurs et sauvages de profession, le major Bridger, comme d'un homme précieux pour ceux qui ont besoin de renseignements de toute nature sur l'immense étendue de cette contrée déserte. Avec un morceau de craie et une peau de buffle, il fera la carte géographique de quelque portion qu'on

veuille connaître de cette vaste région, sans omettre une montagne, ni une vallée, ni même le moindre ruisseau. Il y a trente ans que ce sauvage blanc parcourt en tous sens cette partie du Nouveau-Monde. Il fit un récit aussi romanesque qu'enchanteur d'un lac qui forme la source de la rivière Yellow Stone. Cette description mérite de trouver place ici pour compléter les renseignements topographiques que nous avons donnés déjà sur la patrie des Utahs.

Ce lac, d'une étendue de vingt lieues, est dissimulé par un cercle de hautes montagnes escarpées. Du côté de l'ouest, une plaine de plusieurs milles de large se déroule en pente douce, offrant çà et là des groupes d'arbres majestueux et des bosquets touffus. Le sol y est ferme et résonne sous les pieds des chevaux. Des jets d'eau jaillissent à soixante-dix pieds de haut à des intervalles réguliers en fendant l'air avec un fracas terrible. Plus loin, des chutes limpides et étincelantes mugissent en se précipitant dans de profonds abîmes, d'où elles s'échappent ensuite pour se réunir dans un vaste bassin.

La rivière que forme ce lac en sort en grondant comme la tempête en furie à travers une gorge perpendiculaire de cinq lieues de long. A

l'issue de cette gorge impénétrable se trouve la *Great Springs* (grande fontaine), dont l'eau est si chaude que la viande y cuit complétement. Dans leur fuite, ces eaux brûlantes offrent peu à peu des bains d'une tiédeur aussi délicieuse que confortable. Du côté opposé, se rencontre une autre fontaine acide qui bondit impétueusement pour s'aller jeter dans le torrent d'une rivière. Près de là, se voit une grotte où se trouve abondamment du vermillon que les Indiens exploitent au profit de leurs tatouages fantastiques. L'ours, l'élan, le daim, le loup et le renard occupent le premier rang parmi le gibier de la contrée; la tribu volatile, par sa variété et sa succulence, ne laisse guère que l'embarras du choix au chasseur qui daigne lui faire hommage de la charge de son fusil.

Le même narrateur dit avoir parcouru une autre région, située à l'ouest du *del Norte* et au nord de la *Gila,* la plus ravissante qu'il ait jamais visitée. Ce paradis terrestre fut habité par l'homme, puisqu'on y trouve des ruines gigantesques de maçonnerie que cet intrépide et obscur explorateur décrit, du reste, avec la précision d'un savant antiquaire. Des arbres magnifiques, chargés de fruits délicieux, ombragent

maintenant les débris de ces villes. Ce pays fertile et enchanteur est assez vaste, dit le major Bridger, pour former trois grands États de l'Union américaine. Quel avenir de prospérité illimitée les États-Unis ne voient-ils pas se dérouler pour eux dans toutes les directions!

Mais revenons à notre sujet pour voir la part que les Mormons obtiendront, comme secte, de ce brillant héritage offert par la Providence à la puissante république. Nous avons vu que depuis la formation de ce culte, les sectaires ont joui d'une prospérité merveilleuse partout où ils se sont fixés d'une manière plus ou moins permanente. On connaît les causes de l'instabilité dont cette secte a fait preuve jusqu'ici ; c'est un sujet sur lequel nous n'avons pas besoin de revenir. Mais lorsque les Saints, en 1848, arrivèrent sur les bords du grand Lac Salé, qui eût dit, en les voyant dénués de tout, décimés par les maladies, par la fatigue et les privations, qu'ils jouiraient d'une prospérité sans égale deux ou trois ans plus tard, et qu'ils seraient assez nombreux, en 1853, pour former exclusivement un État de plus dans la confédération? Le prophète lui-même n'eût pas osé peut-être faire une si miraculeuse prédiction.

Cependant, ce miracle n'est contestable pour personne aujourd'hui, puisqu'il s'est accompli. Mais, ainsi qu'on le peut voir dans le cours de ce récit, le début de cette colonisation a été terrible pour les sectaires; car il ne s'agissait pas seulement pour eux de s'imposer un labeur pénible pour tirer parti du sol, il le fallait encore disputer aux sauvages qui l'occupaient. Si la persécution et le fanatisme religieux peuvent trouver l'oubli chez l'homme qui en est l'objet, c'est parce qu'ils produisent souvent des résultats qui révèlent au plus haut degré la puissance et l'intelligence humaine, tant collective qu'individuelle. L'homme d'énergie, laborieux et intelligent, ne peut se faire justement apprécier que dans l'adversité.

Sans contredit, les Mormons méritent d'être étudiés attentivement. Une chose des plus remarquables dans le système social de ces sectaires, c'est que leur fanatisme et leur superstition n'excluent pas chez eux le désir de s'instruire. Bien que maître absolu de la secte, son prophète ou président actuel, n'a pas perdu une minute à s'occuper de l'instruction générale de ses adeptes, dès que la misère a été vaincue dans la nouvelle colonie, et que le voisinage des Indiens n'a plus

la persévérance qu'ils ont déployée pour trouver le chemin du ciel en observant les préceptes du culte du grand prophète avec rigidité.

Un des plus profonds mathématiciens de la secte, durant un séjour qu'il fit en Angleterre, publia une brochure par laquelle il supprimait d'un coup de plume la théorie du grand Newton sur la gravitation, l'attraction et la répulsion. Tous les effets qui leur sont attribués prennent leur source, dit le savant mormon, dans l'intelligence dont sont doués les éléments.

Une seule branche de l'enseignement, tel que l'admettent les Gentils pour compléter le faisceau des connaissances humaines, est biffée du programme de l'université mormone, c'est l'école médicale. Le dogme du culte bannit Esculape de la congrégation, pour le remplacer par le miracle. Pour celui qui possède la foi, l'intervention d'un membre du clergé suffit pour le guérir des maladies qui lui surviennent. Un témoin oculaire raconte à cet égard un fait qui mérite d'être cité :

Un chien enragé se mit un jour à parcourir les rues de la ville, mordant tout ce qu'il rencontrait de vivant sur son chemin. Un petit garçon fut du nombre des victimes de ce chien. Ses

parents étaient plongés dans le plus profond désespoir en attendant l'affreuse mort à laquelle ils croyaient leur enfant condamné.

Chaque jour l'horrible anxiété augmentait pour eux en voyant succomber au mortel venin tous les animaux que le chien malade avait mordus dans sa rage. Les *elders* furent alors invités à se rendre près du malheureux enfant. Toute la famille était en proie à la plus poignante douleur et s'abandonnait aux plus touchantes lamentations sur le sort qui la frappait dans la personne de la victime. Le chef des *elders* demande qu'on fasse silence, et aussitôt une voix invoque le ciel par une fervente prière. Un vase, contenant de l'huile consacrée, est apporté; l'enfant est oint du sacré liquide, et ses affectionnés parents eurent la joie de le voir échapper à la faux implacable qui était suspendue sur sa tête. Une pareille cure ne put que répandre et consolider la confiance que le clergé cherche à inspirer aux sectaires pour les guérisons miraculeuses.

Selon les Mormons, les maladies de l'homme n'ont d'autre cause que la présence du démon en lui. Chassez l'esprit malin, la cure est opérée. Les médicaments sont défendus aux fidèles par le pro-

phète. Ceux qui sont suspectés de n'avoir qu'une foi superficielle peuvent se mettre à la diète et faire usage de tisanes rafraîchissantes. Il en est cependant qui osent appeler l'homme de l'art dans l'espoir de recouvrer plus promptement la santé; mais ils ne manquent jamais de justifier cette infraction aux ordres du prophète en s'accusant de manquer de foi pour mériter une cure miraculeuse. Le président est lui-même accusé de déroger à sa propre défense, de recourir à l'art médical lorsqu'il s'agit de combattre certaines fièvres fort dangereuses et inhérentes au climat.

Cet écart du chef embarrasse bien un peu la logique dogmatique des fidèles; mais pour aplanir cette difficulté, ils la mettent sur le compte de Satan, auquel ils accordent assez de pouvoir pour influencer les actions privées du prophète. Cette conclusion n'atteint néanmoins nullement ce chef suprême dans son caractère sacré; il peut être tenté du diable, comme homme, sans cesser d'être inspiré du ciel comme prophète, ni de pouvoir rendre des révélations à ses adeptes. Les effets surprenants du magnétisme sont admis comme vrais par les Saints, mais à la condition seulement qu'ils émanent aussi de Sa-

tan. Le fameux Swedenborg n'était lui-même, selon les Saints, qu'un agent infernal chargé de combattre les préceptes transmis à Joseph par son ange Moroni.

Le congrès des États-Unis, voulant s'associer autant que possible à l'expérience que tentent en ce moment les Mormons au profit de l'humanité, a doté la secte d'une riche bibliothèque, arsenal indispensable au développement de la civilisation. Également, des juges avaient été donnés aux sectaires par le gouvernement fédéral en vertu du droit qu'il tenait de la constitution qui contrôle directement les parties de l'Union érigées en territoire. Ces juges, étant Gentils, ne pouvaient convenir aux Mormons, qui veulent se régir eux-mêmes et d'après leurs doctrines religieuses. Mais, pour ne pas provoquer un conflit qui eût réclamé l'intervention de la force strictement appuyée de la loi, le gouvernement fédéral a rappelé les juges de son choix pour abandonner leurs siéges à ceux que la secte préférait prendre parmi elle.

En Europe, la téméraire tentative de Joseph eût échoué pour deux motifs : le premier, c'est que le gouvernement serait intervenu contre elle ; le second, c'est que les ressources maté-

rielles y eussent manqué. Le gouvernement serait intervenu, lui, comme toujours, au nom de la morale publique, de l'ordre, de la famille, de la société et de la religion. Mais, en admettant qu'en Europe le pouvoir constitué eût, comme cela se pourrait en Angleterre, par exemple, toléré cette tentative, elle eût succombé sous le poids de la misère; car elle n'eût pas eu à son service des terres incultes, qui ne demandaient qu'à être effleurées pour produire une merveilleuse abondance.

Si le gouvernement de l'Union avait partagé les passions individuelles, le fanatisme religieux, la jalousie, la calomnie, la timorité que provoquait le dogme de la nouvelle secte, il eût entravé sa marche et son développement. Mais à toutes les craintes mal fondées, à toutes les injustes passions qu'on invoquait contre les Mormons, le gouvernement demandait qu'on lui indiquât en quoi ils avaient déjà violé cette égide incorruptible et protectrice de la liberté de tous les citoyens de la puissante et jeune république, cette égide enfin qu'on appelle constitution fédérale.

Ainsi qu'on l'a vu dans le cours de cette narration, les persécutions dont les sectaires ont

été victimes étaient la conséquence des dissensions de voisinage, de discordes locales et industrielles suscitées tantôt par les Gentils tantôt par les Mormons. Du reste, ces persécutions ne faisaient que donner un nouvel essor au culte, en attirant la sympathie des personnes tolérantes sur ces adeptes. La ruine qui résultait pour la secte des proscriptions qu'on lui infligeait de guerre lasse, était plus que compensée par la force qu'elle donnait à ses liens fraternels et l'essor à l'amour du travail, dont chaque individu était possédé par obéissance au dogme et résistance à l'adversité.

Maintenant que cette secte compte ses prosélytes par centaines de mille, qu'elle possède une immense région aussi salubre que fertile, qu'elle est à la veille de former un riche et puissant État de plus dans la Confédération, qu'elle n'a rien à redouter de la persécution des Gentils, qu'elle se gouverne elle-même et d'après ses propres doctrines religieuses, quoique contrôlées en apparence par les institutions politiques nationales, qui supposerait que le mormonisme touche à la plus critique période de son temps d'épreuve? Qui croirait cela, en effet, d'après tous les avantages matériels dont il jouit?

Cette assertion paradoxale est facile à prouver cependant. Dans un gouvernement de cette nature, basé comme il l'est sur des institutions républicaines, il faut que le temporel se dégage du spirituel, ou que ce dernier principe absorbe complétement le premier. Cette dernière hypothèse nous semble improbable, sinon impossible, par la simple raison que le culte de Joseph est fondé sur une grossière imposture, enfantée dans un siècle éclairé, et qui, conséquemment, ne pourra jamais acquérir le prestige que donne la sanction d'une date obscure et éloignée.

Le mormonisme est perfectible, ainsi que le prouvent les révélations qui en changent et reconstituent sans cesse le dogme. L'erreur ne peut donc manquer d'être éloignée et bannie d'un culte qui prend le progrès, c'est-à-dire la perfection pour juge. Or, comme le pouvoir absolu d'un seul individu sur ses semblables est plus qu'une erreur ambitieuse, que c'est une insulte, une criminelle violation de la dignité humaine, de la justice divine et de la simple raison, les Mormons s'affranchiront un jour, et ce jour n'est pas loin, du joug avilissant de l'absolutisme que leur impose encore maintenant le chef suprême de l'Église, à l'aide du fanatisme,

de l'ignorance, de la nécessité et du prestige de la supériorité personnelle.

Cet ordre de choses est si instable de sa nature, qu'il s'affaiblit à mesure que l'instruction se propage, que le travail grossit le bien-être général; car, de son côté, l'esprit d'indépendance prend du ressort, et se manifeste en proportion du développement des sources qui le fécondent et le vivifient. Les sectaires, lorsque le temps sera arrivé pour eux de se soustraire à cette dégradante tutelle, le feront sans la moindre commotion révolutionnaire; ils useront simplement des priviléges régénérateurs que leur accorde, à titre de citoyen, la constitution fédérale. C'est-à-dire qu'ils réformeront ou réviseront leur constitution locale pour en dégager le spirituel du temporel.

Une fois ce divorce opéré, chaque sectaire servira Dieu à sa manière; mais la grande majorité, sinon la totalité, délaissera le culte de Joseph, en lui empruntant toutes les sages innovations sociales qui s'y trouveront confondues aux abus, à l'absurde.

La polygamie que Joseph a introduite furtivement dans son culte pour gratifier des passions criminelles, sera la première cause de la déca-

dence et de la destruction complète de son Église.

Telle qu'elle est pratiquée par les Saints, la polygamie ne peut s'enraciner dans leurs mœurs. Il faudrait d'abord asservir la femme, y créer des priviléges sociaux et fonder des sérails. Ces trois choses sont inadmissibles chez les Mormons; car les mœurs et les institutions politiques les repoussent énergiquement.

La justice, disons-le à la louange de qui de droit, est bien mieux administrée chez les Mormons qu'en aucun pays civilisé de la terre. Dans les cours inférieures, les témoins déposent rarement sous serment. Les délais judiciaires y sont inconnus. Les Saints les abhorrent comme l'œuvre de Satan. En pareil cas, les délais ne servent, disent-ils, qu'à provoquer la ruine des parties au profit des gens de la justice, et à masquer la vérité en égarant la raison par l'animosité, les passions et la cupidité.

Ils ont un code, cependant, intitulé : *les Lois du Seigneur*. Il est le fruit des révélations des prophètes de la secte. On attend, pour le promulguer, que l'éducation des adeptes soit plus complète, afin qu'ils sachent mieux apprécier la perfection de ce monument inspiré du ciel. Mais

les Mormons sont en faveur de la peine de mort applicable à tous les crimes graves qui ébranlent les bases de la morale publique.

Le travail est justement considéré chez cette secte comme la source de toutes les vertus humaines. Le paresseux y est maudit et rejeté comme une plante parasite et vénéneuse. Le moindre châtiment qu'on inflige à l'oisif sans fortune, c'est de le laisser gémir ou succomber sous le poids de la misère. Par travail, les Saints n'entendent pas seulement une occupation quelconque, soit physique, soit intellectuelle, mais un labeur productif. L'esprit ne suffit pas pour le travail, il faut, disent-ils, que les mains participent à l'œuvre de chaque jour. Joseph n'était lui-même dispensé ou excusé à Kartland du labeur manuel, qu'en raison des soins excessifs qu'exigeait de lui les affaires administratives. La bureaucratie est exécrée chez les Mormons. Le président actuel donne l'exemple des devoirs qu'un bon citoyen doit remplir pour mériter la considération de ses semblables, en travaillant lui-même de son état de charpentier, qu'il exerçait avant sa conversion au nouveau culte, à la tête duquel son mérite seul l'a placé. Ce haut personnage travaille comme un simple ouvrier

aux moulins qu'il possède non loin de la métropole, où il réside.

Les sectaires ne paient pas d'autre impôt que la dîme de ce qu'ils obtiennent du fruit de leurs bras; et ce revenu est employé à faire face aux frais du culte et aux travaux les plus utiles à la communauté. En un mot, le travail est aussi sacré et impérieusement prescrit aux adeptes que la foi et la prière. Aussi, le clergé se fait-il une gloire de savoir diriger la charrue ou l'outil de l'artisan, aussi bien que célébrer le service divin et faire retentir les vérités du ciel du haut de la chaire du temple. Ce système social produit d'excellents effets en mettant sans cesse en contact tous les membres du clergé avec les fidèles. Ces rapports intimes leur permettent de se bien connaître, de s'apprécier et de s'estimer les uns les autres avec connaissance de cause; car l'hypocrisie devient impraticable dans des relations journalières qui ont lieu sur le théâtre du travail et de la fraternité. De là l'influence extraordinaire que le prêtre mormon exerce sur les sectaires. Connaissant les besoins, le caractère, le degré d'instruction des fidèles, le prêtre ne fait jamais fausse route avec eux, aussi bien à l'intérieur du temple qu'à l'extérieur.

Il est facile de comprendre les avantages immenses que les missionnaires mormons retirent de cette camaraderie sociale. Les doctrines de leur culte ayant été si souvent calomniées par l'intolérance ou dénaturées par la jalousie, qu'ils avaient et ont encore de grands ménagements à prendre en cherchant à les faire adopter dans les pays où la conscience est contrôlée. Mais, à l'aide du métier qu'ils peuvent et savent exercer, ils s'introduisent facilement dans les maisons, les ateliers; et, faisant peu à peu tomber la conversation sur le terrain où ils veulent l'attirer, ils expliquent avec une grande simplicité d'expression le dogme de la nouvelle Église, l'égalité, la fraternité qu'il impose à ceux qui le professent. Ils racontent avec détail le bonheur et la prospérité qui, d'après eux, surgissent du culte des Saints; et ce tableau finit souvent par valoir à la secte de nombreux et fidèles adeptes de plus.

On estime qu'il y a de trois à quatre cent mille prosélytes mormons en Angleterre, qui n'attendent que les moyens indispensables pour passer l'Océan et aller rejoindre le foyer du nouveau culte en Amérique.

On ne peut se figurer le zèle et l'activité que

déploient ces missionnaires ouvriers dans l'accomplissement de la tâche difficile qui leur est accordée comme une insigne faveur par le chef de l'Église. Ils ne rentrent presque jamais dans leur pays que lorsque la fatigue et le délabrement de leur santé les y forcent. La vénération, l'estime générale, sont la récompense qui les attend et qu'ils ambitionnent. Rien n'a plus de prix pour les conquérants de l'Église de Joseph, ni plus de charmes pour leurs oreilles, que de se voir, en passant dans la rue, désigner d'une manière particulière, et d'entendre dire : « Voilà un saint homme qui a épuisé ses forces et ravagé ses poumons en prêchant en plein air, à Londres ou ailleurs, les vérités du culte du Seigneur. »

Ces missionnaires sondent et observent d'un regard attentif les mœurs des peuples qu'ils visitent dans le but de les convertir au mormonisme. Aucune dépravation, aucun crime n'échappent à leur active pénétration. Ils en font un rapport fidèle au chef du culte, qui le place aux archives de l'Église, pour prouver aux sectaires que la main de Dieu s'appesantit de plus en plus sur les Gentils, afin d'en délivrer la terre au profit des Saints des derniers jours.

La femme, aux États-Unis, loin d'être asser-

vie, y est, au contraire, plus puissante qu'en aucun pays du monde.

Sa personne y est l'objet d'une déférence qui va souvent jusqu'à la crainte; sa volonté est une loi devant laquelle l'homme s'incline, sinon toujours avec galanterie, plaisir et dévouement empressé, du moins avec une docile résignation. Dans un pays où la femme exerce une telle influence personnelle, la polygamie y est impraticable, puisqu'en s'y soumettant, la femme se condamnerait volontairement à l'esclavage.

La femme libre, comme elle l'est en Amérique, n'abdiquera jamais sa dignité, sa prépondérance sociale pour jouer le rôle de concubine; elle préférera toujours un époux qui pourvoit à tous ses besoins, à un maître qui la force à travailler pour satisfaire les plus impérieuses exigences de la vie.

La civilisation fait souvent usage d'instruments étranges pour déblayer son chemin et marcher à son but. Cette secte, qui menaçait de détruire, disaient les envieux et les peureux, la république des États-Unis, la religion et la famille, va produire une nation qui promet, au contraire, de raffermir et d'épurer tout ce qu'elle semblait vouloir anéantir dans le principe.

Par son travail incessant, son intelligence collective et sa bonne administration, cette secte a déjà transformé un immense désert sauvage et inaccessible en région fertile et hospitalière. Le glorieux étendard fédéral y flotte dans toutes les directions, pour y servir de guide et d'égide protectrice au voyageur qui parcourt ces récentes conquêtes du progrès et de la civilisation. Et, qu'on en soit bien convaincu, à l'heure qu'il est, les institutions républicaines de la puissante confédération sont plus solidement implantées dans les cœurs des sectaires que le culte de Joseph.

Avant vingt ans d'ici, des chemins de fer sillonneront en tous sens ce vaste désert de l'ouest, perforeront les flancs rocheux des montagnes qui s'y groupent majestueusement, relieront les deux océans, offriront au commerce et à l'industrie des débouchés d'une importance incalculable; et cette œuvre gigantesque, pour ne pas dire miraculeuse, sera due en grande partie à une nouvelle caste désignée par le nom de *Mormons*. Car cette épithète est aussi sûre de rester aux descendants des adeptes de Joseph, que son culte est certain de rester enseveli dans les langes de son enfance.

Nous ajouterons, en terminant, une autre remarque pour appuyer le peu de confiance que nous avons dans la durée de cette secte.

On a vu, dans le cours de cette histoire, que Joseph avait plusieurs fois tenté de fouler aux pieds de son ambition les institutions fédérales de son pays, oubliant que ces sages institutions assurent la liberté de tous et de chacun des citoyens de la puissante république. Ces coupables tentatives ont toujours été funestes à la nouvelle secte en la chassant du lieu qu'elle habitait, et en bannissant de son sein la prospérité pour la remplacer par une affreuse misère qui était accompagnée de maladies mortelles.

Cette folle tendance à se mettre au-dessus des lois de l'Union américaine s'est déjà manifestée dans la conduite du successeur du prophète. Mais qu'il se garde bien d'aller trop loin dans cette voie usurpatrice, s'il ne veut exposer sa secte à une complète dispersion sur toute la vaste étendue de la confédération.

Le mormonisme est une religion que de pauvres gens adoptent pour trouver le chemin de la prospérité; mais dès qu'ils l'ont trouvé, ils se sentent bien plus disposés à résister à l'oppression théocratique qui les gouverne, que désireux

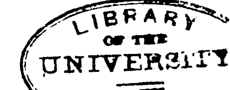
d'obéir aveuglément à des doctrines religieuses qui blessent souvent la morale et que la raison repousse toujours.

Si une lutte sérieuse s'engage jamais entre la république fédérale et le culte de Joseph, le triomphe ne peut laisser aucun doute; car l'une prend sa source dans le progrès gouvernemental, et l'autre dans l'imposture d'une ambition sacrilége.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.



LAGNY. — Imprimerie de VIALAT.

DU MÊME AUTEUR :

LIVRET-GUIDE DE L'ÉMIGRANT

DU

NÉGOCIANT ET DU TOURISTE

DANS LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE ET AU CANADA

CHEZ A. PETIT-PIERRE

Rue de la Ferme-des-Mathurins, 20, à Paris

SOUS PRESSE :

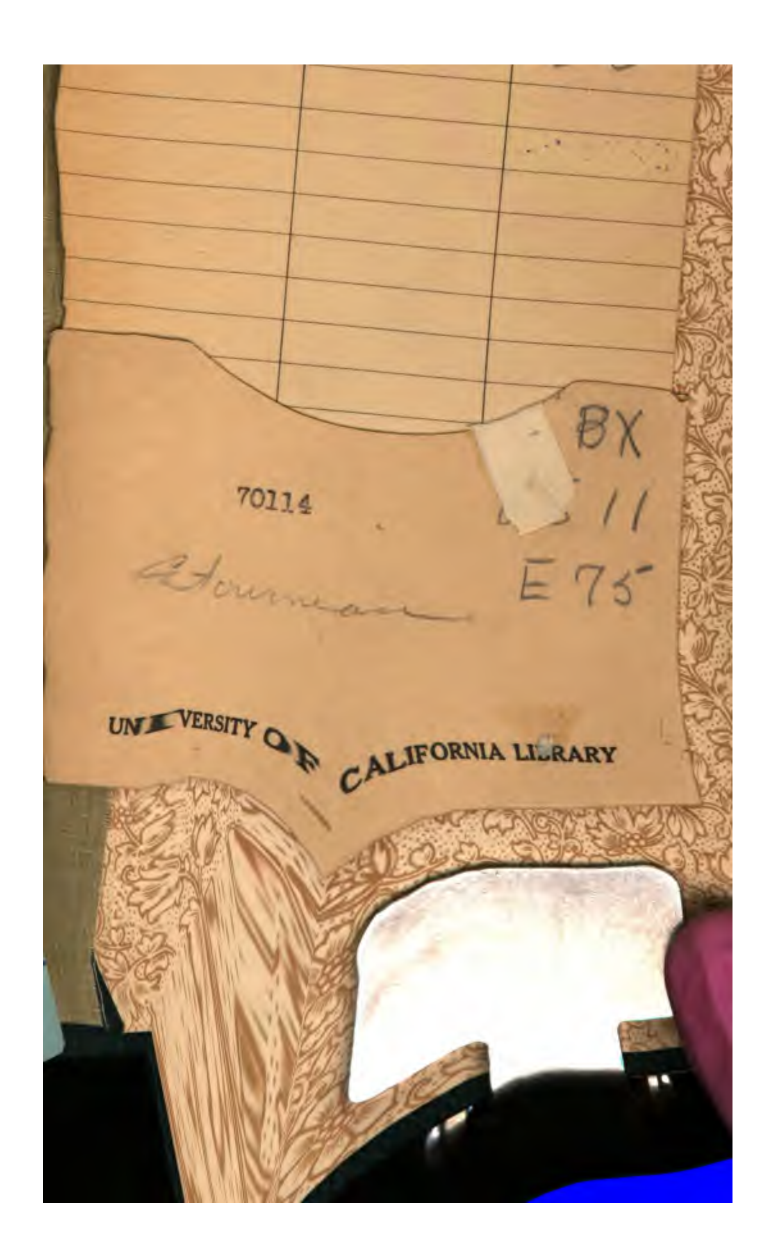
DE PARIS AU NOUVEAU MONDE

et

DU NOUVEAU-MONDE A PARIS

NARRATION D'UN VOYAGE DE DIX ANS

LAGNY. — Typographie de VIALAT.



70114
BX
11
E75
UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

